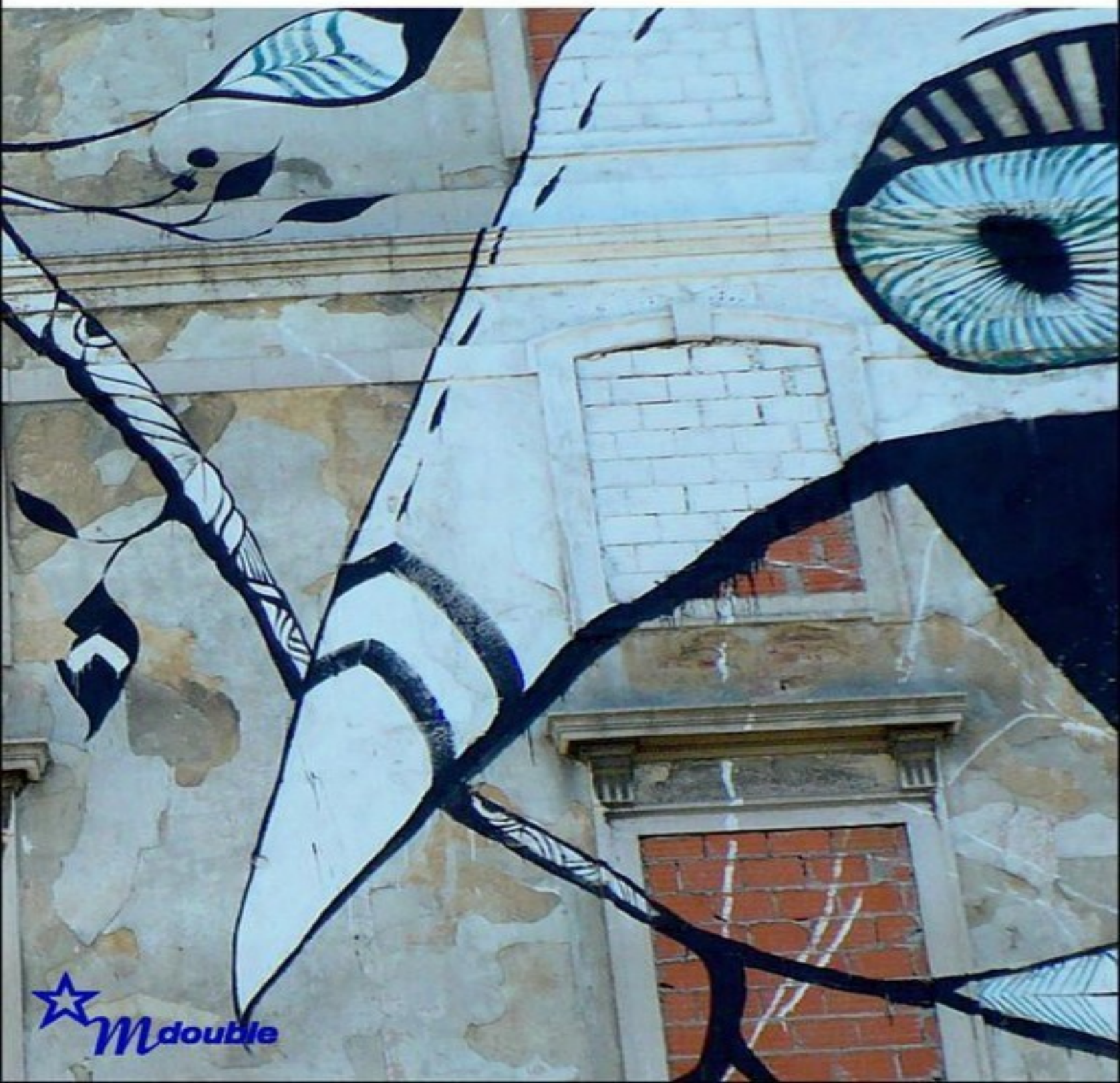


ANTOINE VOLODINE
LISBONNE
DERNIÈRE MARGE



ANTOINE VOLODINE

LISBONNE
DERNIÈRE MARGE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

OceanofPDF.com

© 1990/2015 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour l'édition papier

© 2015 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour la présente édition électronique
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN 9782707328533

Couverture : Lisbonne, fresque murale, photo © Antoine Volodine.



OceanofPDF.com

Rue de l'Arsenal, à Lisbonne, les potences abondent.

« Les quoi ? demanda-t-il, s'étonna-t-il. Qu'est-ce que tu as dit ?

– Les potences », confirma-t-elle, avec un mouvement provocant de l'épaule.

Et : J'ai toujours voulu faire démarrer ainsi mon roman, par une phrase qui les gifle. Et lui : Ton roman ? Tu as vraiment l'intention de l'écrire ? Qui gifle qui ? Et elle : Qui les gifle, eux, les esclaves gras de l'Europe, et les esclaves boudinés, et les cravatés, et les patrons militarisés par l'Amérique, et les serfs du patronat, et tous ces pauvres types asservis par tous, et les sociaux-traîtres et leurs dogues, et toi aussi, mon dogue, toi aussi.

Il sentit qu'elle dérivait, à nouveau proche de l'hystérie, capable de perdre le sens élémentaire des choses, capable d'attirer sur elle l'attention pas forcément indulgente des passants, de provoquer un scandale et, derrière le scandale, une catastrophe ; pour elle-même, et pour lui, par voie de conséquence, car il était mouillé dans cette histoire jusqu'au cou. Qui gifle la couenne du cochon occidental, siffla-t-elle, en ricanant. Ne me dis pas, revint-il à la charge, que tu vas tout faire échouer en écrivant un bouquin truffé de renseignements, où n'importe quel fouineur de la police allemande trouvera de quoi aller te cueillir dans ta cachette, et de quoi aller me cueillir dans ma non-cachette et me briser, et de quoi démanteler le reste de votre réseau de cinglés ? N'oublie pas que je suis mouillé jusqu'au cou dans cette affaire. Et elle : Tu peux te remettre de tes émotions, mon brave dogue, je ne te donnerai pas. Je ne te donnerai pour rien au monde. Et lui : Encore heureux. Et elle : Néanmoins, mon roman commencera sur une vision de potences. Et lui : Totalement absurde. N'écris rien. Et elle : Je te fais remarquer que nous sommes rue de l'Arsenal, à Lisbonne, et que les potences abondent. Comme partout en Europe, d'ailleurs. Et lui : Permets-moi de te dire, ma toute-charmante, que tu ne tournes pas rond.

Il examina, en hâte, les messages que diffusaient ses pupilles, aussitôt plongea vers l'ombre et la lumière qui communiquaient, au fond de ce tunnel, avec son intelligence. Elle s'était orientée vers lui, ses lunettes de soleil piquées au-dessus du front, comme pour retenir les franges d'une

chevelure abondante, mais depuis une quinzaine elle portait des cheveux courts ; elle exposait au soleil son visage de jeune femme tourmentée et dure ; ses traits que la passion, que les haines, la peur, ravinaient. Un voile aride métamorphosait le bleu-vert transparent de ses yeux ; en assombrissait les paillettes d'argent, jusque-là si claires ; un vent de poussière calcinée, sur une steppe longtemps vivante, et où à présent tout ce qui était vivant subissait la tentation du délire. Elle est vraiment en train de devenir folle, pensa-t-il. L'accablement montait en lui. Son esprit décline, elle se noie. Une inquiétude cynique avait planté en lui ses griffes, et déjà il élaborait des contre-plans, déjà, sirènes hurlantes, il se préparait à des mesures d'urgence. Leur salut à tous deux reposait sur une machination. Si Ingrid flanchait, elle l'entraînerait dans sa chute. Et lui, Kurt, n'avait jamais prévu de culbuter, en sa compagnie, vers le néant.

Sous le regard qu'il lui avait lancé, elle rétrécit son sourire, puis se déroba, joyeuse ; elle indiqua du menton les brassées de morues séchées, suspendues à l'entrée des épiceries.

Et : Tu vois bien, je ne mens pas, ce ne sont que cadavres et cadavres défigurés, tout autour. Et lui : J'avais mal compris. J'avais cru que tu avais sombré dans la démence. Et elle : Il y a un moment que j'ai sombré, mais je fais semblant. Seul toi, mon dogue, t'es aperçu de quelque chose, mon fin limier. Et lui : Laisse tomber cette idée de livre. Le sillage serait trop visible. À quoi bon semer des traces ? Laisse tomber la littérature. Et elle : Après m'avoir interdit la mitraille, voilà que mon dogue m'interdit l'encre noire ?

« Ce sera un passe-temps pour ne pas mourir, dit Ingrid. Ne t'inquiète pas. Il y a toutes chances que le manuscrit reste inachevé. Ce genre de paperasses n'aboutissent jamais ni sur le bureau d'un éditeur, ni sur la console de travail d'un inspecteur du BKA. »

Et lui : Là-bas, tu devras te tenir tranquille, ma jolie. Pas question de rédiger un journal ou des souvenirs. Nous sommes d'accord ?

La terreur enflait en elle, les digues craquaient. Son destin se scellait. La terreur déborda. Non. Son destin était déjà scellé. Elle allait s'arracher pour toujours à sa première peau, Kurt lui avait retiré sa peau, on allait la dévêtir de sa peau, brûler pour toujours sa peau ; elle allait émigrer sans retour, Kurt allait la jeter pantelante sur le pont d'un navire en partance pour l'au-delà, on allait lui donner un cuir de remplacement qu'elle

enfilerait tant bien que mal, et elle devrait vivre là-bas, en Chine ou en Corée, ou à Sumatra ou dans les îles Komodo, sous cette enveloppe amorphe, en se tenant coite jusqu'à sa mort. Une écume de plomb fondu avait recouvert tous ses paysages intérieurs. Elle allait quitter le monde. Le départ était fixé pour la fin de la semaine, dans trois jours, le bateau mouillait déjà dans le dock d'Alcântara, un paquebot de petite taille, au louche pavillon hollandais. Elle étouffait. Derrière elle, une plaine de cendres, et devant : rien. Aucune perspective. On n'appelle pas perspective celle qui consiste à se dégrader sous une fausse identité, à pourrir sous des latitudes invraisemblables, oubliée par ses amis comme par ses ennemis, oubliée par Kurt. Déguisée en épave des colonies et avide, jusqu'à l'ivresse ou la prostration, de connaître l'heure de la tombe.

Et : Ça, une existence ? Et lui : Un exil paisible, malgré tout ; préférable à la perpétuité au cinquième étage de Stammheim, non ? Et elle éprouvait une angoisse mortelle en face de cette alternative et, rue de l'Arsenal, elle envisagea sérieusement de s'accroupir au bas d'un mur, de s'agenouiller au bord du caniveau, en se bouchant les oreilles pour mieux expulser une plainte grumeleuse, un râle perçant, jusqu'à ce que les badauds l'encerclent, et que s'achève la sinistre représentation. Fin de la comédie. Le troupeau s'assemble, Kurt, son brave dogue, disparaît dans la confusion, se débrouille pour échapper aux ennuis et aux soupçons, s'évapore dans la nature. L'ambulance arrive. Les infirmiers la prennent en charge. Puis l'ambassade. Puis, avec une promptitude foudroyante, les services antiterroristes du BKA allemand.

Mais non. Elle résistait, construisait de nouvelles digues, elle ne s'effondrait pas, elle ne mettait pas Kurt dans une position intenable, elle ne suscitait aucun attroupement et folâtrait avec Kurt et riait, en renversant la tête en arrière et en l'attirant contre elle. Je me dominerai, mon dogue, je ne te briserai pas, pensa-t-elle, je ne casserai pas la subtile mécanique de ma fuite, je ne te nuirai pas, tu as déjà assumé tant de risques.

Et : Kurt, mon dogue, mon cher dogue, je continuerai à te rassurer avec mon masque de tout va bien.

En classe de philosophie, plusieurs années auparavant, elle avait vécu une expérience dont elle n'avait pu sortir indemne, et aujourd'hui, alors qu'elle mimait la joie et l'insouciance, elle s'en souvenait. Son professeur

s'était tiré une balle dans la bouche, quelques minutes après avoir dicté aux élèves, en guise d'adieu ironique, désabusé, un sujet de dissertation : *Feindre l'attachement à la vie est-il une force ou une faiblesse ?*

C'était une question à laquelle elle ne savait toujours pas répondre.

Et : Regarde-les, pendus en grappes, des cadavres crayeux, ils ne peuvent plus se dégager de l'inexistence et cependant ils s'expriment encore, par leurs odeurs. Le dernier langage qui subsiste. Depuis leur crochet et leur ficelle, une façon uniforme de parler. Et lui : Uniforme et vile.

Il se pencha sur elle et lui embrassa les cheveux. Rien dans son attitude ne révélait qu'il avait commencé à se méfier d'elle.

Kurt emprisonnait, sous son bras droit, la taille d'Ingrid. Leur apparence ? Deux estivants allemands ou danois, sur lesquels glissait, sans s'y attacher, le regard des passants : dès le mois de juin, c'est une espèce dont la capitale fourmille, et ceux-là n'avaient pas de quoi captiver l'intérêt. Les badauds progressaient nombreux sur les trottoirs ; à chaque instant, on devait frôler les pendus inoffensifs qui saillaient à la porte des boutiques. Et elle : L'ardoise proclame, pour l'édification du peuple, leur crime. Plus bas, dans des cuvettes en plastique, des débris encore moins nobles s'empoussiéraient, portions de joues, liasses de viandes ivoire, de viandes plâtre gris, de viandes écaillées à la brosse ; langues affreuses, en torons ; et aussi cadavres entiers, mais plus malingres. Et lui : Ma jolie, ton univers suffoque sous une chape de mort.

Dehors, l'air vibrait, bruissait, scintillait. À l'intérieur des murs, par contraste, les néons éclairaient mal des entrepôts nains où régnaient l'entassement et l'étroitesse, où trônaient les sacs ouverts et, sur les sacs, des tiroirs en équilibre, sur des fûts d'huile, des dames-jeannes. Une multitude d'épices en vrac, safran, curry et poivres de diverses qualités, corrigeaient les effluves lancinants de bacalhau, les tempéraient d'un piquant oriental. Ils burent un café au comptoir d'une pâtisserie et reprirent leurs zigzags au milieu de la foule. Avec une bonne heure et demie de retard, les bureaucrates portugais, tirés à quatre épingles, se hâtaient vers les ministères de la place du Commerce.

Puis, longeant la ligne de tramway, ils gagnèrent la rue de São Paulo, presque déserte. Je me rappelle ma première visite ici, en 75, dit-elle. Et lui : Oui, le Sicherheitsgruppe a loupé alors une splendide occasion de

mettre ses fichiers à jour. Toute votre racaille a grouillé ici pendant les mois chauds de 75. Et vous aviez relâché votre vigilance. On aurait pu moissonner des renseignements à la pelle. Et elle : Sale connard de flic, sale dogue, tu n'as en tête que ta mission de tueur, fils pourri de la flicaille et de l'impérialisme, valet des Américains, sale garde-chiourme des esclaves bedonnants, sale chien, tueur à gages des sociaux-traîtres, social-vendu toi-même, sale dogue, mon dogue. Et lui : Sale petite connasse de terroriste.

L'espace brasillait sous la lumière de l'été. Pas un nuage pour contrarier le bleu aveuglant ; autour d'eux, le brouhaha s'était tu ; la chaleur augmentait, encore qu'elle fût adoucie par l'humidité venue du Tage. « Mon ami Tage », l'avait baptisé, la veille, Ingrid, dans un élan de tendresse pour l'Estremadura. Elle aimait Lisbonne, et pas seulement à cause de la lueur rouge qui s'y était allumée, lors de ce fameux été, pour d'ailleurs presque immédiatement se ternir et agoniser ; elle aimait Lisbonne, ses habitants des années trente l'avaient conquise, son atmosphère d'Atlantide passive, de ville méditerranéenne transplantée, condamnée, par un mauvais sort, à la non-exubérance et au remâchement anachronique des souvenirs. Un bus changea de vitesse à côté d'eux, puis un tramway fila, en chuintant, toutes vitres abaissées. Et eux, la démarche paresseuse, deux amants aux yeux cernés. Leur teint trahissait une arrivée récente au Portugal ; ils se mignotaient avec l'impudeur habituelle des touristes ; aucun doute, il s'agissait d'un de ces couples, réguliers ou non, qui s'envolent vers le sud depuis leur pays à devises puissantes, pour faire l'amour dans une pension du Bairro Alto, rougir et peler sur toutes les plages de Carcavelos à Cascais, déambuler au crépuscule autour du Rossio et bégayer d'un air naïf quelques bribes d'espagnol en croyant ainsi s'intégrer à la population indigène.

Là-dessus, elle mentit : Il y a des années que je ne me suis pas sentie aussi libre. Et lui : Sujet de dissertation, ma toute-belle : *L'homme ivre de liberté est-il libre, ou est-il ivre ?*

Il s'interdisait de vérifier, par-dessus son épaule, qu'ils n'étaient pas suivis. Une filature, alors que lui, Kurt Wellenkind, appartenait aux cadres du Sicherheitsgruppe qui ordonnaient ce genre de choses ? Non : tant qu'il conserverait la haute main sur le dossier Ingrid Vogel, Ingrid Vogel échapperait à la traque organisée contre elle par la police

allemande. À condition, toutefois, qu'elle ne dévie pas de la route convenue, et qu'elle maîtrise ses nerfs. Le plan de son évasion n'autorisait pas les états d'âme, n'admettait pas les sensations illusoires de sécurité. Lisbonne ne serait, ne pourrait être qu'une étape, à peine plus sûre que les autres, et en aucun cas un refuge.

Elle ne maîtrisera pas ses nerfs, s'effraya-t-il. Il l'immobilisa, l'enlaça, et dans la vitrine d'une quincaillerie il aperçut et observa Kurt Wellenkind en train d'embrasser Ingrid Vogel à pleine bouche. Il devinait, jusque sur ses lèvres, ses réticences à émigrer hors d'Europe pour ne plus y revenir, fût-ce sous forme de fantôme.

Ici, aussi, dit-il, le Sicherheitsgruppe a ses contacts et ses facilités pour agir. Je suis bien placé pour le savoir. Et elle : Et si je m'installais discrètement ici ? Comme une sorte d'éternelle touriste ? Avec les papiers en règle que mon dogue a daigné me fournir ? Et lui : Allons, pas d'enfantillage. Quelques semaines, quelques mois, et ensuite tu commettras une bévue quelconque ou tu te trouveras mêlée à un guêpier quelconque. Et, au moindre indice, la chasse se déclenchera depuis l'Allemagne. Et elle : Et si, maintenant, je te désobéissais, mon cher dogue ? Et lui : Ne me complique pas la tâche. Et elle : Et si quand même je te désobéissais ? Et lui : Ma jolie, tu sais comme les chasseurs sont bons, tu le sais, non ?

Dans la vitrine, un homme et une femme s'étreignaient. La femme était assez grande, elle portait des jeans et un corsage blanc ; ses cheveux noirs, taillés plutôt court, encadraient sobrement un visage intelligent dont on ne découvrait pas, à cause des lunettes sombres, les nuances. À moins d'avoir été prévenu, un limier même vigilant du BKA l'aurait croisée sans reconnaître en elle le portrait qui avait été affiché un peu partout par la police des frontières et baladé, en format géant, sur le flanc des fourgons anti-émeutes. Quant à l'homme, son portrait n'avait été imprimé nulle part, car il s'était arrangé, malgré ses importantes fonctions officielles, pour se soustraire aux flashes des journalistes. Il dominait Ingrid d'une bonne tête, une tête qui, notons-le, possédait un type beaucoup plus slave que germanique, avec des pommettes anguleuses et des yeux bridés, étirés, en amande, beaucoup plus tatars, quand on y pense, que slaves.

Leurs reflets s'encastrent l'un dans l'autre, parmi les robinets nickelés et les bagues de cuivre, et les joints de caoutchouc dessinant d'artistiques rosaces, et les pommes de douche et les tuyaux annelés, et les assortiments de clés anglaises. De nouvelles quincailleries avaient succédé à la première ; la rue était spécialisée, manifestement, en plomberie.

Et elle : Les chasseurs ! Pour qui te prends-tu ?

« Tu te vois déjà assis en face de tes téléphones et de ton tableau mural, et jubilant, entouré de tous tes sales copains flics du Sicherheitsgruppe ? Mais dis-donc ! Tu sembles oublier que nous avons été chasseurs, nous aussi. Et le gibier tremblait fort dans ses culottes, non ? Oui, ou non ? »

Et : Vous avez tremblé, hein, mon dogue ? Et lui : Comme des feuilles... Malheureusement, aujourd'hui, c'est nous qui chantons victoire. En termes pratiques, cela signifie que plus un seul d'entre vous ne pourra s'endormir en Europe, dans les quinze ans qui viennent, sans la crainte de se réveiller avec trois pistolets braqués sur la frimousse. Et elle : Et si je m'achetais, incognito, un petit studio en Algarve ? Et lui : Vous aurez peut-être des successeurs, des héritiers spirituels. Mais vous, les aigles de cette brillante nichée, vous voilà démantelés, isolés, et le Portugal fait partie du territoire où se démènent nos rabatteurs. Vu ? Et elle : Vu.

« Vous tomberez un à un, une à une, dit-il. La nichée est en voie d'extermination, tu comprends ?

– Suffit, je vais vomir », protesta Ingrid.

La rue de São Paulo paraissait interminable. Désirant changer de sujet, car celui-ci empestait, Ingrid revint à l'histoire du livre. Elle reparla d'un roman fantastique, qui parfois surgissait en elle avec une telle netteté hallucinatoire qu'elle pouvait le consulter page à page ; parfois, au contraire, elle regrettait de le voir se dissoudre comme un rêve. Et : Des textes cryptés, une intrigue, un romanesque dont tous les rebondissements, tous les messages, seront cryptés. Et lui : La reine de la mitraille qui devient la reine de l'allégorie, en somme ? Et elle : Un chaos obscur, étudié au millimètre. Personne ne s'y retrouvera, sauf toi, mon dogue. Personne ne se doutera que j'aurai décrit une histoire vraie de notre époque, vu ? Que je t'aurai mis en scène, toi, mon aimable dogue. Vu ?

Et lui : Vu, ma toute-charmante.

Elle va jouer avec le feu, pensa-t-il. Dès qu'elle sera livrée à elle-même, désespérée, là-bas, elle s'obstinera à jouer au plus fin avec le feu. Et évidemment, une fois terminé, son manuscrit circulera, d'une manière ou d'une autre. Tombera entre les mains d'un salopard ou d'un fouineur.

« Hélas, il y a à Bonn d'excellents spécialistes du décryptage. Au regard plus perçant que celui des critiques littéraires.

– Mais puisque je te dis et que je te répète qu'il ne circulera pas, ce manuscrit », insista-t-elle.

L'erreur classique, pensa-t-il. L'idiotie classique. Je me suis menti sur son compte. J'ai voulu la modeler à mon image. Par passion, j'ai refusé de croire, jusqu'à aujourd'hui, qu'elle était irresponsable.

Et elle : Là-bas, je serai morte. J'aurai une pensée incommunicable de morte, des souvenirs de morte, incompréhensibles et codés. Et, dans mon univers de morte, je donnerai rendez-vous à mon dogue. À mon cher dogue. J'ai bien le droit, non ?

Il l'interrogea, une nouvelle fois, en silence, sonda l'orée de ses yeux et les profondeurs translucides de ses yeux et, plus loin, les profondeurs nocturnes de ses yeux ; sonda et passa au crible son intelligence, ses capacités à surmonter l'énorme pression de la solitude à venir, les souffrances de l'exil à venir, l'écrasement du temps à venir. Il avait fixé à quinze ans la période pendant laquelle ils ne communiqueraient pas, en attendant que tout se tasse. Des siècles. Il puisa quelques échantillons de réponses qui somnolaient en elle, sous la surface de sa conscience, qui affleuraient, il les observa une seconde et les rejeta et se rembrunit. Ce qu'il avait aperçu ne lui plaisait pas. Je t'aime plus que jamais, ma toute-charmante, mais écoute, je ne peux plus te laisser partir comme cela dans ta planque asiatique, tu es devenue trop folle, et je ne peux pas non plus continuer à te protéger ici, en Europe, parce que tu es devenue trop folle et parce que je ne suis pas tout-puissant. Vu ?

« Tu as tous les droits, confirma-t-il. Y compris celui de contraindre au hara-kiri un sale connard de flic du Sicherheitsgruppe. »

Et elle : Mais mes nerfs d'acier, mon dogue, mes nerfs d'acier !

« Tu oublies que j'ai été forgée à l'école de la guerre et de la clandestinité, dit-elle. Pas une seule ligne de mon roman ne sera claire

pour tes formidables spécialistes du chiffre. Les clés du mystère n'ouvriront aucune porte. »

Et lui : Tu vas éclabousser d'empreintes écrites toutes les clés et toutes les portes. Et elle : Pas de danger. À propos, tu veux le titre ? Et lui : J'en frissonne d'avance. Et elle : *Einige Einzelheiten über die Seele der Fälscher : Quelques détails sur l'âme des faussaires*. Alors ? Et lui : C'est suffisant. Le titre, déjà, te rend suspecte. Tu sais à quoi on reconnaît un espion ? Le plus souvent, il n'y a pas une seule faille dans son système de mensonges. On reconnaît un espion à son discours obsessionnel sur le mensonge. Ton livre puera les passeports trafiqués, puera les identités trafiquées et le terrorisme. Et elle : Ne me prends pas pour une imbécile, mon dogue. Je tiendrai compte de tout cela. On ne saura pas qui sont les faussaires.

Ils tournaient et viraient dans des ruelles, au hasard de leur inspiration, et peu à peu ils escaladaient la colline. Ils parcouraient des endroits étroits, à la quiétude provinciale ; des enfants tapaient dans un ballon, sans se disputer, et cent mètres plus loin d'autres enfants se disputaient et braillaient ; comme sur les guides touristiques, aux fenêtres, le linge séchait ; un taxi, capot noir lustré, toit vert-de-gris, vert laiteux, les obligea à se ranger contre un mur.

« Je ne me suis toujours pas habituée à mon nouveau nom, dit-elle.

– Waltraud Stoll », scanda-t-il.

Ma nouvelle carapace, songea-t-elle. Elle se tortillait, ensanglantée et grumeleuse, à la frange de l'abîme, sans oser habiter cette identité étrangère, qui allait coller à son corps jusqu'à sa mort, et même au-delà. Elle n'osait pas non plus regarder en direction du précipice. La violence de l'arrachement à soi-même n'a pas d'équivalent dans l'arsenal des tortures. Kurt l'avait prévenue : dès qu'il serait retourné à Bonn, il s'emparerait du premier cadavre non identifiable pour aider à brouiller les pistes derrière elle et pour refermer, avec son cercueil, le dossier d'Ingrid Vogel. Il ramasserait, dans une quelconque carcasse de voiture carbonisée, une quelconque petite conne que personne n'aurait réclamée à la morgue, et il en ferait le double en cendres d'Ingrid Vogel ; sous son influence, la mère d'Ingrid, dépressive et impressionnable, signerait l'acte d'identification des restes racornis. Et : l'inhumation sous la pluie, la poignée de sympathisants tous déjà fichés et re-fichés, membres, au sens large, de la nichée en voie d'extermination. Et elle, là-bas, sur une côte

chinoise ou coréenne ou pire encore, à des distances infinies, ignorant tout de son présent, censurant sans cesse sa mémoire. Tout à fait en dehors et ailleurs.

Dans dix ans, quinze ans, posséderait-elle assez de bribes et d'échos pour entretenir sa nostalgie, pour rêvasser à sa première vie, pour se dépêtrer de la mousson et du paludisme et penser encore à Kurt, à son dogue, à son cher dogue ? Lisbonne, dernière image de l'Europe, se serait dissoute, le Tage superbe se confondrait avec des estuaires jaunes, avec des mers roussâtres sous la lune ; au lieu d'avoir appris le portugais, de le parler couramment et avec bonheur, elle continuerait à peiner sur le chinois ou le thaï ; rédigés en un allemand imprécis, à cause du manque de pratique, ses recueils de nouvelles, ses récits, cryptés ou non, auraient moisi dans une vieille valise et n'auraient jamais franchi le stade de la moisissure. Ennui et désespoir, à chaque fibre de cette longue mort.

« On aurait pu prendre le funiculaire, dit-elle. La pente est raide.

– Elevador.

– Hein ?

– C'est le nom portugais. O elevador da Bica.

– Tu en sais, des choses, dis-donc !

– Je décrypte les brochures pour touristes. Vois-tu, Waltraud Stoll, ma chère, je suis un formidable spécialiste du chiffre. Rien ne m'échappe. Ni les jolies terroristes ni les pittoresques funiculaires. »

Ils s'arrêtèrent. Au-dessus des toits, le Tage miroitait, embrumé de chaleur ; un minuscule bac orange progressait, avec lenteur, en direction du pont 25 de Abril. Elle fut soudain envahie par l'odeur de son eau de toilette, l'odeur de l'été sur son bras, par l'odeur de sa force presque insultante de mâle teuton, propre et invincible. Il pressait ses doigts à la naissance de sa hanche. Onze heures sonnaient. Dans des zones secrètes de son ventre, elle éprouvait encore l'amollissement tiède et les élancements de l'amour qu'ils avaient fait avant le petit déjeuner. Une vague de désir la caressa, ronronna le long de ses veines, rendant absurde tout ce qui n'était pas pure jouissance de vivre et éphémère jouissance de vivre.

« Sujet de dissertation, proposa-t-elle : *L'animal tapi en nous introduit-il en nous la duplicité face au destin ?*

– Je ne te suis pas, déplora-t-il. Explique.

– Eh bien, mon ami, c’est qu’Ingrid Vogel a envie de faire l’amour avec toi... Elle fait semblant d’oublier que dans soixante-douze heures Waltraud Stoll s’embarque pour toujours sur un rafiot hollandais qui la conduira, etc., etc. Vu ?

– Une variante, proposa-t-il : *L’animal tapi en nous introduit-il en nous la duplicité pendant l’amour ?* »

Il raffermir la pression de sa paume sur sa ceinture. Ils roucoulaient doucement. Ils contemplèrent la pente abrupte, les trottoirs pavés que gravissaient d’alertes vieillardes en deuil, une jolie fille habillée en petite-bourgeoise et trois jeunes Tsiganes, en maillots douteux, qui s’esclaffaient à tout instant. Ils se serrèrent l’un contre l’autre, cuisse contre cuisse, enchantés par le spectacle de l’elevador qui montait à leur rencontre, et par la beauté du Tage au loin, dans l’échancrure des maisons claires.

« Autre variante, renchérit-il : *La duplicité tapie en nous est-elle une maladie d’amour, ou une farce du destin ?*

– Je ne te suis pas, déplora-t-elle. Précise. »

Mais pendant qu’il précisait, qu’il bavardait, lui, que pensait-il ?

Oui : que pensait-il, lui, réellement ?

Tout d’abord, de façon furtive, car l’idée le visitait comme un fantôme à chaque fois qu’ils élaboraient et échangeaient une parodie d’énigme philosophique (c’était un de leurs jeux intimes mais maintenant, celui-ci au moins, nous le connaissons) : Avait-elle ou non couché avec son prof de philo suicidaire ? Elle avait sans doute couché avec lui ; malgré ses dénégations ; car elle en parlait avec une vénération coupable et trouble, et pas seulement parce qu’il lui avait semé sous le crâne les graines de la subversion. Avait-elle, ou non ? Oui ou non ?

Et ensuite : L’erreur consistait à croire qu’elle accepterait, qu’elle avait accepté, sans frémir, le plan de son évasion. Qu’habitée aux faux papiers elle supporterait de perdre son identité et de rester là-bas, sous forme chrysalidaire, pendant quinze ans, pendant des siècles, séparée de moi par un immense silence. A-t-elle possédé, à un moment donné, la discipline et le courage indispensables ? Les possède-t-elle encore ? Oui ou non ?

Et ensuite, car il avait besoin de justifier ses contre-plans, de justifier leur rigueur brutale, il commençait à imaginer des passages de son livre et il les citait en matière d’arguments désolés (et cyniques). Il avait commencé à écrire, sans souci de cryptage aucun, son livre à elle. Les

textes beuglaient la vérité, ameutaient les dobermans de la police allemande, ne recouraient même pas aux dérisoires méthodes allégoriques derrière lesquelles Ingrid escomptait s'abriter. Il composait à sa place un livre imprudent et il en lisait à voix haute, en lui-même, des extraits.

Celui-ci, par exemple :

À mi-chemin entre Dortmund et Frankfurt, une fille brûlait, la cage thoracique défoncée, à l'intérieur d'une Volkswagen bleue, volée. L'accident n'avait pas été provoqué par elle, l'accident avait eu pour origine une Mercedes, mais cette information a peu d'importance. Le capot vibrait, flammes et fumées ruisselaient jusqu'à la Mercedes à peine cabossée, serpentaient sur toute la largeur de l'autoroute. Dans le silence de la circulation interrompue, les gaz fusaient. La fille appuyait la tête sur le volant, dormait. La peau de son visage rôtissait et déjà se décollait. Un corps devient vite, du moins superficiellement, méconnaissable. La fille semblait sourire dans son sommeil, on pouvait aussi supposer qu'elle venait de reprendre conscience et qu'elle rechignait à s'étirer tout de suite, préférant, par paresse ou par un goût prononcé pour la poésie, admirer sans bouger les couleurs du tableau de bord en train de fondre. Puis on la vit s'affaïsser d'un cran sur son siège. Elle ne savait déjà plus très bien à quel prénom, à quel nom de famille elle avait, jusque-là, répondu. Le levier de vitesse lui avait embroché le bras et elle ne tâtonnait pas, au milieu des coussins caramélisés, à la recherche du passeport qui l'aurait renseignée. De toute façon, elle ne se serait pas donné ce mal, car elle n'avait emporté avec elle aucune pièce d'identité. Les orbites vides, l'âme en paix, elle se rendormit. À l'avant, les pneus éclatèrent. La voiture haletait sur ses jantes. La fille souriait toujours. Peut-être, alors, ne s'appelait-elle pas encore Ingrid Vogel. Pas encore tout à fait. Mais qui peut le dire ?

Ou ces lignes :

Aussi déconcertant, aussi inouï que cela puisse paraître, Kurt était tombé amoureux d'Ingrid à partir d'un document de police. Avril, l'étau se resserrait autour des sanctuaires de la bande. Le Sicherheitsgruppe avait truffé les rues de pièges destinés à capturer et achever son ennemi terroriste. Les sections mobiles d'intervention multipliaient les arrestations et les assauts contre les nids de guérilleros. On entendait la pluie glouglouter dans les sous-sols des services de

recherche. La lumière inondait la table blanche. Il feuilletait des fiches de renseignements périmées, des clichés pris pendant des manifestations anti-américaines. Soudain, il avait reçu un choc. Au lieu de l'étudiante en lettres Ingrid Vogel, une louve le mesurait du regard, lui, Wellenkind. Sans commentaire, il avait considéré sa photographie, tandis qu'une foudre râpeuse, indécente, lacérait ses nerfs, dépeçait sa fidélité au monde, embrasait, de l'enfance à la vieillesse, sa vie.

Et plus loin :

Un inconnu se présentait, désarmé, à l'entrée de sa tanière, de l'appartement où elle se cachait, privée de liaison avec son groupe aux abois. Ce jour-là, le transistor crachait des chants de guerre et des reniflements de dogues ; paniquée, elle attendait, plutôt qu'un sauveur, la mort. Elle avait débloqué le verrou, elle avait écouté son bref discours et elle l'avait suivi, en acceptant de laisser derrière elle ses pistolets et ses chargeurs. Elle n'avait pas compris, du moins dans les premières heures, qui était cet homme acharné à la sauver, qui la munissait d'un passeport irréprochable, la conduisait, à travers les barrages, comme un seigneur méprisant les lois, chez lui, dans un immeuble protégé par des factionnaires.

Et plus loin :

Elle réfléchissait. À juste titre, elle s'estimait quantité négligeable au milieu du carnage dont les détonations ébranlaient la nuit. Les rues étaient éclaboussées de cervelle ; sur le sol des cellules, on promenait des serpillières gorgées d'une eau rougeâtre. Visiblement, le Sicherheitsgruppe avait abordé la phase finale du nettoyage : il ne songeait plus à infiltrer les organisations, ni à mettre en posture équivoque des militants, afin de les faire chanter ou de les retourner. Non, on ne recrute plus d'espions à l'heure où l'armée adverse est en déroute. L'initiative de Kurt n'empestait pas la manœuvre faisantée de basse ou haute police. L'initiative de Kurt n'obéissait à aucun motif rationnel, elle ne pouvait s'insérer dans aucune diabolique machination qui eût menacé les maigres dizaines de camarades rescapés de la tuerie. À court de méfiance, somnambule, affaiblie, Ingrid s'était abandonnée aux mains de Kurt. Après s'être rendu compte qu'elle dormait avec un des pires responsables de l'État totalitaire, elle avait vacillé ; elle aurait pu massacrer Kurt pendant son sommeil et extraire de ses blessures, faire ruisseler de ses plaies assez de sang pour peindre, sur le mur de sa chambre, une signature vengeresse, avec étoile à cinq branches et mitraillette ; elle aurait pu, aussi, profiter de son identité

miraculeuse pour s'évanouir dans la nature. Mais quelque chose l'avait paralysée, un coup plus dévastateur encore que la défaite de la guérilla ; quelque chose s'était dressé sur son chemin et l'avait empêchée d'agir. Non pas Kurt, mais son amour pour Kurt.

« Pardon ? s'excusa-t-il, distrait.

– Sujet de dissertation, répéta-t-elle. À propos de ce que je ressentirai quand je lirai un article sur mes obsèques. Les obsèques d'Ingrid Vogel. Dans une vieille revue arrivée de l'Atlantique Nord avec dix-huit mois de retard. *L'idée de survivre à sa propre mort peut-elle avoir des fondements non religieux ?*

– Réponse : hum hum », fit-il.

Mais pendant qu'elle plaisantait, qu'elle lui suggérait de sauter dans le tramway bringuebalant qui les ramènerait à la pension de Graça, qu'elle lui suggérait de revenir à Graça pour s'enfermer à nouveau dans la chambre, pendant qu'elle lui parlait des parfums que les villes d'Allemagne ignorent, ceux de la terre poussiéreuse, des poissons grillés, des fagots allumés dans les petites boulangeries, celui, rampant nuit et jour, du café fraîchement torréfié, que pensait-elle ?

Oui : que pensait-elle, elle, réellement ?

Elle pensait à beaucoup de choses, bien sûr.

Mais à ceci, tout d'abord :

EINIGE EINZELHEITEN ÜBER DIE SEELE DER FÄLSCHER

Introduction : Pour une réhabilitation de la commune Ingrid Schmitz ... p. 35

Première partie : L'abjuration des échos chez Konrad Etzelkind ... p. 65

Deuxième partie : À propos des contes pour enfants ... p. 83

Troisième partie : La multiplication des doubles dans l'œuvre posthume d'Eva Rollnik ... p. 117

Quatrième partie : Elise Dellwo et la pratique de l'hétéronymie ... p. 155

Cinquième partie : Quelques digressions à propos de la littérature des poubelles ... p. 177

Sixième partie : Shaggå du retour d'Abdallah, capitaine du rugissement de l'épée ... p. 241

Septième partie : Hommage aux incendiaires ... p. 267

OceanofPDF.com

INTRODUCTION

POUR UNE RÉHABILITATION
DE LA COMMUNE INGRID SCHMITZ

OceanofPDF.com

Quand l'homme se sent désolé de solitude, quand il se sent on ne peut plus seul et qu'il a peur, il se prend la tête entre les mains, il secoue la tête tout en pressant contre ses tempes les jointures tremblantes de ses doigts, et il supplie la police qui est en lui ; il l'invoque, il la somme d'apparaître. Parfois ses phalanges sont boudinées, parfois elles sont décharnées et noires, et parfois elles se couvrent d'une moiteur nerveuse. L'homme établit un fort contact entre l'extrémité de ses doigts et la naissance, assez souvent grise et bouclée, de ses cheveux. Quand il possède des lunettes, il appuie sur leurs branches, et l'écaille tout entière se crispe, l'arête de son nez subit une pression désagréable, ou du moins inhabituelle. Il secoue la tête, et parfois ses paupières se rejoignent, parfois elles sont violentées par un tic, parfois au contraire elles s'écarquillent, et il rive son regard à un détail inutile de la rue silencieuse, que ce soit une craquelure moussue au fond du caniveau, la lune derrière une toile d'araignée, ou deux scorpions qui se battent et s'entredévorent. À l'intérieur de sa nuque, il perçoit le relief de ses os, et, presque au même moment, il entend ses os. C'est alors que la police arrive. Mais l'homme ne sait jamais par où elle est venue, quel chemin elle a emprunté, il ignore si elle s'est glissée au-dehors depuis ses tempes, depuis ses doigts, ses yeux, depuis sa nuque ou, quand il possède des lunettes, depuis les cartilages de son nez.

Au cœur de la ville, du monde, tu t'appelles Katalina Raspe. Là où saigne une blessure dans la ville : en plein cœur.

Tu t'appelles Katalina Raspe, tu marches vite, tu viens de remonter le boulevard Werner-Frankhauser, tu as d'abord tourné à gauche, sur le boulevard Otto-Frankhauser, puis à droite. Tu es agacée par les nuages de moucheron qui ne se contentent pas d'assaillir les becs de gaz, mais occupent la rue, virevoltent aussi bien dans l'ombre que dans les oasis de lumière. Il fait chaud malgré l'heure avancée du soir. L'air stagne. Tu as frôlé des murs aux ouvertures avaries, et ensuite de vastes façades percées de nombreuses fenêtres, où ne brillait aucune lampe. Des bâtiments administratifs. Dans les ministères, tout dormait, sauf l'odeur d'urine au bas des gouttières et des bouches à incendie. Les porches sont borgnes, revêches, personne ne répondrait si tu malmenais les heurtoirs pour implorer de l'aide. Juste après avoir imaginé l'écho sinistre du marteau sous les voûtes de pierre, tu as choisi un raccourci où les insectes se font

moins importuns, en général : le square Helmut-Frankhauser. Tu as traversé la pelouse, qui est accablée par la canicule de juillet. Maintenant, tu t'engages sur l'avenue Gerald-Frankhauser. L'immeuble où tu habites n'est plus qu'à trois cents mètres.

Tu balaies, devant ton visage, la marée poisseuse de l'espace. L'avenue est mal éclairée, les papillons de nuit voltigent près de tes cheveux noirs, rôdent autour de toi comme si tu étais une proie, et eux, des prédateurs ; tu les chasses, avec des gestes d'impatience. Tu n'es pas encore accoutumée à ta nouvelle coiffure, adoptée hier pour sa plus grande discrétion ; tes mèches ont été coupées depuis si peu de temps que tu t'étonnes à nouveau de ne pas sentir leur ondulation lourde, leur poids, quand tu remues la tête, les tiraillements de ton ancienne crinière. Hier, tout cela parsemait le carrelage de la cuisine, en paquets disgracieux et déjà souillés de poussière, déjà inertes et mats ; personne ne disait rien. Plusieurs bestioles se collent sur tes joues, tes bras nus. La nuit est étouffante. Tu t'arrêtes, tu as l'impression que quelque chose rampe à côté de toi, fixe ton cou avec une insistance rapace, l'arrière de tes oreilles ; la sueur perle sur ta lèvre supérieure, tu l'effaces d'un coup de langue.

Tu es seule sur le trottoir, comme l'unique rescapée de la vie pensante, comme si le destin t'avait désignée pour maintenir malgré tout une présence humaine au sein d'une ville qui sombre dans le limon de la nuit, une ville baignée d'insectes errants, abandonnée. Tu n'a pas repris ta marche. Tu parais belle, et ce n'est pas seulement à cause de l'éclairage qui accentue les lignes décidées de tes sourcils, l'intransigeance de tes pommettes, et semble avoir délivré ta physionomie de toute fatigue. Autrefois, tes traits exprimaient une certaine mièvrerie, mais à présent tu parais belle, à cause de ta force ; de ton courage. Tu n'ignores plus rien de ce qui te menace ; plus rien, ou presque.

Il y a vingt ans, une première photographie de toi est parue dans *Echo contemporain*. Je l'ai sous les yeux, comme si je m'apprêtais à composer une vaste biographie, alors que j'aurai peut-être à peine le temps de relater ta mort. Il faut bien une mentalité perversie, une mentalité d'historien, pour conserver une collection de cette répugnante revue. Tant de pages sublimes ont dû être livrées aux flammes, et ces infects documents qui persistent dans ma bibliothèque.

J'examine ce cliché mal imprimé, la feuille bistre, en son centre les visages nus, à peu près anonymes sous la trame grossière. Je serre les dents. Rage et impuissance. Les mâchoires, les gencives douloureuses. Je relis la légende qui figure à côté de ce portrait. Des phrases où derrière la médiocrité conventionnelle, renforcée par le décalage des époques (aujourd'hui, le style serait plus agressif), surgit une bienveillance fielleuse dont *Echo contemporain* a eu le secret depuis toujours. J'hésite d'ailleurs entre « bienveillance fielleuse » et « insincérité visqueuse ». Une jalousie subtile et vigilante a empoisonné l'encre, déjà chargée, de ce journaliste sans signature, qui n'a pas apposé d'initiales, même falsifiées, au bas de son article.

« La commune Katalina Raspe effectue ses premiers pas littéraires. Tout montre que sa gloire précoce ne demande qu'à être confirmée. Sur l'illustration on peut voir la jeune femme qui sort des Archives Frankhauser, où elle vient de faire enregistrer son premier ouvrage collectif. Que les succès s'accumulent sur la route, encore fort longue, qui mènera la commune à une reconnaissance universelle ! Nous savons tous que, sur ce chemin, les pièges abondent. Eh bien, quand se présenteront les ornières, souhaitons que, pour Katalina Raspe, elles ne soient pas fatales ! »

La lune se lève, éclaire l'asphalte, sa coque racle sans bruit les échardes de la palissade. Au pied des planches s'est accumulée une terre sablonneuse, où végètent d'obscurs brins de chiendent, des fourmis, des perce-oreilles. Qu'y a-t-il de l'autre côté des planches ? Le plus souvent, un bâtiment en construction, ou une maison en démolition, ou un terrain vague, ou un trou, mais parfois il n'y a rien. Du reste, assez avec ce paysage ! La police est aussi une palissade ; une palissade qui ferme la rue. L'homme hoche la tête, incline la tête sur l'épaule gauche, observe le décor silencieux, incline la tête sur l'épaule droite, observe. La police est nécessaire à la rue. Parfois elle est peinte en vert, parfois en bleu, parfois en gris. Elle se tient solide, en bordure des choses. La lune est trop haute à présent, se perd dans les nuages. La lune n'est d'aucun secours. Qu'y a-t-il de l'autre côté de la police ? On peut supposer une organisation dont elle serait le bras armé, on peut supposer des maîtres, qui se serviraient d'elle pour s'abriter, pour rendre leur monde inaccessible. Cependant, rien n'empêche d'imaginer aussi que, derrière la police, il n'y a rien. Et une telle idée n'est guère rassurante. C'est pourquoi, après avoir conjuré sa peur

en implorant la police, l'homme qui a façonné la police avec ses doigts, avec ses pensées, l'homme, donc, s'adosse à la nuit et continue à avoir peur.

Vous fixez tous l'appareil avec un regard clair, une sorte d'éblouissement matinal où ne manquent ni les illusions mal mesurées d'un groupe qui constate sa propre entrée sur l'arène littéraire, ni l'effarouchement. Cette touche de timidité, contre laquelle vous ne luttez guère, que vous assumez, comme naturelle à ce stade de votre carrière, dévoile une sincérité intellectuelle qui vous rend sympathiques, à mon avis. Je dis cela maintenant, alors que je me suis rapprochée de toi et que j'ai appris combien tu as souffert, et il est possible que mon jugement soit influencé par tout ce que j'approuve et connais de toi, aujourd'hui. Il est possible qu'au moment où le photographe déclenchait l'obturateur vous ayez été pétris de fausse modestie et pourris déjà par l'attente des compromissions à venir. Cependant, en toute objectivité, je note la gêne que vous causent vos mains, vos pieds immortalisés sur les marches des Archives Frankhauser. Votre attitude ne suggère ni l'arrivisme ni la fatuité. Non, vraiment, il saute aux yeux que vous n'allez pas adhérer au clan des crapules obséquieuses dont les rotatives d'*Echo contemporain* lamentent si volontiers les derniers sursauts d'indépendance. Un élément confirme que vous n'avez encore commis aucune bassesse : *Echo contemporain*, malgré son sourire amical, se garde bien de citer le titre de votre ouvrage. Quant à lui consacrer un article de fond, il n'en est pas question. On vous avait prévenus : sur ce chemin, les ornières abondent. Je parlerai plus tard de ce recueil de contes, *Le Monde Moô-moô*, si d'ici là, bien entendu, personne ne m'a arraché les membres ou le cervelet. Mais pour l'instant je reviens à toi, Katalina Raspe.

Tu as repris ta progression. L'avenue Gerald-Frankhauser exhale son habituelle haleine de goudron et de platanes, tu avances sous une voûte de branches et, comme tes chaussures basses font peu de bruit, tu écoutes les mille craquements de feuilles au-dessus de toi, les élytres qui heurtent les nervures, les mandibules qui découpent et mastiquent de minuscules portions de nourriture, les antennes qui chuchotent l'une contre l'autre. Tu écoutes le silence, en somme. Tu n'aurais pas grand effort à accomplir pour discerner le murmure de la poussière qui pleuvine lentement sur les toits de la ville.

Mais tu t'arrêtes de nouveau, soudain tu tends l'oreille. Il s'est produit dans l'atmosphère quelque chose de bizarre. Tu es immobile, fondue à l'obscurité ; les frondaisons mal élaguées, les platanes touffus t'empêchent de voir le dernier bloc d'immeubles que tu devras longer avant de pénétrer chez toi. La nuit n'a pas changé d'apparence : vert foncé, vert bouteille, noire, blanchâtre sous la lumière. Pourtant, il t'a semblé que. Tu distingues le sifflement du gaz qui brûle dans la cage vitrée du réverbère, sur le trottoir opposé, tu distingues aussi, au ras du sol, une bouffée de pénombre froide qui s'échappe d'une cave. Éphémères et moustiques dansotent en nuages autour de toi. Tu prends une large inspiration, comme si tu allais plonger. L'odeur tiédasse de pollen s'infiltre en toi. Tu essaies de comprendre ou de te rappeler ce que tu as perçu de façon inconsciente, ce qui t'a alertée ainsi. Tu ne comprends pas, tu ne te rappelles pas.

Mais à présent tu es inquiète, les contractions de ton cœur s'accélèrent, une rosée de givre se plaque sous tes vêtements, sur ton ventre. Tu n'oses plus ni respirer ni faire le moindre geste. Tu te figes près d'un tronc. Un scarabée bourdonne, très fort, avec obstination, quelque chose crisse sur une racine de l'arbre voisin. Tu interrogues ta mémoire immédiate, elle dérive vers d'autres sujets, plus lointains, liés à la peur qui t'envahit, mais distincts d'elle, malgré tout. Tu repenses à *Clarté des secrets*, ton dernier livre, tu te demandes avec angoisse si toutes les précautions ont été respectées pour qu'il voie le jour avant notre mort à tous. Tu ne sais pas si tu as eu raison d'en faire circuler la version incomplète, plutôt que d'attendre l'automne où l'ouvrage terminé t'aurait rendue moins vulnérable en face de la police et des ruches. Il te semble qu'il était astucieux de diviser le manuscrit entre les membres de la commune, afin que chacun pût, en cas de malheur frappant les autres, réécrire les parties disparues. Et ensuite, de fil en aiguille, tu évoques le travail de pionnier accompli par le commandement unifié Siegfried Schulz, et les conditions odieuses de son martyre.

À ce moment, tu es transpercée par un cri.

Tu es au centre de la ville, il fait nuit, tu t'appelles Katalina Raspe, tu portes sur toi un exemplaire de l'introduction à *Clarté des secrets*, tu es immobile sous les platanes de l'avenue Gerald-Frankhauser, tu viens

d'entendre une plainte qui a griffé jusqu'au sang la tranquillité de l'espace. Les insectes alourdissent le feuillage. Et tu as peur.

Tu comptes : sur moi, un exemplaire de l'introduction ; deux autres circulent, l'un est entre les mains de la fraction élargie Astrid Luther, l'autre a été remis à la cellule Silke Poensgen. Silke Poensgen, par ailleurs, a établi un double de la première partie, dans sa version intégrale. Elle a parlé de le remettre, peut-être l'a-t-elle déjà remis, à ce qui reste de la brigade reconstituée Suzanne Speitel. Tu comptes : un, deux, trois, peut-être quatre. La deuxième et la troisième parties ont été fractionnnées, mais, comme vous ne vous êtes pas séparés encore, elles se trouvent ensemble, à la minute présente, au sixième étage de l'immeuble que tu cherches à rejoindre. Tu essaies de te faire ombre parmi les ombres, une mouche tournoie près de ta nuque, tu ne la chasses pas, afin de ne pas attirer sur toi l'attention du vide nocturne. Sur le trottoir d'en face, le bec de gaz émet un sifflement régulier, une lueur trop brillante pour l'heure déserte. Tu aimerais être aussi négligeable que l'écorce qui tressaille au contact de ton dos, se brise et se détache, avec un petit parfum de sciure morne. Tu énumères les survivants : Astrid Luther, Silke Poensgen, Suzanne Speitel, Eleonore-Maria Becker, ta liste est courte.

Tu n'as plus le temps de dresser le long inventaire des morts.

La police obéit toujours à des forces, sinon à des lois, mais il est malaisé de définir ces forces. Sans doute l'observateur est-il trop influencé par sa position d'acteur, de protagoniste du drame, pour pouvoir juger sainement des choses. Il arrive, de plus, que les lampadaires ne soient pas allumés, et que seule la lune consente à dispenser un peu de sa clarté sur la rue à l'abandon. Le vent chaud soulève un morceau de papier illisible, aux caractères décolorés, brouillés. L'homme s'accroupit, il se sent plus en sécurité lorsque sa cervelle se rapproche de l'asphalte ou de la terre. Presque invisible, à l'autre extrémité de la rue, la police vient également de s'accroupir. Là encore, il est impossible de dire qui a imité l'autre, si c'est la police qui a reproduit les gestes de l'homme, ou le contraire. Tout se calme, excepté cette feuille qui palpite contre une fenêtre avec des spasmes d'oiseau aveugle. Si la lune disparaissait derrière un nuage, que resterait-il ici-bas ? L'homme, comme souvent, se prend le front entre les mains et réfléchit. Parfois il a l'impression que ses métaphores n'ont ni queue ni tête, et parfois, quand la police se déplace dans l'obscurité et qu'il la

devine, il a l'impression qu'il a posé le problème de façon irréprochable. Parfois aussi il a conscience de sa propre absurdité, car il ne sait pas comment faire revenir la police à l'intérieur de son crâne, ou à l'intérieur de ses membres repliés, ou à l'intérieur de sa moelle. Il est exposé comme une cible, aucun rayon de lune ne l'épargne. En face, la police ne lui lance ni regard ni murmure. Elle est pétrifiée au bord des caniveaux, au pied des bornes qui n'indiquent aucune distance, contre une affiche qui moisit depuis des années sur la palissade. Peut-être serait-il raisonnable de déchiffrer l'affiche, qui doit contenir des informations sur le monde ? Il faudrait, pour commencer, apprendre l'alphabet, et ensuite apprendre la langue dans laquelle elle a été rédigée. Rien ne prouve qu'elle se révélerait alors compréhensible. Parfois l'affiche a été collée par la police, et parfois non. Derrière le langage, en tout cas, il y a les mots, et derrière les mots, parfois il y a un code, parfois il y a une culture, parfois il y a un hurlement, et parfois il n'y a rien. Tout texte obéit à des forces, mais pour un homme accroupi dans la poussière, terrifié, il n'est pas simple de définir ces forces.

Le cri se répète, filant comme une flèche éraillée, volant depuis le ciel, à une centaine de mètres. Tu es persuadée qu'il ne se répétera plus, tu as identifié sa nature : la stridence d'une âme que l'on arrache. Sous l'émotion, tes jambes faiblissent, tu dois te rattraper à l'arbre, étreindre l'arbre, et avec lui, à travers lui, étreindre la puissance des racines qui palpent et explorent la terre ; et au-delà tu sens, tu puises le secours des forêts paisibles, des prairies ondulant au vent ou au soleil. Le contraire de ce que le destin t'a attribué : une vie sur l'asphalte, au centre des polémiques, au centre de la myopie et des bassesses, avec, pour finir, un sommeil de sang dans le quartier des ministères. Mais ni cette brève vision champêtre ni la réflexion qui la suit n'atteignent ta conscience.

Tu serres contre ta poitrine *Clarté des secrets*, l'enveloppe de papier brun est trempée et froide sur ta peau, tu te dis : à quoi bon ? Tu te rappelles soudain quelques paragraphes délirants de la commune Ingrid Schmitz, qu'un de tes articles, il y a huit ans, avait rangée parmi les artisans de la « littérature des poubelles ». Une description incohérente de la société, compliquée d'allégories absconses, sans la moindre progression dramatique, et dont le personnage principal restait paralysé de frayeur sur le pavé d'une rue dépeuplée. Maintenant, tu comprends que ces pages, condamnées en leur temps pour leur « injustifiable démence »,

s'appliquent à toi. L'avenue Gerald-Frankhauser s'étend là autour, brûlante : un défilé, une gorge de feu nocturne et d'expectative nocturne, où rien ne bouge – ni derrière toi, vers le square que tu as quitté il y a à peine trois minutes, ni devant toi, vers l'intersection de l'avenue avec la rue Hans-Frankhauser, en face de laquelle se dresse la maison où tu habites. Tu es comme les personnages accroupis d'Ingrid Schmitz, les créatures catatoniques de *Leurre des bergers*, son petit livre : sans un geste, tu examines la nuit, tu scrutes les trottoirs et la chaussée où il n'y a rien, et quelque chose comme de l'épouvante se répand en toi.

Au cours de ta carrière de critique il t'est arrivé plusieurs fois, je crois, de douter des orientations que tu avais imposées à ton travail : au cours des vingt années qui défilent à toute vitesse devant ta mémoire, vingt ans qui constituent l'unique paysage où tu te sois jamais déplacée, celui de la célébrité littéraire. Tu signalais, commune Katalina Raspe, des textes qui n'étaient pas toujours d'avant-garde, tu t'acoquinais de temps en temps avec des collectifs à l'esthétique discutable, tel le bataillon Silke Proll, dont tu appréciais les romances à l'eau de rose ; tu pouvais même, quand la saison marquait un creux, aller jusqu'à encenser quelque œuvrette fadasse de la brigade Sabine Hausner ; tu prononçais des anathèmes ; dans le tourbillon des orages éditoriaux, tu exposais ta conception d'une littérature propre, destinée à servir la renaissance de l'humanité du II^e siècle. Ici et là, sur la route, tu trébuchais, tu hésitais, sous le poids de la fatigue et du découragement. Ici et là tu murmurais : à quoi bon ? Mais ce n'était qu'un bref éblouissement de vainqueur, car tu avais la conviction de ne pas usurper ta gloire.

En ce moment, une seule chose a de l'importance pour toi, la survie de *Clarté des secrets*. Or tu ne sais plus trop comment la garantir. Il avait été prévu que la commune se retrouverait une dernière fois au complet, cette nuit, avant de se disperser dans la clandestinité. Le lieu de réunion, au cœur de la ville, devait dissuader la police d'agir. Tu réfléchis, tu soupèses : d'ailleurs, pourquoi serait-elle là à vous guetter, la police ? Les coordonnées du rendez-vous n'ont été communiquées à personne, et la commune est intacte, ne comptant en ses rangs ni disparu ni torturé. On peut donc, on devrait donc en conclure que la voie est libre. À moins que l'un d'entre vous n'ait secoué la tête, provoquant l'écoulement de la police hors de ses yeux et de ses oreilles ? Avec effarement, tu songes à

l'erreur que tu as commise en stigmatisant les écrits de la commune Ingrid Schmitz. Il serait bon que tu ré pares cela dans un article. Mais tu murmures, tu penses de nouveau : à quoi bon ? Un soupir – l'épuisement sans perspective du vaincu.

Puis tu vas d'arbre en arbre, jusqu'à la limite de l'allée ombragée, un peu comme une somnambule qui zigzaguerait entre les miroirs massacrés de ses rêves. Au-delà des platanes, le trottoir est nu, jusqu'à la rue Hans-Frankhauser, jusqu'à une station de taxis. Sur toute l'avenue, le seul véhicule est une voiture noire, endormie au pied du poteau de signalisation, un taxi ou une voiture de louage, tous feux éteints, aux vitres closes, opaques. Tu la dépasses. Tu as décidé que le mieux à faire était de traverser l'avenue, d'atteindre le porche d'entrée de ton immeuble, de composer le code d'accès qui enregistrera ton passage et préviendra les autres de ton arrivée. Puis tu courras à l'ascenseur, tu allumeras toutes les lampes, tu monteras, et tu te barricaderas dans l'appartement avec le reste de la commune. Il est vrai que la police possède une clé d'urgence qui lui permet de forcer les systèmes de fermeture ; vous briserez au marteau le mécanisme de la serrure. Et, au matin, vous vous disperserez pour toujours.

Tu es plantée sur le bord de la rue, en pleine lumière, face à la grande maison dont les contours familiers devraient t'apaiser. Les becs de gaz fonctionnent sans nuance, chuintent, assaillis par un brouillard d'insectes. Le goudron poisse sous tes semelles. Tu claques des dents. Tu tergiverses, après ces quelques secondes où il te semblait avoir opté pour la bonne démarche. Tu te statufies, les yeux dirigés vers les fenêtres de ton appartement, fermées par des volets étanches, comme si menaçaient les pluies d'hiver, les excès de la mousson.

Non, finalement, non : mauvaise option.

La rue est un cañon torride où ne vagabonde pas âme qui vive, et pourtant c'est bien là que tu as perçu le rôle spongieux à partir duquel s'est épanouie ton angoisse. Après les lugubres tableaux d'Ingrid Schmitz, voilà que surgit en toi l'article de *Cœur du III^e siècle* qui relate la mort hideuse du commandement unifié Siegfried Schulz. Le chroniqueur, blasé ou veule, se complaisait dans une évocation minutieuse du carnage, sans s'en indigner outre mesure, ni soulever la question de ses auteurs ; et sans signer. L'enveloppe qui contient *Clarté des secrets* glisse légèrement de

biais, te pique la hanche, tu la remets en place. Tu regardes le long ruban d'asphalte, l'alignement géométrique des taches blêmes, des taches sombres, des frondaisons, des troncs pelés, des troncs nouveaux : l'avenue Gerald-Frankhauser. L'unique véhicule est garé sur ta gauche, à une vingtaine de mètres ; ses vitres ont été masquées pour la nuit avec des couvertures sombres, des rideaux de laine ou de feutre. Aucun œil indiscret n'est autorisé à s'informer sur le kilométrage, les possibilités offertes par les sièges, les aménagements intérieurs. À ce moment, un détail te foudroie. Un détail. Comment cela avait-il pu t'échapper ? Aucun taxi n'attend jamais à la station pendant la nuit, et encore moins ainsi, phares débranchés, fenêtres occultées, avec un pareil aspect massif, ramassé, aux angles bruts.

Et maintenant ?

Tu ne peux plus revenir sous le couvert des platanes, il te faudrait longer les hublots de ce corbillard taillé dans l'anthracite, dans une matière mate et sinistre. Et si soudain des visages y apparaissaient ? grimaçaient ? Si les portières s'ouvraient ?

Tu ne peux plus traverser la rue et composer ton code d'accès à l'immeuble. Ce serait avertir le sixième étage. Et si, là-haut, au lieu de la commune, des intrus étaient rassemblés près de la porte, les propriétaires du taxi mystérieux ?

Tu t'appelles Katalina Raspe, tu es debout sur la bordure du trottoir de l'avenue Gerald-Frankhauser, peut-être devrais-tu t'enfuir à cet instant précis, te faufiler hors du quartier des ministères, te cacher quelque part dans les faubourgs, afin de reconstituer page à page *Clarté des secrets* et d'en terminer avec la quatrième partie ?

Parfois l'homme pose des questions, et parfois il les résout. Les réponses qu'il fournit sont toujours chuchotées et fausses. Il a pour excuse la peur, qui le rend malade, la police, à cause de laquelle il contrôle sans cesse ses gestes, son ombre, qui rôde, démesurée, à son flanc, et la lune, qui le distrait ou l'éblouit. Par exemple, entre le réverbère et la palissade, quelqu'un a tissé une toile d'araignée. Il scrute les alentours d'un air soupçonneux, il cherche à déterminer qui a bien pu accomplir cette tâche délicate. Avec une certaine objectivité, il constate qu'il est la seule créature vivante dans les environs, le seul qui fixe comme un halluciné les travées et les vibrations de la toile, le seul qui guette, le seul qui s'intéresse à l'affaire, le seul

qui soit replié en écheveau immobile près de la toile. Parfois il en tire une conclusion répugnante, parfois il préfère haleter sans rien dire, sans rien ajouter au silence, et parfois il recule lentement jusqu'au mur, dans l'intention d'écraser contre le plâtre sa propre ombre, qu'il estime tout à coup indécente et trop noire.

Tu t'appelles Katalina Raspe, tu as levé la tête vers le sixième étage, vers les rideaux extérieurs qui sont autant de paupières de métal sur l'immense façade de la maison. Les paupières sont baissées mais toi, tu écarquilles les yeux. Tu viens de toucher une terre qui se situe au-delà du dégoût et de la peur ; un regard a suffi.

Tu serres contre ton ventre, ta poitrine, contre ton corps privé de respiration, à moins que l'on nomme respiration une succession de sanglots béants, tu protèges l'introduction de *Clarté des secrets*, tu te cuirasses derrière l'introduction de *Clarté des secrets*. Au sixième étage –

Au sixième étage, par la fente inférieure d'un volet – donc celui-ci n'a pas été descendu jusqu'à l'étanchéité, suffisamment tout de même pour que personne de l'immeuble en vis-à-vis ne puisse voir à l'intérieur de la pièce – bouillonne un flot de sang. Sous la fenêtre, sur le ciment que la flamme des réverbères éclaire avec violence, une première rigole de sang noir hésite à se ramifier, explore encore timidement son chemin, tâtonne. Tu entrouvres la bouche, mais tu es une statue tremblante, tassée au fond du pire de tes rêves. Une deuxième rigole naît presque aussitôt, serpente plus vite en direction du trottoir. Puis une troisième, plus nourrie. La maison saigne, tout saigne. Une vomissure de sang, en plein cœur de la ville.

Et peut-être qu'alors tu distingues, lointain, un vrombissement, non plus celui d'un gros insecte, d'un lucane maladroit ou d'un hanneton, mais plutôt quelque chose comme le bruit étouffé d'un moteur qui démarre, sur ta gauche, à vingt ou trente pas de toi, à vingt ou trente pas de l'endroit où tu vas mourir.

Et : Parfois, mon dogue, mon cher dogue, je pense que tu m'as happée et que tu m'as maintenue entre tes mâchoires et tirée, Kurt, mon amour de dogue, hors de ma réalité cauchemardeuse de sang, et que tu m'as traînée dans une réalité contiguë, une réalité cauchemardeuse de mort et de pseudonymes, où déjà je n'existe plus, où mon identité est sans cesse brisée et rebrisée par tes crocs, et où je dois prendre les plus extrêmes précautions pour te faire sortir de l'ombre, pour invoquer impunément ta dure silhouette, ta tendre, ta féroce silhouette. Kurt.

Et : Et aussi, j'ai l'impression que souvent tu poursuis une méditation sur la meilleure manière de me réduire au silence et de me supprimer sans être obligé de plonger à ton tour en plein abîme. Une manière égoïste de te séparer de moi. Est-ce que je me trompe ? Oui ou non ?

Mais elle dit, en fait, seulement ceci :

« J'aimerais bien tenir par la peau du cou le crétin puant qui t'a suggéré de venir visiter cet enfer. »

Elle regardait autour d'eux les feuilles de bananier, les palmes caoutchoutées, les arbustes embués de vapeur, les lierres tropicaux, les nénuphars, les plantes couvrantes, les arbres à pain, les manguiers, les rhododendrons, les roseaux, les arbres à macaques sans macaques, les perchoirs à perroquets sans perroquets, les aréquiers, les castanhas-do-Pará, les hévéas, les lianes.

Et lui, il examinait avec détachement leurs propres réactions à tous deux, l'aptitude d'Ingrid à feindre la non-peur, la non-angoisse, leur aptitude commune à mentir et à comprimer futilement le destin sous leurs mensonges. Ils parvenaient à nier l'évidence. Un jour et demi de sursis et ensuite, pour chacun d'eux, un vide tragique, peuplé de souvenirs et de fantasmes.

Depuis qu'ils avaient atterri à Lisbonne, ils avaient cherché à se perdre. Tantôt ils s'étaient perdus dans la foule, tantôt ils s'étaient perdus, la chair cuisante, au milieu des tentes et des cris et des rituels d'ambre solaire, au bord de l'Atlantique glacé, sur la plage de Carcavelos. Le soleil dardait ses rayons les plus âpres, un échantillon de flammes, un avant-goût de ce qui allait bientôt dévorer la dépouille muette d'une petite conne, quelque part entre Dortmund et Wiesbaden, ou sur l'autoroute Frankfurt-

Stuttgart. Mais, bref, les rougeurs douloureuses sur les jambes, le dos, les empêchaient de s'exposer à nouveau à l'air libre et ce matin ils s'étaient perdus dans la solitude, sous les tropiques.

Au centre de Lisbonne, au pied des hôtels de luxe, à deux pas du Ritz, s'étend un domaine de haute poésie que les touristes en général ignorent et que les Lisboètes évitent à cause de sa chaleur accablante : la estufa quente, une serre chaude où est savamment entretenue l'atmosphère d'étouffoir humide des pires zones équatoriales. Le lieu est désert, les voix s'y désagrègent, la pensée s'y désagrège sous la sueur, sous le silence de la végétation vigoureuse, aux verts multiples, sous le chuintement de l'eau qui coule en continu, partout, afin d'augmenter encore la moiteur.

Et lui : Mais ma jolie, ma toute-charmante, qu'est-ce que tu espères trouver là-bas comme climat, en Indonésie ou au Vietnam, là où tu choisiras de t'arrêter ? Là où tu t'arrêteras, si jamais je te laissais partir d'ici après-demain ?

« J'avais lu une page sur cette serre, dans un roman, dit-il.

– Un roman d'horreur, sans doute », observa-t-elle. Son corsage lui collait à la peau, ravivant la sensation de fièvre sur ses omoplates.

Il vint en face d'elle et baissa la tête, approcha d'elle sa physionomie de slave nomade sans dieu ni maître et par jeu, comme un chien, lappa sur ses tempes les gouttes de sueur qui y sourdaient, puis promena la pointe de sa langue au-dessus de ses lèvres, et, sans détourner de son regard, de son attitude, l'espèce de passion rageuse et de folie assassine qui les liait, il continua à envisager de mettre un terme à leur aventure. La mort entre eux rôdait, indistincte et pas assez mûre encore pour savoir si elle serait meurtre, accident ou suicide. Une chose se clarifiait, en tout cas. Cette histoire du roman à clés d'Ingrid, sur lequel ils cristallisaient leurs obsessions, revenant perpétuellement sur la question de son écriture ou de sa non-écriture, cette plaie supplémentaire montrait bien qu'ils n'allaient pas réussir à se séparer dans la prudence, dans une brume épaisse de rouerie, pendant des siècles. Ingrid agissait comme si elle s'apprêtait à baisser la garde ; sans doute ne croyait-elle plus aux plans de Kurt. Et donc celui-ci devrait la haler avec les dents, la hisser hors de leur univers sinistre de police et la placer, en attendant sa mort à lui, dans une morgue privée, quelle qu'elle fût, où elle se tiendrait tranquille.

Et elle : « Quand tu me regardes comme ça, Kurt, j'ai l'impression que tu réfléchis à une sale manipulation pour m'abattre sans que tu sois, toi, éclaboussé. Ou je me trompe ?

– Ma toute-sagace, se réjouit-il. Mais c'est que nous sommes si solidaires l'un de l'autre, à présent... Si l'un de nous craque, l'autre s'effondre. Voilà pourquoi je déteste tant ton idée de livre. Je n'ai pas envie d'être éclaboussé de mots et fichu en l'air par des mots. »

Et elle : Encore ce malheureux bouquin ! À propos, j'ai déjà commencé à l'écrire. Tu entends, mon dogue ? J'ai déjà commencé à l'écrire. Et lui : Tu pourrais le situer en Amazonie. Le contremaître d'une plantation d'hévéas tombe amoureux d'une Indienne Mojiraguaçu qui collectionne les têtes réduites de contremaîtres. Passion dans les forêts inondées et poursuites haletantes sous les lianes. Toute ta documentation est ici, si l'on excepte les moustiques géants. Et elle : Et j'ai commencé à le coder, et à le crypter, et à égarer d'avance tous les géniaux spécialistes, tous les géniaux critiques littéraires du BKA et tous ces décortiqueurs et lecteurs au brillant uniforme de porchers des sociales-démocraties occidentales, tous ces chiens atlantistes, toutes ces sociales-vomissures et ces sociales-nullités, et à les aiguiller sur des pistes marécageuses où ils se noieront, où je les noierai, du premier au dernier.

En réalité, elle dit : « Dommage que l'on puisse rarement déchiffrer, sur les étiquettes accrochées au tronc, le nom des plantes.

– Tu ne vois pas ? » se moqua-t-il, parada-t-il, fier, comme un gamin, de sa vue perçante.

Ils étaient montés plus près de la verrière, en suivant un sentier de sable humide que traversaient des tuyaux de caoutchouc, des serpents d'arrosage noirs et rouges. La chaleur se faisait plus écrasante, un étau s'était ajusté à leur front.

Et elle : Je ne vois pas, non. Mais je peux inventer. L'allot non épineux, le jalmiste gris, le malagonia à fleurs amères, le vogelia, le brousard constrictor, le guan-guan du Surinam. Une énumération de noms forgés, comme une gymnastique spirituelle de la fausseté. Pendant ce temps, je pouvais refouler mes hantises, la violence qui bouillonnait en moi, qui s'élevait contre la fatalité, contre ma vie massacrée, mes amours massacrées, contre mon dogue et contre moi-même.

Mais je pris Kurt par le bras et me mis à rire de son orgueil soudain absurde.

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

L'ABJURATION DES ÉCHOS
CHEZ KONRAD ETZELKIND

OceanofPDF.com

Parmi les figures du II^e siècle qui nous intéressent, il en est une, celle du policier Konrad Etzelkind, dont il a été d'usage d'expliquer (ou plutôt de justifier) les agissements au moyen de théories psychiatriques aujourd'hui tombées en désuétude.

On sait combien la quête anxieuse d'une identité a été centrale dans la pensée du II^e siècle, et avec quelle persistance le problème de nos origines a occupé le devant de la scène littéraire jusqu'à la dernière décennie du III^e siècle. On sait que l'angoisse a constitué un phénomène permanent au cours de cette durable période de la Renaissance, qui souvent vacilla sous le chaos intellectuel, les incertitudes, les manipulations sanglantes, et faillit s'enliser dans une mauvaise compréhension des mécanismes régissant la société. De nombreuses hypothèses de travail, erronées et pessimistes, se construisaient autour du thème obsessionnel de l'hérédité, compliquant la question sans la résoudre. Dans ce cadre est apparue une analyse psychiatrique des faits et gestes de Konrad Etzelkind.

On a voulu voir dans cette haute créature de l'ombre – responsable de la lutte contre les cellules déviantes – une victime des inquiétudes irrationnelles de l'époque. Non sans légèreté, on lui a attribué des motivations personnelles équivalentes à celles qui hantaient les collectifs littéraires qu'il devait mettre hors d'état de nuire. Plusieurs textes – à diffusion restreinte, certes – ont ainsi repris à propos de Konrad Etzelkind la thèse abracadabrante du « complexe d'orphelinage » ou de la « faille d'ascendance directe » (pour citer le jargon en vogue chez les ethno-psychologues du III^e siècle) : à lire ces lignes, obscures, touffues, on obtient l'image d'un homme à l'esprit dérangé, qui n'aurait pu, par conséquent, accéder à d'importantes fonctions policières. Prenons pour exemple le second chapitre d'une des rares biographies consacrées à Etzelkind, *Portrait du carnassier en costume de héros*¹ ; ce chapitre débute par le paragraphe suivant :

« Konrad Etzelkind a symbolisé, pendant au moins une décennie, la froideur calculatrice, l'intelligence associée à la violence (implacable) d'un exterminateur. Toutefois, derrière l'esprit tout entier voué à sa tâche de salubrité publique se dessinait une constante secrète. Nous faisons allusion à cette plaie béante, jamais cautérisée, à ces interrogations

quotidiennes qui concernaient l'absence d'un père dans sa mémoire. Il convient ici de rappeler que la fin du ^{II}^e siècle a été ravagée, dans le monde de la critique et dans les cercles littéraires, par les soubresauts d'une enquête métaphysique qui prétendait éclaircir l'énigme des origines de l'individu. Qui sommes-nous ? se torturaient les uns et les autres, incapables de fournir une réponse satisfaisante. Où plongeaient nos racines, en effet, dans quelle terre, pourquoi avons-nous tant de mal à nous les représenter ? Dans leurs publications, les brigades entretenaient une panique douloureuse sur ce sujet. Leur désespoir sans issue n'est pas étranger à l'extrême brutalité avec laquelle Konrad Etzelkind s'appliqua à les faire taire. Car cette souffrance, cette frustration, éveillaient des échos dans l'âme du policier. N'en doutons pas : lorsqu'il accomplissait son devoir, il obéissait en même temps à des motivations malsaines. Il réalisait une sorte d'abjuration acharnée de ces échos qu'il voulait nier – et qu'il effaçait en lui de manière sacrificielle. Et tandis qu'il réduisait au silence les chantres de l'intranquillité, à l'intérieur de sa conscience il refermait le mur derrière lequel geignait son complexe d'orphelinage. »

Pareilles élucubrations, cela va sans dire, n'ont aucun fondement. Mais notre but n'est pas d'accabler le commando Emma Wagner, dont ni la présence ni l'absence ne contrarièrent le débat des idées au ^{III}^e siècle. Rendons-lui, au contraire, hommage à titre posthume. Il se trouve qu'un document, paru bien après le *Portrait du carnassier*, confirma les intuitions hâtives, fantaisistes, d'Emma Wagner. Un document que le lecteur sera invité à découvrir ici, car nous avons de bonnes raisons de supposer qu'il n'a jamais consulté la série des *Mélanges paléographiques* d'où nous l'avons désenvasé.

Au ^V^e siècle (très loin, déjà, des transes et des alarmes de la Renaissance), les Archives Frankhauser procédèrent à une exhumation de manuscrits non publiés, mais déposés aux Archives durant la seconde moitié du ^{II}^e siècle. Plusieurs équipes de chercheurs (parmi lesquelles la commune reconstituée Sarah Tiedemann, le groupe d'assaut Uwe Heissler, et d'autres) furent conviées à dépouiller cette montagne archéologique. Aucune découverte essentielle ne couronna ce travail, ce pourquoi la montagne, après des années de fouilles infructueuses, retourna à sa poussière. Néanmoins, dans l'intervalle, une série de cahiers

d'études avaient vu le jour : les *Mélanges paléographiques*. Assommants volumes, qui rendaient compte semestriellement de l'orientation des recherches – si ce terme peut s'appliquer pour définir le monotone piétinement des spécialistes.

De ces cahiers, nous extrairons une demi-douzaine de pages. Feuilletés inattendus, qui se rapportent au cas Konrad Etzelkind sans que quiconque l'ait noté jusqu'à aujourd'hui. La commune reconstituée Sarah Tiedemann ne se préoccupe pas de déterminer qui est leur auteur. Elle les sélectionne, avec d'autres documents anonymes piochés ici ou là dans son secteur attitré du champ de fouilles², afin d'illustrer un propos qui lui tient à cœur (et que nous abandonnerons aux amateurs de valeurs creuses) : « *Les rites magiques de translation dans l'imaginaire des écrits privés du III^e siècle* ». Fumées théoriques et bavardages, il n'y a pas là de quoi nous intéresser.

En revanche, nous nous pencherons sur le bizarre récit que reproduit la commune reconstituée. Et nous formulerons des réflexions bien éloignées de la « magie » et des « rites de translation ». En particulier :

Le texte exhumé ne se rattache à aucun des genres littéraires en vigueur à l'époque, même si l'on y ajoute les diverses monstruosité qui fleurissaient dans la « littérature des poubelles ». On peut en déduire qu'il n'a pas été composé par un collectif critique ou artistique du II^e siècle.

Les noms, indices et références qui parsèment les lignes renvoient, sans ambiguïté, aux « affaires » que suivait précisément Konrad Etzelkind et nul autre.

L'objet provient d'un fonds strictement anonyme (Setter WOLFF 1010). Il n'avait même pas été répertorié avant l'inventaire dirigé par le groupe d'assaut Uwe Heissler. Cela signifie qu'il a franchi le bureau des enregistrements de façon non réglementaire. Comment ? Simple extension des ruches, les ouvrières aveugles des Archives restent bien sûr hors de cause. Seul un policier jouissant de droits exceptionnels, un de ces rares hommes en qui les ruches avaient pleine confiance, pouvait accéder aux galeries où les documents étaient conservés.

Devrons-nous exposer en clair, point à point, ce qui ressort de nos réflexions ?

Sous le fallacieux prétexte d'une enquête extraordinaire, un très haut cadre de la police a traversé le sas de la salle des enregistrements, est descendu dans les ténèbres des Archives, s'est délesté de brouillons intimes qu'il jugeait compromettants, mais qu'une faiblesse, qu'une nostalgie quelconque lui interdisait de détruire ; il a caché sur une étagère vide un cahier (au moins un cahier) non catalogué, le condamnant ainsi à un silence définitif. Puis il est remonté à la lumière, il a retraversé les barrages hermétiques, laissant dans les souterrains les ouvrières aux yeux clos ; il a poussé la porte et il a regardé avec satisfaction, avec un sentiment de soulagement, les tilleuls de l'avenue Woldemar-Frankhauser.

Voilà ce qui a dû se produire, ce que Konrad Etzelkind a accompli, un beau jour d'été ou d'hiver de la fin du II^e siècle.

Nous ne croyons pas, nous l'avons dit, aux complexes parentaux, filiaux ou autres élucubrations décadentes des biographes d'Etzelkind. Mais nous admettons qu'il existe un mystère. Il faut reconnaître que le comportement décrit ci-dessus chevauche allègrement la frontière entre équilibre mental et aliénation.

On va lire à présent ce texte. Par paresse (sinon par amour de la dérision), nous conserverons le titre absurde sous lequel il figure dans l'article de Sarah Tiedemann³.

SETTER WOLFF 1010, UNE RENCONTRE MAGIQUE DES PARALLÈLES

Souvent, avec mon père, nous allions en promenade sur les vieux ports chinois.

Mon père possédait une tête rude de beater, de hunter, de stalker. Avant le départ, il lui arrivait de se tourner vers moi, de me considérer et de dire : entre ses dents, s'adressant à moi, peut-être, ou à lui-même : le monde n'est pas de porcelaine, et malgré tes efforts il ne se brisera pas sous tes doigts. Puis nous partions, nous nous enfoncions dans la muraille. J'étouffais, les pierres m'écorchaient les hanches, l'obscurité nous momifiait pendant des heures. Parfois il me semblait qu'une masse d'eau inconcevable pesait au-dessus de nous. Nous avançons dans l'encre, en écartant des draperies : dans les odeurs d'encre que répandaient autour de nous les poches odieuses des seiches, les glandes des calmars, le bulbe visqueux des poulpes : dans la poussière des cuirs jamais tannés, des pelures, lorsque nous approchions de notre but.

Sur les quais s'entassaient des caisses de poissons desséchés dont mon père demandait en vain les noms, aux pêcheurs assis comme des grenouilles maigres, près de leurs lignes en désordre. Ils fumaient en silence, sans lui répondre ; ou crachaient devant leurs pieds en feignant de ne pas nous voir : devant ses pieds. Le sol était couvert d'écailles et de copeaux, la salive aussitôt se perdait, absorbée par les rognures, aussitôt devenue saumure ou sable. Mon père essayait de prononcer quelques phrases dans la langue des marins, elle-même chargée d'iode et d'écume et durcie, ou sombre comme l'intérieur des jonques, ou ébréchée comme les coquilles servant à écoper la vase, ou verruqueuse comme un leurre pour les requins. Il articulait une poignée de questions à propos de poissons, de filets, de prises fabuleuses, de monstres marins hissés par mégarde depuis les grandes profondeurs. Mais de sa gorge mal entraînée sortaient des sons trop barbares pour une oreille humaine. Au premier signe d'impatience, il s'interrompait, renonçait à éclaircir les secrets de ces êtres hostiles, effrontés, qui ne devaient éveiller ni sa sympathie ni sa confiance.

Et nous allions un peu plus loin.

Il y avait pour moi mille choses passionnantes dans le port, mille recoins ; partout piaillaient les rats, crissaient les cancrelats géants, en grappes mouvantes, feulaient, organisés en hordes, des chats incaressables. Toutes ces bêtes se méfiaient des hommes, et se méfiaient de leurs chaudrons frémissant dès quatre heures, en plein après-midi, au fond des cours où la fumée du charbon stagnait ou serpentait, ou enflait, ou rampait, en volutes malhabiles. Mille boutiques se succédaient, puantes, tenues par des vieilles édentées dont nous ne pouvions établir avec certitude si elles nourrissaient bienveillance ou malveillance à notre égard ; elles n'ôtaient pas la pipe de leur bouche pour nous crier dans l'oreille ou nous postillonner sur la figure des syllabes incompréhensibles ; elles soufflaient sur nous une haleine à côté de laquelle les durians pourris qu'elles essayaient de nous vendre, ou du moins de nous inciter à flairer, avaient soudain des allures de plantes balsamiques. Nous foulions mille passages de plancher branlant, sous lesquels clapotaient des casiers à crustacés, nous enjambions des déjections de tout ordre ; les uns et les autres répandaient leurs ordures avec une désinvolture suprême, une indifférence suprême aux allées et venues ou à la bousculade. Nous piétinions dans le grain pourri, les crottes, l'urine, dans les boyaux de pieuvres et les cartilages de raies, nous étions poussés par la foule, happés par la foule, englués.

Et donc nous allions un peu plus loin et nous progressions sous une enveloppe d'air humide et de cohue, et nous nous sentions un peu saouls, un peu amers,

d'avoir tant de mal à nous orienter dans le labyrinthe surpeuplé qui s'étendait derrière les quais.

Mon père poursuivait son idée, qui était de se rendre chez une vieille amie d'enfance, dont il m'avait (non sans menaces effroyables et appels réitérés à mon sens de l'honneur) prié de tenir l'existence secrète. Cette femme a échoué là, prétendait-il, à la suite des désastres qui ont suivi la disparition d'Inge Albrecht, qui ont suivi la volatilisation (je reproduis son discours mot à mot) de Verena Goergens. Il y a derrière elle, continuait-il, un vaste abîme non comblé, non refermé, où elle serait immanquablement aspirée à la moindre indiscretion de ta part, me tançait-il, mais en nous entraînant aussi toi et moi dans sa chute. Je ne comprenais à peu près rien de ce qu'il me disait. Tu as bien compris ? insistait-il. Tu entends bien ? En nous entraînant tous deux à notre tour dans une aventure où nous serions équarris et dépecés comme elle, au milieu d'atroces souffrances et éclaboussures. Vu ? Car, concluait-il, entre ses dents, le monde n'est pas de porcelaine, et les liquides qui l'abreuvent, murmurait-il, ne sont pas des thés parfumés.

Au-dessus des maisons sans étage, bâties autour de piliers de bois avec des nattes, avec des plaques de rotin, des bambous entrelacés, ocre, ocre-brun, ocre-gris, où les araignées même énormes restaient invisibles, au-dessus des ruelles étroites, roulait un ciel de plomb, qui charriait la pluie et une chaleur jamais clémente, toujours excessive, malsaine.

Nous nous arrêtions, pour finir, en face d'une boutique qui se différenciait des échoppes voisines par peu de chose ; peut-être par l'absence de jarre d'eau croupie devant la porte ; ou par le point utilisé pour réparer les déchirures de la moustiquaire : d'infimes détails. Ceci encore, toutefois. Sous l'amoncellement vertical des cloches et des lanternes accrochées à une poutre, et comme égarée parmi les caractères calligraphiés, illisibles, il y avait une inscription dans un alphabet qui me déconcertait moins : une ligne horizontale sur un carré d'étoffe, des lettres approximatives, tracées sans plaisir ; une enseigne, somme toute, rebutante. IMPORT-EXPORT, dépôt K. Raspe.

C'est là que vivait et travaillait l'amie de mon père.

Le local était petit, mal aéré. Quand la bouderie prenait le pas sur mes autres sentiments, je me renfrognais en songeant que je préférais, que j'aurais préféré atterrir dans une boutique administrée par une authentique vieillard chinoise, dans un capharnaüm où chaque fruit pouvait raconter des vergers bizarres sous la lune, chaque légume, l'odeur des rizières immobiles, chaque languette de viande, chaque poisson mutilé, une histoire de billot ou de capitaine pirate ; une boutique dont le

plafond laissait goutter, en même temps que les cafards, des larmes laquées, réglissées, et des rêves. Par contraste, le dépôt de Katalina Raspe correspondait à un monde terne, rogné par la rigueur des étagères, peuplé de bocaux étanches, de boîtes étiquetées ; un univers, en résumé, aussi bien rangé et ordonnancé qu'un cercueil. Du moins était-ce là mon impression, au tout début, lors des premiers voyages, quand j'avais décidé que je me méfierais de Katalina Raspe et que je ne l'apprécierais sous aucun prétexte. Je n'avais rien compris encore. Il me semblait que l'amie de mon père habitait au fond du vieux port chinois comme si elle était déjà morte.

Mon père se retirait derrière les tentures crasseuses, au cœur de l'ombre, en compagnie de Katalina Raspe, et je restais en sentinelle près du comptoir d'import-export, redoutant le silence et la géométrie des étagères, suffisamment initié néanmoins au maniement de l'argent et au contenu des boîtes pour accueillir les clients, refuser leurs premières propositions risibles, mesquines, et marchander longuement ensuite, afin de faire remonter le chiffre de la transaction jusqu'à la valeur en usage dans la ville, valeur qui était indiquée en lettres discrètes sur la planche où j'étais allé chercher le produit ou l'objet : selon un code que j'oubliais d'une fois à l'autre, mais qu'il ne me fallait guère plus d'une minute pour réapprendre. Je vendais des clous, à l'unité, des tubes de pommade pour les brûlures ou les blessures ouvertes, des lotions contre les démangeaisons, des rustines, des pièges à souris, de la poudre noire, des crayons de graphite, des boucles d'oreille, du fil de cuivre, et très peu de produits alimentaires : seulement des colorants pour pâtisserie et de la présure, conservés à l'intérieur de fioles naines que j'avais reçu pour instructions de vendre entières, malgré les réticences navrées de mes interlocuteurs qui n'en désiraient que quelques gouttes.

Il arrivait qu'un courant d'air entrouvrît ou soulevât le rideau qui séparait l'entrepôt de son arrière-boutique, et, au lieu d'apercevoir entre deux moitiés de dragons mon père et Katalina Raspe, que tout ce temps j'avais imaginés nus, dans une buée de gémissements, de soupirs retenus à cause de moi, que j'avais imaginés enlacés sur la natte, peut-être environnés de remugles de sueur tiède et d'opium tiède, se regardant intensément après leur étreinte sans cri, ou bien encore emmêlés l'un à l'autre, se caressant, les yeux fermés, ou bien pupilles hallucinées, démesurées comme l'harmonie de leur silence, jouissant en pleine obscurité, car je supposais que la porte communiquant avec la rue voisine aurait été verrouillée, la persienne en toile de riz abaissée, et que le jour filtrant par les interstices ne suffirait pas à leur assurer un peu de pénombre, au lieu de tout cela je constatais avec

soulagement que la pièce était vide, à l'exception des caisses de la réserve, auxquelles s'appuyaient des coussins de velours fade, aux teintes délavées, bleu délavé, beige délavé, vert olive. La porte béait, et dans l'ouverture s'engouffrait une brise lourde, soufflait un parfum de volaille éplumée, jetée vive ou agonisante, ou faisandée, dans une sauce à l'huître ou à l'anguille.

J'allais pousser la clenche à la porte de l'arrière-boutique. Et alors je me sentais maître de cet endroit, installé à mon compte dans le vieux port, commerçant échoué là pour y vivre, pour y économiser sou à sou de quoi se payer des obsèques décentes, avec tambourins, orchestre de flûtes et pétards. Je me voyais grigou, rapace, peu remué déjà par le souvenir de mes désastres personnels, par la conscience d'un vaste abîme creusé derrière mes talons, m'interdisant tout retour vers le passé (je ruminais les avertissements de mon père). Et je sortais sur le seuil de mon magasin, je me plantais comme un crabe obséquieux, à la frange de ce flot criard dont la moindre vaguelette me râpait le visage, tant il était chargé d'indifférence à mon égard. Les odeurs fortes vagabondaient depuis les nasses suspendues aux cabanes voisines, depuis de malpropres casiers à crevettes où se décomposait à vue d'œil la récolte de l'avant-veille, depuis les rigoles où circulait l'eau brune ou noire, ou rougie par suite d'une préparation culinaire un peu féroce. Je quittais mon poste, je rejoignais la touffeur de l'entrepôt, glissant tout d'abord le flanc, puis la tête, entre les lanières poisseuses destinées à gêner l'invasion des mouches, mais qui contrariaient surtout leurs velléités de sortie. Le spectacle de la rue m'avait à tel point dérangé que j'étais tenté soudain d'attiser la pipe à opium qui gisait éteinte sous le comptoir. J'avais envie d'oublier que le monde n'était pas de porcelaine et qu'on ne le transportait pas d'un endroit à l'autre, rassurant et familier, comme son bol.

Je fumais, parfois mon père revenait, parfois non. Je me trouvais seul dans le brouhaha de la ville, je m'efforçais de raidir mes traits pour acquérir une physionomie de beater, de hunter, de stalker. J'étais obsédé par l'idée de la complicité qui liait mon père et Katalina Raspe, et, dans le délire de l'opium, je ne savais plus qui je devais jalouser, lui ou elle — mon père, parce qu'il pouvait refermer les bras autour de Katalina Raspe, ou Katalina Raspe, parce qu'elle connaissait mieux que moi le mystère de mon père.

1. Œuvre de l'insignifiant commando Emma Wagner (on remarquera à travers ce titre qu'au IIIe siècle la police n'avait toujours pas bonne presse, même chez ceux qui pourtant se chargeaient de chanter ses louanges).

2. Pour les fanatiques du détail : la cote OBERO 246 TT BRAUN.

3. *Les rites magiques de translation : analyse d'un aspect de l'imaginaire dans les écrits privés du IIe siècle*, commune reconstituée Sarah Tiedemann, in *Mélanges paléographiques*, no 8.

OceanofPDF.com

DEUXIÈME PARTIE

À PROPOS DES CONTES
POUR ENFANTS

OceanofPDF.com

Le nom de Katalina Raspe a souvent été mentionné, ces derniers temps, au sommaire des revues de critique littéraire. Dans la mesure où la commune Katalina Raspe allait rendre publique sa pertinente étude sur les contes pour enfants, *Clarté des secrets*, on était en droit, je pense, d'attendre des articles sur cette œuvre.

Hélas ! Au lieu de parler de l'origine des contes enfantins, au lieu de parler du monde clos où vivent les enfants, la classe intellectuelle (il faudrait dire, plutôt, le parti de la poltronnerie claironnante) a consacré ses réflexions au meurtre hideux dont Katalina a été victime. Hypnotisés par le sang, les éditorialistes ont feint d'être mobilisés aux côtés de la commune martyre, tout en oubliant de désigner les assassins et les commanditaires de l'assassinat. Ils ont analysé la répartition, l'éparpillement des chairs sur le plancher, compté les doigts sectionnés que l'on avait retrouvés en gerbe dans les placards de la cuisine. À cela s'est bornée leur courageuse intervention sur le front de la vérité. Camouflée sous les oripeaux d'une information scrupuleuse, la presse jetait aux orties, une fois de plus, les problèmes essentiels.

L'année dernière, déjà, la critique avait réussi un spectaculaire tour de passe-passe. Au moment où des chercheurs renommés (Siegfried Schulz et Inge Albrecht) disparaissaient dans des circonstances affreuses, le lecteur feuilletait en vain les revues officielles : aucun article nécrologique, aucune notice ne venaient rappeler l'importance de leurs travaux. Le commandement unifié Siegfried Schulz, la compagnie Inge Albrecht étaient comme soudain éliminés de la mémoire collective. En revanche, les plumes de nos censeurs s'émouvaient au contact des doucereuses productions poétiques de la brigade Sabine Hausner. Elles les caressaient hémistiche à hémistiche, les décortiquaient, trope après trope. La place manquait pour insérer fût-ce un encart rendant hommage à Siegfried Schulz. L'ensemble du papier disponible dans le pays bavait par toutes ses fibres le nom délicat de Sabine Hausner.

Quelques mois plus tard, la commune Katalina Raspe fit diffuser le projet de son ouvrage *Clarté des secrets*, ainsi qu'un résumé de la première partie. L'initiative fut accueillie par un silence de mauvais augure. Personne ne jugea bon de l'annoncer dans les colonnes de la presse en

vue, qui pourtant avait fréquemment, jusque-là, encensé l'œuvre de la commune. *Cœur du II^e siècle*, phare tout-puissant de notre idéologie officielle, semblait accaparé par un vaste débat sur l'urbanisme, et ponctuait les légumineuses dissertations de Werner Frankhauser avec quelques descriptions de carnages, car ici et là des collectifs continuaient à se « volatiliser » de façon inexplicable. Signalons aussi des louanges à Sabine Hausner, qui venait de pondre une nouvelle petite Shaggå, élégante et mélancolique. Mais pas un mot sur les énigmes à la solution desquelles s'attaquaient les collectifs massacrés ; rien sur la littérature enfantine, sur la nature des communes éducatives, sur les falsifications de l'imaginaire calfeutré derrière les murs.

Je me demande quand et comment est née la tradition qui oppose une presse populaire, destinée à emballer le poisson, et une autre presse, destinée à envelopper la culture et l'idéologie de la Renaissance. D'après certains, la première serait parfaite pour s'essuyer les mains (ou les pieds, ou d'autres zones corporelles plus intimes encore), tandis que la seconde aurait pour noble fonction d'aller orner les rayonnages des fins lettrés. Depuis plusieurs années, je crois que cette distinction ne se justifie guère : la même prose policière, la même pleutre futilité, la même hypocrite myopie s'épanouissent dans les deux types de publication. Quant à la qualité du papier, critère finalement honorable, il faut reconnaître que celui de *Cœur du II^e siècle* est bien meilleur pour absorber le pissat et les eaux grasses. Nous parlons par expérience.

Cœur du II^e siècle, numéro daté d'il y a trois semaines, page 18, à propos de Katalina Raspe :

Des rivières de sang coulaient à l'étage inférieur, s'exalte la brigade éditoriale, qui vient de décrire, sans nous épargner un trémolo, les masques de plomb introduits de force dans les têtes, qui vient de nous dépeindre les os en écharde, les membres déchiquetés ou pressés comme des citrons, et les voisins horrifiés prévinrent aussitôt les services de sécurité. Ceux-ci s'introduisirent dans l'appartement avec la clé qui neutralise, comme on sait, les dispositifs de gardiennage et le blocage intérieur des serrures. Nous avons relaté plus haut à quel point était répugnante la scène qui s'offrit à leurs yeux. Les premières constatations furent effectuées par les experts. On ignore comment des meurtriers extérieurs auraient pu accomplir leur abominable forfait, puisque les blindages

étaient abaissés et qu'il n'y a pas eu trace d'effraction (en dehors, évidemment, des traces laissées par les policiers). L'hypothèse de la police est celle d'une querelle entre les participants de la commune, d'une dispute au cours de laquelle tous se seraient terriblement suppliciés et mutilés les uns les autres.

Je tenais à fournir ici ce témoignage de non-journalisme, cette accablante preuve de la couardise cynique des cercles littéraires, dès lors qu'ils sont investis d'une quelconque responsabilité officielle. Par mépris pour les auteurs de l'article, je n'en divulguerai pas les noms ; nous n'avons pas de temps à perdre avec ceux qui embrouillent le lecteur au lieu de rechercher, avec lui, la vérité.

Revenons un peu sur les faits.

Universellement connu pour ses travaux de linguistique comparée, le commandement unifié Siegfried Schulz inaugure la lugubre série des exécutions. Il fait chaud, la soirée d'octobre est lumineuse. Tous les adhérents du groupe (quatorze personnes), bien que demeurant à des adresses différentes, sont écorchés à la même heure et selon la même technique, qui est odieuse.

Pour le lendemain avait été programmée une rencontre sur invitation : Siegfried Schulz devait y exposer les grandes lignes de son nouveau livre, *Authenticité de l'œuvre orale*. L'ouvrage traitait de la transmission orale des contes pour enfants, et dénonçait l'impossibilité pour les adultes d'en obtenir des transcriptions fidèles. Pendant un mois, le manuscrit circule sous le manteau, repérable à son sillage de cervelles mises à l'air et de thorax défoncés. Puis *Authenticité de l'œuvre orale* devient introuvable.

Fin mars, ce sont les ethnologues qui prennent le deuil de leurs confrères. On découvre les six membres de la compagnie Inge Albrecht fractionnés en douze boîtes étanches qui flottent entre deux eaux, à l'embouchure des égouts de la ville. La police se répand en conjectures ; elle confirme que, juste à la veille du macabre repêchage, les écrivains étaient encore bien vivants, puisqu'elle les a reçus tous les six dans ses locaux, pour une broutille, sans liaison avec la parution prochaine de leurs *Brèves conclusions sur le monde de l'enfance*. Ce travail, d'ailleurs, ne sera jamais édité. Le directeur de la revue *Renaissance, Re-Naissance*, qui l'avait inscrit à son numéro de mai, s'électrocute par mégarde dans son imprimerie, qui s'embrase aussitôt (il est deux heures du matin) ; dans

l'incendie, tous les exemplaires dactylographiés des *Brèves conclusions* s'évanouissent en fumée. Pour compléter l'horreur, ceci : au milieu des débris, les soldats du feu ratisseront les squelettes (carbonisés et privés de crâne) d'un collectif de sociologie ayant souvent collaboré avec Inge Albrecht, le commando Verena Goergens.

Voilà donc le décor, l'ambiance. Il serait idiot de soutenir que Katalina Raspe n'avait pas conscience de ce qu'elle risquait lorsqu'elle se replongea dans ses anciennes recherches sur les contes. Cela dit, elle avait déjà diffusé un ouvrage touchant à la question, et elle avait survécu. On peut concevoir que cette circonstance ait anesthésié quelque peu sa prudence.

De quel ouvrage parlons-nous ?

Il y a vingt ans, Katalina Raspe réalisait sa percée dans le monde des lettres en remettant aux Archives Frankhauser un recueil de contes intitulé *Le Monde Moô-moô*. Sans lire le manuscrit (paternalisme rime rarement avec sincérité), le très académique cercle Gabriele Stachowiak approuva « le charmant talent de la jeune commune débutante » ; formule bien conventionnelle, qui cependant, prononcée par une telle autorité, conduisit Katalina Raspe à être mentionnée et même photographiée dans *Echo contemporain*. Cela n'empêcha pas l'anthologie de sombrer aussitôt dans l'oubli. La critique avait d'autres chats à fouetter que ceux qui miaulaient dans la littérature enfantine. Cette année-là, un nouveau genre, la Shaggå, venait de naître ; il s'imposait de manière foudroyante et il étouffait sans pitié diverses formes qui avaient été jusque-là considérées comme expression classique de la Renaissance : y compris les romances du bataillon Silke Proll et les psalmodies de la fraction Adelheid Mohnhaupt. Pour sa part, Katalina Raspe s'était consolée de ne pas avoir été lue : elle venait d'entrer dans le bunker enchanté des publicistes, et elle s'illustrait déjà dans la polémique qui avait pour point d'ancrage la *Shaggå du retour d'Abdallah, capitaine du rugissement de l'épée*.

En tant que livre de divertissement, *Le Monde Moô-moô* se compulse avec plaisir, mais il ne possède aucune valeur scientifique et il ne fait pas progresser d'un iota les données concernant l'imaginaire enfantin. Katalina Raspe ravive les couleurs fanées des *Contes pour l'enfance* d'Angelika Sonnenberg, volume paru un siècle plus tôt ; elle y ajoute de jolies fioritures lyriques et d'inoffensifs commentaires, plus proches de la

paraphrase que de l'analyse. À aucun moment elle ne manifeste une curiosité passionnée pour son sujet. Cela lui vaut un sursis de vingt ans, aussi ne lui en tiendrai-je pas rigueur.

L'indulgence est d'autant plus facile que nous relevons dans sa préface les traces d'une clairvoyance de pionnier (déjà intrépide, bien que dépourvue de l'obstination nécessaire). Elle écrit :

Les analystes consacrent trop peu de pages à la littérature enfantine, et particulièrement au conte, qui constitue la seule forme d'expression poétique ayant survécu à la guerre noire. Transmis oralement, de génération en génération, sans interruption culturelle malgré la guerre, le conte a été le véhicule de l'inconscient collectif, pendant des siècles.

Aujourd'hui, les écrivains composent des contes pour adultes, artificiels et éphémères. Mais le conte authentique, lui, poursuit son cheminement souterrain, loin des préoccupations mondaines de l'écriture. Il se transmet toujours, pur et brut, éternel, de bouche à oreille, au secret des populations d'enfants.

On peut en déduire que ce sont les enfants qui détiennent, sans le savoir, les plus anciennes vérités chiffrées, les plus anciennes images de l'inconscient collectif. Les enfants et, selon toute vraisemblance, ceux qui restent en contact permanent avec eux, dans les communes éducatives ou les ruches : ceux qui les nourrissent et les élèvent, leurs instructeurs. Regrettons de voir inexploitées des richesses culturelles pourtant si proches de nous. Les responsables des communes éducatives, en effet, ne divulguent pas ce qui se récite ou se chuchote dans les territoires dont ils détiennent les clés.

Je ne pense pas que Katalina Raspe ait voulu ainsi tester les capacités de réponse des pouvoirs en place. À mon avis, la commune avait eu une intuition fortuite, mais l'idée de creuser le problème ne l'avait pas effleurée. Le reste du livre confirme plus l'inexpérience des auteurs que leur volonté calculée d'irriter, par une poignée de mots soigneusement choisis, la formidable fourmilière.

Mais, évidemment, la fourmilière – que les ruches nous pardonnent cette analogie – avait été alertée.

Et ceci, comme le jaillissement d'une lave refoulée mille ans, cent quatorze ans, huit cents générations ou une seule, le temps ne comptait pas, n'avait jamais été mesuré de cette manière, un puits jusqu'aux entrailles maternelles de la terre et du passé reste un puits, reste un gouffre dont la profondeur n'est pas graduée année après année, ou si peu, ou de toute façon si mal, reste une faille absolue et noire dont les dimensions n'ont pour étalon que le chaos et des cris chaotiques, des hallucinations chaotiques de temps et d'espace, des déchirures chaotiques où quelques mois répugnants valent des siècles, et donc elle (Ingrid) écoutait gronder en elle et sentait en elle cette boue rugissante et chaude surgie des cavernes les moins explorées de la société, surgie des galeries enfouies qui communiquaient avec les creux inconscients de son esprit, et donc cette lave si durement réprimée et comprimée arrivait soudain à sa conscience et juste à la frange interne de ses lèvres, et affreusement amère et cinglante, torride et impérieuse, exigeait soudain d'être vomie à l'air libre et de s'exprimer sans lois ni fard, et ceci : Et ton père, Kurt, tu te rappelles ton père ? Non plus, hein, tu es pareil à moi, tu ne réussis pas à t'en souvenir, nous avons vécu tous deux écrasés par son absence et décervelés par la négation de son existence, comme dans les familles franquistes d'Espagne où paraît-il, en cachette des fils effarés, on découpait sur les photos, à la fin des années trente, le visage des oncles et des pères républicains et où l'on s'acharnait, au milieu des prières et de l'eau bénite et des châles noirs puant la sacristie, puant les corps mal lavés de religieuses, où l'on s'acharnait à inventer, pour eux, les rejetons émasculés, un monde sans oncles et sans pères, où seuls respiraient ou clopinaient militaires, épiciers et curés, et tous deux nous sommes rentrés à l'intérieur d'un brouillard comparable, c'était dix ans plus tard, après la défaite de l'Allemagne éternelle, nous avons eu droit à la même lobotomie sournoise, voilà qu'en Germanie chacun dirigeait les ciseaux sur sa propre photographie, dirigeait la pointe vorace des cisailles sur sa propre physionomie, dans les cités ravagées voletait le cliquetis de ces auto-censures et de ces auto-mutilations, notre enfance était bercée par le caquetage des machines à coudre les cicatrices, et l'on entendait les hitlériens sanguins et consanguins extirper de leur code génétique et de

leur mémoire et de leur chair intime, amollie déjà par la sociale-démocratie et la bière, toute trace d'une possible compromission avec le passé compromettant, et soudain les oncles en uniforme de la Wehrmacht nièrent avoir connu un quelconque élan d'enthousiasme pour quelque Führer que c'eût été et nièrent les engelures qui chaque hiver leur faisaient éclater les doigts sur le front de Biélorussie ou d'Ukraine, et nièrent avoir peint des caractères gothiques sur les pancartes destinées à indiquer la qualité ou la catégorie des hommes et des femmes pendus aux balcons en ruines et aux branches des tilleuls, soudain oncles et pères ne purent se souvenir des phrases élémentaires qui les avaient aidés à affronter le froid et les combats, et qui les avaient aidés à haïr durant toutes les décennies interminables du Troisième Reich de mille ans, et soudain ils ignoraient s'ils avaient ou non ignoré l'existence des camps de la mort, soudain le mot extermination et l'expression solution finale résonnaient comme des vocables inconnus et à la rigueur bizarres et fortement étrangers à leurs oreilles, et ils nièrent avoir parcouru l'Europe en bottes bien cirées puis avoir reculé en colonnes affreuses, souillées de poussière et de gangrène, ils nièrent tout cela et soudain, alors que nous étions à peine dégagés de nos langes, nous apprenions qu'il n'y avait rien eu de spécial dans nos villes, qu'il ne s'était rien produit de spectaculaire dans nos capitales qui empestaient encore le brûlé de la déroute et de l'écroulement, non, qui vous a raconté cette bêtise ? rien de rien, la vie avait été rythmée seulement par des rencontres amicales entre oncles et tantes et entre voisins, par des quatre heures avec café au lait et tic-tac paisible de l'horloge, nous apprenions que l'on ne reconstruisait rien, que tout avait toujours été comme cela, démocrate-chrétien et atlantiste et social-démocrate, d'un calme et d'une lâcheté et d'un ennui frileux, douillets, infinis, et, mis à part cela, nous apprenions qu'il y avait eu une zone un peu onirique dans notre histoire, d'ailleurs d'importance négligeable à en juger par la sérénité avec laquelle les adultes en rognèrent les derniers angles et les dernières barbes inélégantes, et nous constatons que dans cet abîme sans couleur nos pères et nos oncles s'étaient dissous, la guerre n'avait pas existé, les divagations nationales-socialistes n'avaient pas pris forme, n'avaient pas débordé le cadre insignifiant de réflexions en chambre pour philosophes hystériques, n'avaient jamais envahi le réel et n'avaient jamais déferlé sur les rues

allemandes ni dans les âmes allemandes, le Troisième Reich n'avait été qu'une variante à peu près confidentielle d'un conte apocryphe des frères Grimm, et nos pères et oncles n'avaient eux non plus jamais existé, ni leurs épouses ou leurs futures épouses, ni notre enfance, encore trop imprégnée de gravats, encore trop rapprochée des cratères de bombes et des convois d'éclopés et des films accablants sur Dachau et Bergen-Belsen, et tu n'avais jamais eu de père, Kurt, toi non plus, l'idée même que tu fusses lié d'une quelconque manière à l'Obergefreiter Wellenkind, qui avait perdu une main et un œil en plein Berlin, cette idée était devenue aberrante, comme une mauvaise pensée née d'un songe, et qu'au réveil on s'efforce d'oublier ou du moins de ne pas faire partager à ses proches, et la notion même de père et mère s'évidait, reposait désormais sur une convention de mots, s'était transformée en pure construction verbale à laquelle il était impossible d'ajouter foi, l'Obergefreiter Wellenkind n'avait eu aucune réalité, aucune naissance, aucune enfance et aucune jeunesse, et sa jeune femme qui sans doute n'avait pas été trop fâchée lors de la Nuit de Cristal et qui sans doute n'avait guère renâclé à brailler Sieg heil ! en cadence quand on le lui avait demandé, sa jeune femme de même perdait maintenant toute substance maternelle et s'était décharnée de toute enfance et de toute jeunesse probables, seules avaient subsisté de cette longue période des souvenirs de conversations anodines autour du café au lait de l'après-midi, et la vieille pendule tyrolienne réchappée du désastre et qui par sa présence et ses piailllements démontrait que le désastre n'avait pas eu lieu, et à ton tour, Kurt, tu te préparais à disparaître dans ce blanc ni aveuglant ni douloureux ni quoi que ce fût de qualifiable, dans ce néant parfait, non concevable et non conçu, afin d'en émerger à ton tour adulte et sans mémoire, et quant à moi je traversais aussi presque en même temps, au début des années cinquante, l'expérience de ce silence, et tu sais, Kurt, nous avons émergé loups, dans des camps différents, loup adulte de l'ordre social-démocrate et louve adulte de la révolte contre toutes les chienneries pestilentielles de l'Europe, mais que nous le voulions ou non nous sommes du même sang, toi et moi, je me rappelle cette absence de souvenirs, et le bruit des chantiers de reconstruction qui ne reconstruisaient pas ce qui avait été détruit et vaincu et couvert de honte ou de sel, puisque rien n'avait été détruit, puisque les camions et les tanks

des Alliés avaient de tout temps été là, et que l'odeur d'oignon des soldats français et que les fumées des échelons britanniques ou américains avaient imprégné l'air depuis toujours et que rien ni personne n'avait été couvert de honte, et puisque tout était clair et sans zone d'ombre, mon père travaillait depuis toujours dans une entreprise d'électricité, il y avait même quelque chose d'absurde à imaginer qu'il eût pu un jour connaître une naissance, une enfance, puis l'âge de porter les armes et d'acclamer un éventuel Führer, non, il avait éternellement occupé les fonctions de monteur-radio, il était apparu au monde devant une chaîne de montage, il n'avait jamais été père, et le simple Gefreiter Vogel n'avait jamais été secoué dans des wagons à bestiaux en direction du front russe et n'avait jamais été refoulé à pied, kilomètre après kilomètre, par les pilonnages soviétiques, et n'avait jamais été blessé à la hanche en Pologne, non, le Gefreiter Vogel avait toujours claudiqué pour se rendre à son travail, et son épouse n'avait jamais ni entendu défiler les Jeunesses hitlériennes, ni couru rejoindre le cortège, l'un et l'autre depuis un temps immémorial avaient approuvé principes et objectifs des chrétiens-démocrates et des sociaux-démocrates en en confondant, à l'heure de la pause café au lait, les nuances, et écoute bien, mon dogue, Kurt, nous sommes vraiment du même sang, toi et moi.

Et elle dit :

« Ne t'inquiète pas, dans mon livre tout sera ininterprétable et dévoyé sur des sentiers ininterprétables, même notre enfance. »

Je vois deux raisons à l'absence de réaction de la fourmilière. Un, la page que j'ai citée plus haut n'avait connu aucune diffusion ; il devait paraître plus sage de la laisser moisir dans ses limbes. Deux, les maîtres de notre organisation sociale avaient été provoqués non par un réseau subversif, mais par un simple collectif littéraire. Je pense que les structures aptes à lutter contre les écrivains n'étaient pas encore soudées, ou hésitaient sur le choix des méthodes.

Dix-huit ans plus tard, quand le commandement unifié Siegfried Schulz se lance sur la piste que Katalina Raspe n'avait pas songé à débroussailler, le paysage s'est modifié. Au profond des cervelles spécialisées, on a médité, on a élaboré des plans. On a décidé d'offrir la terreur barbare aux intellectuels dont l'âme se dissipe. La terreur barbare refroidit les ardeurs scientifiques.

Siegfried Schulz n'est pas un collectif de débutants. Sa gloire est établie, depuis longtemps, la perfection mathématique de ses analyses jouit de l'admiration générale ; il n'y a pas plus haute autorité dans le domaine de l'archéo-dialectologie. Il serait ridicule de prêter à une personnalité aussi solide la moindre miette de naïveté. Lorsqu'il est sur le point de rendre publiques ses conclusions, le commandement unifié sait qu'il suscitera la colère d'un groupe social extrêmement fermé et imprévisible, auquel la police obéit comme un chien fidèle.

En distribuant à quelques amis sûrs (notion trompeuse, d'autant que certains travaillaient à *Cœur du II^e siècle*) le plan de sa conférence, Siegfried Schulz s'attendait donc à payer cher son insolence ; mais il ne prévoyait pas, je crois, une boucherie du style de celle qui fleurit en octobre. Boucherie qui pourtant avait déjà été programmée dans les sommets.

Abnégation, intelligence, honnêteté, courage, voilà ce qui a caractérisé, jusqu'à la fin, l'œuvre du commandement unifié Siegfried Schulz. Il est réconfortant de pouvoir affirmer que des collectifs de cette trempe existent, malgré le climat de déloyauté foireuse où évoluent les castes qui ont la parole au II^e siècle.

J'ai sous les yeux un des brouillons rescapés d'*Authenticité de l'œuvre orale*. J'entretiens l'espoir d'en avoir terminé trois ou quatre copies avant

d'être soumis, à mon tour, aux fastidieuses cérémonies de l'écartèlement et du tire-bouchonnage.

Authenticité de l'œuvre orale saisit l'occasion d'un discours raisonné sur le conte pour insister sur le problème de sa source. Bien qu'ils se transmettent oralement les contes, on ne peut pas interroger les enfants, ni les observer, ni les écouter de manière directe, parce qu'ils sont retenus, cadennassés au secret des communes éducatives ; les uniques collecteurs de contes sont les instructeurs, qui veillent à la réclusion sociale de leurs pupilles. Pour Siegfried Schulz, les enfants ont certainement préservé parmi eux, de génération en génération, de vastes pans culturels datant de la guerre noire ou même antérieurs à celle-ci. Mais les intermédiaires entre les récitants et le monde extérieur filtrent et censurent (par incompetence ou par rouerie) cette parole riche en informations sur les aspects oubliés de notre passé.

Le commandement unifié s'insurge contre le cloisonnement de la société en cellules étanches, sans relation les unes avec les autres – d'un côté les enfants, de l'autre les adultes. Sa virulence n'a aucun rapport avec la griffure irrésolue, involontaire, avec le minuscule coup d'épingle qu'avait porté Katalina Raspe dans sa préface au *Monde Moô-moô*. Néanmoins, comme inhibé par de despotiques tabous, Siegfried Schulz ne se résout pas à énoncer les réponses aux questions qu'il pose.

Cela ne lui évitera pas d'être déchiqueté avec une sauvagerie qui n'avait pas eu de précédents sous les triomphales bannières humanistes de la Renaissance.

La voix du commandement unifié se perd dans les graillements, s'interrompt, sur fond sonore d'étripage et de décollations. Mais d'autres ont décidé de chanter avec elle et désormais, malgré la grêle serrée des meurtres, cette voix ne se taira plus. Plusieurs collectifs ont le réflexe salutaire de se retirer dans la clandestinité pour mener leurs investigations sur le monde infantin ; l'idée du danger a fait son chemin, et les auteurs préfèrent ne pas renoncer prématurément à leurs activités éditoriales (pour cause d'hémorragie).

Grande continuatrice de l'œuvre de Siegfried Schulz, la compagnie Inge Albrecht entreprend de rédiger un texte de combat qui est le drapeau levé de l'intégrité contre la mollesse, contre la soumission qui asphyxient les milieux littéraires. Tout doit être imprimé, proclame Inge

Albrecht, même les vérités détestables. Et elle cherche à publier ses *Brèves conclusions sur le monde de l'enfance*, rédigées en collaboration avec le commando Verena Goergens.

On sait que tout a été caramélisé dans un incendie : l'éditeur de la revue, l'imprimerie, les manuscrits (à l'exception de celui que je possède), ainsi que les corps décapités de Verena Goergens.

Les *Brèves conclusions sur le monde de l'enfance* réaffirment l'importance des récents travaux de Siegfried Schulz, leur aspect décisif. Aucun sentimentalisme de pacotille ne vient perturber le discours d'Inge Albrecht : nous sommes tous, ethnologues ou non, engagés sur le même chemin de perdition, nous aurons tous un destin comparable, nous ne disposons pas de beaucoup de temps, le moment n'est à s'apitoyer ni sur le commandement unifié ni sur nous-mêmes.

En exergue, la compagnie cite un communiqué paru dans *Echo contemporain* du mois de novembre, sous la signature sans signification de « Ruche 807 ». Derrière l'anonymat se dissimulent, évidemment, toutes les autres ruches :

Une fois de plus, nous désirons protester ici contre la prétention des adultes à posséder un droit de regard dans les ruches. Le monde des adultes ne saurait introduire au sein des ruches que sa barbarie et sa violence. Nous protégeons les enfants. La police nous assiste dans notre tâche.

La société refuse de soumettre les communes éducatives à l'influence perverse du monde des adultes, s'interroge aussitôt Inge Albrecht. Et les instructeurs ? Appartiendraient-ils donc à un monde neutre, ni adulte ni immature ? En tentant de cerner le problème, la compagnie constate que personne ne peut dire où et comment sont recrutés les instructeurs ; leur nature est aussi mystérieuse que celle des enfants.

À ce stade de ses réflexions, elle écrit :

Il existe de multiples communes éducatives, inaccessibles au cœur d'un dédale stratégique de casernes de police. Tous les enfants sont censés y loger, et effectivement il n'y a pas d'exemple d'enfant égaré à l'extérieur, chez les adultes. Au point que nous ignorons à quoi ressemble, physiquement, un enfant. Bon.

Quand, à quel âge, les enfants sont-ils censés sortir des communes éducatives ? Sous quelle forme ?

Les adultes ne se reproduisent pas entre eux. Bon. Mais alors, comment s'effectue la survivance de la société et de ses membres ? Notre société ne dépérit pas, ne s'amenuise pas. Quand, où et comment apparaissent les adultes destinés à remplacer les morts ?

Chacun de nous est intimement persuadé qu'il a vécu une enfance avant d'être un adulte. Nous serions donc tous, en conséquence (en bonne logique), issus des ruches. Bien. Or nous ne savons rien sur elles, presque moins encore que sur la guerre noire. Quelle est la nature de l'éducation que nous y avons reçue ? Pourquoi l'avons-nous éliminée de notre mémoire ?

Inge Albrecht ne laisse pas en suspens les questions qu'elle a formulées. Comme elle a compris qu'une franche approche des ruches lui est plus que jamais interdite (ainsi qu'à toute équipe de chercheurs), elle applique une méthode différente. Elle traque la vérité en auscultant les œuvres d'imagination publiées depuis la naissance de la littérature, vers le milieu du 1^{er} siècle. Son raisonnement est simple : si nous ne possédons pas de souvenirs conscients du monde de l'enfance et des ruches, c'est que tout ce qui concerne cette époque a émigré dans une partie inconsciente de notre cerveau, bien défendue contre l'introspection. Pour explorer ces domaines refoulés, il convient de procéder à une analyse patiente des intuitions souterraines, spontanées, qui sous-tendent les textes des poètes et des écrivains de la Renaissance. On mettra alors en évidence ce que charrie l'inconscient collectif des adultes, grâce à ces maillons faibles du silence de l'imaginaire.

La compagnie dépouille bon nombre d'ouvrages représentatifs de notre littérature ; elle ne répugne pas à réaliser des sondages jusque dans la littérature des poubelles. Et son verdict tombe :

Si l'on considère qu'une passerelle doit mener de l'âge enfantin à l'âge adulte, il est excessivement bizarre (oui, excessivement !) qu'aucun adulte ne puisse l'emprunter en sens inverse, quelle que soit la puissance de sa mémoire ou de son système imaginaire. Nous n'avons rencontré aucune œuvre littéraire, si échevelée, si débridée soit-elle, qui mette en scène un élément vivant et crédible du monde enfantin. Si la référence est attestée, c'est toujours sous une forme stéréotypée,

artificielle, il s'agit toujours d'une reconstitution intellectuelle, coupée de toute expérience réelle.

Les adultes que nous sommes (écrivains, critiques, artistes, policiers, sociaux-démocrates, techniciens, ouvriers et ouvrières) ne savent pas retrouver leurs souvenirs d'enfance. Mais ce n'est pas parce que le pont a été coupé de manière radicale, à la fin de notre dressage dans les communes éducatives ; c'est parce qu'il n'y a jamais eu de pont.

Il n'y a jamais eu de pont. Nous n'avons jamais franchi la rivière qui sépare l'enfance de l'âge adulte. Nous n'avons pas été enfants. Communes éducatives ou non, les enfants peuplent une rive que nous n'avons jamais ni aperçue ni foulée.

Comme nous voilà loin, déjà, de ce que présentait Siegfried Schulz ! Irrémédiablement distincts, oui, d'un côté les enfants, de l'autre les adultes, mais *sans relation organique entre les deux groupes*. Il aura fallu cent soixante-dix ans pour qu'une demi-douzaine de chercheurs (bien vite, il est vrai, passés au sécateur) dénonce cette légère anomalie.

Là-dessus se termine l'étude d'Inge Albrecht, sur une vision chaotique et énigmatique de notre planète, divisée en deux types de territoires habités, celui que peuplent les adultes de la Renaissance, héritiers de la guerre noire, et celui des communes éducatives.

Tout n'est pas dit encore, et la commune Katalina Raspe se chargera de poursuivre ce cheminement intellectuel, car dans l'intervalle la compagnie Inge Albrecht a été immergée dans des containers à la couleur bronze clair (teinte de camouflage très fréquemment utilisée, paraît-il, dans les entrepôts ou les garages de la police).

À son tour, Katalina Raspe a la hardiesse d'abandonner ses positions de critique en vue, de rompre avec deux décennies de gribouillis conformistes sur les Shaggås et les romances à la mode. Désormais, elle marche sur le sentier lumineux dont Inge Albrecht a découvert les premières bornes. Sentier lumineux, sentier périlleux : elle n'ignore pas qu'à une étape quelconque de son voyage elle s'effondrera dans son propre sang.

L'heure est venue d'admirer ensemble cette page de *Clarté des secrets* :

Nous ne regardions pas du bon côté de l'horizon. Tous, nous avons pensé que le conte enfantin était un témoignage sur les hantises oubliées de la guerre noire, un

chuchotement de l'inconscient collectif non détruit par les siècles, et nous l'avons toujours lu et étudié dans cet esprit.

Là gisait notre erreur. Il importait de voir dans le conte, avant tout, un témoignage sur des terres inaccessibles, sur l'intérieur mystérieux des communes éducatives et des ruches.

La société de la Renaissance ne dispose pas d'autres documents analysables en provenance des ruches, si l'on excepte les communiqués administratifs. Une fois ou deux par siècle, les instructeurs condescendent à nous soumettre des recueils de contes et légendes qu'eux-mêmes ont collectés. Pourquoi nous transmettent-ils ces maigres textes ? Sans doute parce que nos doctes disputes le méritent. Nos doctes disputes entretiennent, en effet, ont longtemps favorisé une illusion qui les arrange, celle d'une voix d'enfant persistant derrière les murs.

Nous avons toujours eu tort quand nous avons estimé que ces échos, que ces bribes maladroites étaient des œuvres orales détériorées, des œuvres transcrites sans précaution, éventuellement censurées ou remaniées, mais issues du monde des enfants.

Nous ne remettons pas en cause l'existence d'un univers d'enfants organisé à l'intérieur des communautés éducatives.

Or, si effectivement les contes restent une expression littéraire, il faut les prendre comme le résultat d'efforts poétiques fournis par les seuls instructeurs. Les contes sont des textes falsifiés, des textes mystificateurs, qui à l'analyse ne révéleront pas les secrets de la guerre noire, les secrets détenus par les enfants, mais tout au plus quelques détails sur l'âme des faussaires. Derrière les cloisons étanches des ruches, derrière la grille inviolable que contrôlent les instructeurs, derrière la police et ses barrières de meurtre, au-delà de ce brouillard de terreur qui dénature notre vision des choses, rien ne prouve que des enfants vivent et se développent.

En étudiant de manière raisonnée les contes les plus proches de leur source (ainsi ce recueil de la section Angelika Sonnenberg, ce matériau brut que nous avons eu, il y a vingt ans, la stupidité de mutiler), on peut décrire le système imaginaire issu des communes éducatives, répertorier les éléments cachés dans les fibres intellectuelles de ce monde clos, reconstituer la logique qui préside à l'articulation de ses ombres.

C'est alors que se dessinent les contours de l'intelligence collective qui règne dans les ruches. En démontant l'art des faussaires, on finit par découvrir les mécanismes jusque-là insoupçonnés qui meuvent les sociétés d'instructeurs (mais ce terme ne leur convient pas, car ils n'éduquent personne), et ceci : l'absence totale d'enfants sur les territoires gigantesques qu'ils colonisent.

Les giclements de cervelle et les supplices les plus effrayants ont récompensé la clairvoyance de Katalina Raspe.

Personnellement, je ne déplore pas tant la disparition inévitable de la commune que celle de *Clarté des secrets*, dont rien n'a été conservé, à ma connaissance, sinon ce que l'on vient de lire. À cause de ces destructions successives de livres et de manuscrits, on observe cette année un accablant gaspillage de temps et d'énergie : chaque collectif doit souvent reprendre à zéro des recherches qui ont déjà abouti ailleurs.

Et c'est, maintenant, ce que je vais faire : recommencer l'analyse que Katalina Raspe avait certainement menée à bien dans le corps de son ouvrage, tenter d'entrevoir quelles informations scabreuses les « instructeurs », par négligence, ont laissé traîner au fil du système imaginaire de leurs contes.

J'obtiendrai ainsi, je l'espère, une représentation plus exacte de ce qui se passe dans les énormes territoires habités auxquels nous n'avons pas accès depuis la fin de la guerre noire.

Cela, du reste, ne constituera qu'une étape ; car nous aurons à comprendre ensuite comment fonctionne réellement notre paisible société de la Renaissance, et dans quel but. Comment, pour répéter l'interrogation de la compagnie Inge Albrecht, comment, quand et où surgissent les adultes destinés à remplacer les morts.

Qui sommes-nous ?

Très franchement, avant d'être écrabouillée sous le plomb, désossée, tronçonnée, j'aimerais bien le savoir.

TROISIÈME PARTIE

LA MULTIPLICATION DES DOUBLES DANS L'ŒUVRE POSTHUME D'EVA ROLLNIK

OceanofPDF.com

Mon père avait une tête de stalker, et un stalker en général reproduit sur son visage toutes les caractéristiques d'un hunter : yeux rapprochés, presque transparents, capables de suivre à cent mètres les hésitations d'une fourmi sur une planche, front dur, tempes creuses, ravinées sous les tendons apparents, pommettes qui pouvaient servir d'armes dans un combat au corps à corps. Je me rappelle également ses crocs de chien. Lors d'un rêve récent, je l'ai revu ; il venait de briser la nuque d'une des femmes qui animaient la brigade Eva Rollnik ; un claquement des mâchoires avait suffi ; la colonne vertébrale saillait en haut du dos, hors de la peau, une épine crayeuse ; la tête d'Eva Rollnik s'était affaissée sur sa poitrine, dans une position immonde ; elle continuait à former avec ses lèvres des paroles que l'on n'entendait pas. Mon père ne connaissait pas le sourire quand nous nous trouvions ensemble, et j'avais toujours plus ou moins l'impression qu'il me subissait comme une entrave organique à ses gestes, qu'il estimait mes forces insuffisantes, indignes de lui et donc gênantes. Il possédait une morphologie de beater, trapue et coriace, des jambes pas trop longues, qui le soutenaient sans faiblir, lorsqu'il courait pendant des heures.

Le matin, nous nous entraînions sur les trottoirs, avant le lever du jour. La voiture de police nous déposait sur une avenue déserte de banlieue, dans un paysage de terrains vagues, de casernes et de gazogènes géants, éclairés par des projecteurs. Nous prenions la direction du centre de la ville. Dès les premières inspirations, l'humidité râpeuse de la nuit nettoyait les recoins tièdes où en moi le sommeil avait pensé se réfugier. Aussitôt imbibé de cette obscurité toute fraîche, le tissu profond de mon corps se réveillait véritablement, s'épanouissait. Sous la lueur des réverbères, le dos de mon père brillait, ses épaules jouaient avec aisance, moulées par le coton noir de son blouson. J'accélérais le rythme de mes pas, afin de conserver entre nous une distance honorable.

Nous étions seuls. Nous foulions un tapis d'insectes morts, en toute saison. Il y avait peu de différence entre l'hiver et l'été, et les nuits chaudes favorisaient l'éclosion de milliards de papillons sans nom et sans couleur, à première vue robustes, en réalité tout aussi vite condamnés à périr que des éphémères. Les cadavres jonchaient l'asphalte. Souvent, des

cadavres vibraient encore, et parfois ils tentaient de feindre la vie en payant, ventre en l'air, une danse circulaire. Nous écrasions d'effarantes quantités de bestioles. Les lignes, les boulevards se succédaient. Aux carrefours nous ne ralentissions pas, car le trafic urbain n'avait pas débuté encore. Nous courions sous les arbres, puis à découvert. Puis de nouveau sous les arbres, des platanes et des tilleuls qui, à cause de l'heure, embaumaient moins. Le monde se réduisait à des repères fuyants, troncs et becs de gaz, se réduisait au bruit de notre respiration régulière, à la sensation de massacre sous nos semelles, au ronronnement lointain de la voiture, qui avait pour instruction de ne pas nous importuner, sinon en cas de danger extrême.

Le dos de mon père accentuait son avance sur l'avenue Woldemar-Frankhauser. J'allongeais la foulée, et avec déplaisir je constatais que mes muscles tardaient à répondre aux sollicitations supplémentaires que j'exigeais d'eux. Je sentais la tension déjà douloureuse de mes mollets et de mes cuisses, une crampe sourde.

Par rapport à mon père, assurément, j'étais un piètre hunter.

*I. AYQE*¹

Il avait plu. Le ciel restait tiède mais, sous les pieds, la terre mollissait, acide et froide. L'eau gouttait depuis les toits. Empreintes ? Oui, empreintes. Empreintes de grisâtre dans les flaques. Reflets de nuages souillés, comme d'habitude. Délavé, grincheux, par saccades, l'air sifflait.

Sifflait, et alors ? Ce qui comptait vraiment, les narines de l'homme, en plein vent, le répertoriaient. L'homme reniflait, pour savoir. Lui aussi produisait des bruits d'outre crevée, de panse fendue. Il flairait, mais l'eau buvait les odeurs. La rue se reconstituait peu à peu, avec de nombreuses erreurs de détail. En bribes inégales.

Les carrefours. Non. Le bitume. Non. La ville. Non. Oui. Il aspira. Il n'identifiait rien. La fraîcheur envahissait ses jambes. Il se secoua. Il ignorait toujours qui il était, où il se trouvait. Ce qu'il faisait.

Il s'arrêta. Paupières closes, il voulait attirer les mots à la surface. Mais en quelle langue ? Non. Il se taisait.

Il aurait voulu raviver quelques souvenirs. Ordonner sa tête si lourde. Lui-même ruisselait. Il s'était appuyé contre une porte. De l'autre côté, le vent chuintait, la

porte n'ouvrait pas sur l'intérieur d'une maison, mais sur une seconde rue, en tous points identique à la première. Le vent écosait les mots de leur gangue. Poussait des mots entre ses joues.

WAÑUNAYARQANKI... SIPISQA KARQANKI... AYQERQANKI... ²

Cela sonnait comme une imprécation hideuse. Oui.

L'homme, néanmoins, avançait. Il pataugeait, les chevilles ici et là engluées. Les quartiers, les décombres, étaient déserts. Le monde clapotait. Des toiles flasques, peut-être sa propre peau. Ou des flammes.

Une des premières enquêtes que mon père réalisa fut liée à l'apparition sur la scène littéraire d'un mode d'expression nouveau, la Shaggå, dont la démarche chiffrée, le fonctionnement allusif, la volonté de masque soi-disant poétique, attirèrent aussitôt l'attention des pouvoirs et de la police. Si le genre n'avait connu aucun succès, ou un succès médiocre, lent, il aurait été possible d'intervenir auprès du comité de rédaction des revues essentielles, et éventuellement de décapiter quelques petites revues exaspérantes, ainsi que nous dûmes procéder vingt ans plus tard, lors de la crise ouverte par les élucubrations hallucinées de Siegfried Schulz, Inge Albrecht, Verena Goergens et consorts. Par malheur – du point de vue de la police –, le succès de la Shaggå fut foudroyant, et il devint hors de question de la censurer, sous quelque forme que ce fût.

La *Shaggå du Ayarirpu*, prototype et modèle canonique, est publiée dans la revue *Moraines*, et presque au même moment (quand on observe les événements avec le recul du temps) paraissent dans *Renaissance* la *Shaggå du retour d'Abdallah, capitaine du rugissement de l'épée*, et la *Shaggå des témoins de marbre*, textes qui fixent une fois pour toutes l'architecture et les ambitions élevées de la Shaggå en tant que catégorie littéraire bien précise. Cette absence de tâtonnements stylistiques, cette éclosion rapide et concertée des trois premières Shaggås, ne pouvaient avoir un caractère fortuit et impliquaient un acte délibéré, mûri dans l'ombre, planifié depuis l'ombre ; et donc gros de menaces pour l'ensemble de la société de la Renaissance.

C'est pourquoi la police se mobilisa. Mon père prit une part active dans ce travail. À l'époque, il possédait déjà ses yeux clairs, aussi clairs que l'eau qui reflète l'aube. J'aperçois mon visage dans un miroir de salle de bains, ou dans le rétroviseur de la voiture de fonction, et parfois il me

semble retrouver ce regard que, paraît-il, personne ne pouvait croiser sans se couvrir aussitôt d'une bonne suee, accompagnée du désir de déguerpir au plus vite. Mais bref. Mon père n'avait pas la charge d'un secteur particulier. On l'employait, selon les besoins, pour résoudre, pour traquer ou pour tuer.

Il hérita d'une tâche délicate. Il devait identifier les littérateurs qui se cachaient derrière les premières Shaggås, établir leurs intentions et, dans le cas où ils seraient liés à des cellules subversives de notre organisme, il devait les éliminer.

II. THUNI THUNI³

Le groin désenvasé, les narines écartées afin de mieux ausculter sa route, l'homme se dirigea vers ce qui bougeait. Tout là-bas, il avait distingué un mouvement. Oui, il avait perçu une ondulation vivante. À main gauche, là ! Une forme qui courait, oui ! Brillante, oui ! Agile ! Qui se déplaçait ! Juste en contrebas ! Il stoppa net, il ne pouvait aller plus loin. Finalement, non, c'était de l'eau. Rien de plus. La rivière glougloutante, entre les dalles, sur le béton. Il se figea au bord de la cassure. Une demi-phrase éclatait sur ses lèvres, au milieu des grumeaux irisés de la bave.

SINCHI MACHU MAYU, MANCHAY MACHU PUNI LLOQSINA !...⁴

Personne. Ou plutôt si. Sous les toits, à une fenêtre. Une ombre. Mais comment la renifler, avec ces ruisseaux qui éteignent les murailles ! Là-haut, contre le ciel. Une ombre qui lui ressemble, qui l'examine. Puis tout s'efface.

Une ombre qui lui ressemble, qui se dissimule contre le ciel ? Mauvais. Il avait quitté son observatoire à la frange de la rivière et il remontait vers les quartiers les moins éboulés. Il remontait, par les caves et les passerelles. À tout instant il butait sur des débris de canalisations, des planches. Il contourna des puits qui attendaient une maladresse de sa part pour l'engloutir. Il se pencha. Des crevasses, et au fond l'eau, pestilentielle, ou le feu, qui se rassemblait, pour mugir.

À cause de l'orage menaçant, ou de la boue, à cause de la fumée peut-être, l'obscurité ne cessait d'augmenter. Il se retourna brusquement. Quelqu'un se faufilait dans un creux de pierre. Il allait se remettre à pleuvoir. En bas, en haut, le ciel ou la terre déchirés, et dans les déchirures eau et feu s'amassaient, pour vomir.

Mon père courait sur l'avenue Woldemar-Frankhauser, et tantôt il longeait le trottoir opposé aux Archives, tantôt il rasait l'imposante façade du bâtiment. Je sais que la dépense physique ne contrariait pas le fonctionnement de son esprit ; j'essayais de l'accompagner, là aussi, je m'obligeais, pour fouetter ma mémoire, à des exercices de récitation ; l'une après l'autre, je déclamais en moi-même les sept séquences de la *Shaggå du Ayarirpu*, ou ce que j'en avais retenu, car la troisième séquence se refusait à refaire surface, soulignant, par son absence obstinée, que mes forces mentales ne supportaient pas la comparaison avec celles de mon père.

Le jour ne s'était pas levé encore. Le souffle chaud de la nuit emportait le bruit de nos pas jusqu'à la voiture de la police, au-delà du quartier du ministère, dans les rues endormies, et plus loin, jusqu'aux casernes, jusqu'aux énormes gazomètres qui fournissaient à la ville l'énergie, la lumière, et plus loin peut-être, jusqu'aux enceintes protégeant les ruches. Mon père dépassait l'extrémité de l'avenue, s'approchait des gazomètres, effectuait un demi-tour et reprenait la direction des Archives Frankhauser. Pour moi, qui galopais sur sa trace, ces changements de cap représentaient des secondes privilégiées, les moments où je pouvais contempler sa figure et scruter ses yeux de stalker, alors qu'il était en pleine tension musculaire, au sommet de son élan, au sommet de son raisonnement. Il n'y avait pas la plus petite goutte de sueur sur sa peau, que les réverbères éclairaient de façon brute. Quand nous nous croisions, il ne me jetait pas un regard. J'avais le souffle déjà court, les joues humides, constellées de moucheron morts que je n'avais pas eu le temps d'essuyer avant sa volte-face. Manifestement, il voyait en moi une quantité négligeable, et il préférait se consacrer à ses constructions intérieures plutôt que de s'interrompre pour m'adresser une parole ou un signe d'encouragement.

La *Shaggå du Ayarirpu* avait établi à sa naissance la forme académique immuable qu'allaient prendre, par la suite, les nombreux exercices littéraires qui se réclameraient du genre. Une *Shaggå* se composait de sept petits tableaux ou séquences, d'une longueur identique (jusqu'à la maniaquerie). À ce corps dépourvu de progression dramatique (on substituait à celle-ci un système de balayages successifs, associés à des glissements oniriques) se greffait un commentaire, destiné à orienter la

réflexion du lecteur peut-être décontenancé par un texte où abondaient symboles, légendes subverties et paraboles non décryptables. Le commentaire n'obéissait pas à des règles strictes, cependant on pouvait y relever certaines constantes : son bavardage avait pour but d'attaquer, au moyen d'une argumentation allusive ou polémique, les valeurs fondamentales sur lesquelles la Renaissance faisait reposer son sens du réel (sens de l'espace, du temps, du temps historique, de la nature biologique de l'homme, de l'organisation sociale humaine).

Pour mon père, la chose était entendue : les trois premières Shaggås, sous prétexte de promouvoir une nouvelle esthétique, avaient infiltré dans les esprits l'inquiétude, le doute, et des habitudes de méfiance à l'égard des principes de base de la Renaissance. Des habitudes de révolte. Et il n'est pas dans les usages que la police apprécie ce genre de plaisanteries.

Lorsque se terminait l'avenue Woldemar-Frankhauser, cette géante artère qui coupait la cité en deux moitiés presque égales, nous rebroussions chemin sans changer de rythme. Nous courions depuis déjà une heure et demie, et l'aube tardait encore. Tilleuls, marronniers et platanes alternaient avec de grands espaces sans végétation. À un tiers du parcours, mon père longeait les palmiers et les peupliers du parc Helmut-Frankhauser. C'était un endroit où s'imposaient les essences violentes des lilas, alors en pleine floraison. Des pétales traînaient sur le trottoir, de petites fleurs régulières que le vent entassait à la lisière de la pelouse. Sous la lueur des becs de gaz, tous ces débris semblaient très pâles et comme frappés de langueur. Je respirais à fond, avec volupté, mais très vite le square s'évanouissait derrière nous et nous frôlions de nouveau les murs crépis, les porches aveugles, les ministères d'où s'échappait une poussière permanente, ainsi qu'une odeur de colle sombre, d'urine sombre, de sociale-démocratie rancie et soutanière (pour reprendre les épithètes des pamphlets subversifs de la commune Elise Dellwo).

Toutes les vingt-cinq minutes environ (nous avions pour référence le chronomètre de la voiture de police qui de temps en temps roulait à notre hauteur, puis ralentissait ou se garait), nous contournions les marches de l'escalier de parade des Archives Frankhauser, évidemment fermées à cette heure. Les jeunes collectifs se faisaient photographier là, après avoir obtenu le certificat d'enregistrement de leur première œuvre.

Or personne n'avait posé devant la majestueuse institution après avoir remis aux employés – sous un faux nom, brigade Eva Rollnik – un exemplaire de la *Shaggå du Ayarirpu*.

Ayarirpu, mot quéchua qui signifie, s'il faut en croire les exégètes : Miroir du cadavre. Mais cette indication, je le savais, n'était pas de nature à faire progresser l'enquête.

IV. UYLLAY⁵

Et alors il se heurta à une puanteur familière qui palpitait devant lui. Son odeur à lui, oui ! Un ruban qui serpentait à hauteur de nez. La trace était fraîche. Donc, il avait déjà emprunté ce passage, peu de temps auparavant. Le fumet se répandait depuis une porte entrouverte. Il se ramassa sur ses membres postérieurs, agressif, prêt à se battre, puis il se crispa encore un peu plus, terrorisé. La porte entrebâillée ne grinçait pas, ne frémissait pas. Et cette odeur, son odeur, sinuant de là.

Mais précisément : il ne s'était jamais faufile ni abrité à l'intérieur des blocs. Il avait titubé, cela, oui, il avait trotté d'un quartier à l'autre, il s'était égaré à maintes reprises dans les culs-de-sac et les cours. Mais pas une seule fois il n'avait plongé derrière les fenêtres. De ce détail, il se souvenait. Du passé plus lointain, non.

Ou si peu : des images qui se dissolvaient et mouraient, ininterprétables. Ruines privées de lumière, voûtes, squelettes de machines. Sa mémoire lui jetait de vains cauchemars en pâture. Il dormait. Il avait l'impression de brûler. Autour de lui, la caillasse ne cessait de geindre et de haleter. Souvent, il implorait la terre. Les mois s'enfuyaient, l'eau montait, parfois, elle se mettait à bouillir, à mousser, tout flambait dans son refuge, et lui, répétait une prière à la madre tierra, sans se lasser :

PACHAMAMA... PACHAMAMA...⁶

Il chassa ces visions désagréables. Sous ses pieds, la vase dessinait des rides. Il s'enfonça, jusqu'aux genoux. Le vent tourbillonnait, jaune et étouffant. Il se mit à prier, mais il ne savait plus qui invoquer.

T'TURUMAMA... bafouilla-t-il. RAPHAMAMA...⁷

Sans conteste, mon père devint lui aussi expert en Shaggås, au même titre que les critiques en vue (Adelheid Mohnhaupt, Angela Schiller, Eleonore Kröcher, Katalina Raspe, par exemple). Les critiques en vue s'emparèrent aussitôt des trois Shaggås signées « Eva Rollnik », et

glosèrent et discutèrent dessus à n'en plus finir. Mais mon père ne se préoccupait pas d'ajouter sa propre note discordante à la cacophonie du monde intellectuel. Aucune fatuité ne l'animait, ni certainement le besoin de criaillerie tapageuse consistant à commenter dans *Cœur du II^e siècle* ou *Renaissance* des commentaires de commentaires. Ses ambitions étaient d'un autre ordre : comprendre ce qu'avaient souhaité les auteurs des premières Shaggås, et déboucher sur la piste qui le mènerait à Eva Rollnik.

Les indications permettant de capturer la brigade restaient fort maigres. Le collectif avait déposé ses manuscrits aux Archives Frankhauser pour ensuite se dissoudre dans la nature. Aucun document supplémentaire, aucune œuvre antérieure d'Eva Rollnik n'avaient permis d'étoffer le dossier qui concernait l'identité de ses membres. Eva Rollnik s'était donné pour rôle d'inventer un nouveau mode d'expression littéraire, puis, sans daigner en récolter le moindre laurier, avait disparu. En dehors de ce geste extraordinaire, la brigade Eva Rollnik n'avait aucune épaisseur.

Mon père ne s'intéressa pas aux relevés lexicologiques et stylistiques dont s'abreuyaient les polémistes. Il se borna à constater que le thème de l'identité falsifiée et son corrélat, le thème du double, qui hantaient deux Shaggås sur trois (le *Ayarirpu* et les *Témoins de marbre*), avaient débordé leur cadre poétique pour s'incruster dans la réalité quotidienne des publicistes. D'autres Shaggås avaient éclos, pondues par des collectifs réputés, qui avaient choisi de se dissimuler sous un masque ; la peur de ne pas être reconnus par les lecteurs les avait conduits à parsemer leurs textes d'indices aisément décodables. Cependant, tout se passait comme si Eva Rollnik avait voulu inaugurer la pratique de la clandestinité, justifier l'anonymat, l'hétéronymie, et comme si la leçon commençait à être assimilée par le milieu des gens de lettres. Même l'inénarrable brigade Sabine Hausner avait été touchée par la grâce des faux noms et signait « détachement de combat Uwe Boock » de médiocres moutures esthétisantes inspirées par le capitaine Abdallah et ses mille voyages.

Fallait-il voir dans le succès de ces infantiles jeux de cache-cache l'accomplissement des desseins secrets d'Eva Rollnik ? Mon père en doutait de plus en plus. Eva Rollnik avait voulu transmettre un message à la société de la Renaissance. La Shaggå remuait dans son sillage le concept

d'une mauvaise aptitude humaine à mesurer le temps, le concept des gouffres de la mémoire, le thème d'une falsification généralisée du monde réel, ainsi que des mécanismes présidant au fonctionnement de la Renaissance ; la Shaggå propageait la notion de doubles manipulés, de doubles coupables, la notion de faussaires tout-puissants, seuls détenteurs des vérités essentielles.

Faire progresser de telles idées paraissait être l'objectif premier (ou ultime) de la brigade Eva Rollnik. Toutefois, et peut-être Eva Rollnik aurait-elle eu là des raisons de se désoler, les prosateurs de la Renaissance préféraient pour l'instant le formalisme à l'idéologie. De la moelle d'Eva Rollnik, ils n'avaient rien retiré de substantifique, sinon les règles de nouveaux divertissements, avec dominos et ombres chinoises.

V. SISPACHAY⁸

La pluie ? Pas exactement, mais le bruit évoquait, en tout cas, la pluie. Sans répit, l'espace grésillait.

Le vacarme roulait contre son flanc, des cataractes et des gerbes jaillissaient et rejaillissaient sur lui. Depuis où, depuis les nuages ? Non. Depuis le sol, depuis les murailles démolies, les tuyaux éventrés. L'eau s'éparpillait en gouttes cinglantes. De nouveau, il hésitait à nommer les choses les plus élémentaires, comme le haut et le bas. L'eau grondait partout, en torches griffeuses qui s'enfuyaient vers les étages supérieurs, avec des chuintements et des cris ; l'eau tressait des guirlandes brûlantes, s'aplatissait, se ramifiait, éclatait, rampait.

L'homme, lui, zigzaguait à la rencontre des cascades. Non, on ne pouvait pas dire qu'il pleuvait. On ne pouvait pas dire quoi que ce fût de cohérent. Des tentures noires se déplaçaient, à l'horizontale. Des tornades de flammes noires ?

Il ne savait pas où aller. Il s'affolait. Il ne pouvait atteindre la rivière, dont il se trouvait séparé par une faille. Le vent s'introduisait sous ses paupières, malmenait comme des voiles sans maîtres les portions superflues de sa peau.

Et derrière lui, de rue en rue, sans se montrer encore, mais avec entêtement, l'autre ne le lâchait pas. Il ne resterait plus très longtemps tapi au-delà des murs. Un second bonhomme de chiffons, bras ballants ou écartés, en tous points semblable à lui. Il se planta au centre du ciment boueux, des flammeroles, au centre des toits effondrés, cria :

A !... PURIQ !... PIN KANKI ?... A !... ²

Il avait l'impression de s'adresser à un souvenir. L'autre s'était figé, là, tout près, sous une tôle, et il eut envie de répondre à sa place. Finalement, c'était l'autre qui avait peur.

Comme s'il désirait rompre avec la monotonie de ses allées et venues, mon père se dispensa de se réciter la sixième séquence de la *Shaggå du Ayarirpu* et quitta l'avenue Woldemar-Frankhauser pour s'engager sur le terrain vague qui servait de frontière entre secteur urbain et secteur industriel. Nous nous rapprochions à grandes enjambées des réservoirs à gaz.

L'aube blanchissait l'herbe folle, comme tout à l'heure les réverbères avaient blanchi les lilas du parc Helmut-Frankhauser. Je n'aime pas courir sur un sol inégal. Peut-être parce que mon père préférait, lui aussi, sous ses semelles, un appui plus ferme, nous nous retrouvâmes bientôt sur une allée gravillonnée qui entourait un des gazomètres, et où les équipes de gardiennage devaient effectuer leurs rondes.

Les pneus de la voiture de la police, plus que son moteur, nous escortaient. Aux lueurs fades du jour encore chrysalidaire s'adjoignaient des traînées poudreuses, déversées par les projecteurs de surveillance. Mon père n'avait pas changé de rythme. Plusieurs ombres gigantesques se démenaient à côté de nous, étirées sur le gravier, courant loin sur l'herbe, caricaturant, à la perfection, nos gestes ; elles franchissaient sans dommage les barbelés de la grille d'enceinte. Je m'amusai une minute avec cette compagnie fantasmagorique. Puis, après deux tours complets, nous traversâmes la clôture : la police avait introduit son rossignol d'urgence dans la serrure du portillon.

Avec bruit, mon père s'élança sur l'escalier de fer qui permettait d'accéder à la structure supérieure du réservoir. L'ascension était fatigante, mais peu impressionnante, car, en dépit du vide partout présent autour de nous, mon père avait conservées intactes ses capacités de hunter ; et un hunter n'est jamais sujet au vertige.

Tout en bas, près du portillon, la voiture de la police attendait notre retour.

La veille, l'enquête sur Eva Rollnik avait progressé de manière inespérée et, en fait, il ne manquait plus rien à mon père pour la

conclure, sinon un ou deux détails auxquels lui seul accordait de la valeur, une valeur privée, de pure curiosité. Mais le dossier était clos ; allait, à l'instant, se clore.

Au milieu de l'après-midi, sous le chiffre d'une circulaire de routine, les ruches (pour être exact, une voix parlant en leur nom, la ruche 409) avaient ordonné à mon père de se renseigner sur l'équipe de nuit qui assurait la maintenance et la sécurité des installations de stockage du gaz. La note était libellée comme suit : « Veuillez vérifier qu'il n'existe aucune liaison entre le collectif 21 (vingt et un) de gardiennage des gazomètres et d'éventuels cercles subversifs. Si vous soupçonnez le contraire, veuillez procéder selon les directives en vigueur. Ruche 409. »

Mon père connaissait les directives en vigueur, et il connaissait ce genre de circulaires : elles signifiaient une condamnation à mort. Dans la cellule de documentation, il alla consulter l'organigramme des services nocturnes sur les sites industriels. Une nouvelle équipe y avait été affectée deux jours auparavant, sous le numéro 21 (vingt et un), une brigade de jeunes diplômées, une certaine brigade Eva Rollnik.

Dans le petit matin aux couleurs incertaines, à l'air plus frais que durant la nuit, j'entendis la respiration de mon père devenir puissante. Il avait ralenti, comme s'il cherchait à s'orienter, alors que l'escalier n'autorisait aucune escapade et filait droit vers la plate-forme qui couronnait les structures fixes. Sur notre droite, à moins de cent mètres, se dressait une montagne sombre, un réservoir équivalent à celui sur lequel nous étions en train de grimper au pas de gymnastique. Un infime effort d'imagination suffisait pour y distinguer nos doubles, gravissant quatre à quatre les marches minuscules d'une passerelle. De loin, l'architecture métallique rappelait une fine, une aérienne dentelle ; de près, il s'agissait d'un assemblage grossier de poutrelles, tachées de rouille et désagréablement sonores. Sur notre gauche, les structures mobiles grinçaient, les poulies grinçaient, les rails verticaux grinçaient ; tout cela était imprégné d'une sournoise odeur de soufre. L'immense paroi peinte en gris ruisselait d'humidité, semblait partout pelée, prête à défaillir. Assez régulièrement, nous devions contourner la masse bourdonnante des projecteurs qui étaient restés allumés. Puis nous émergeâmes au-dessus de la cuve.

Nous avions cessé de courir. La passerelle circulaire, dernier étage des structures fixes, dominait le dôme du réservoir qui à cette heure n'atteignait pas le maximum de ses capacités. Mon père ne montrait aucun signe d'essoufflement, malgré la distance abattue, qui devait se chiffrer en dizaines de kilomètres. Nous nous promenions en plein ciel, sur un support métallique guère plus épais qu'une feuille de carton ; pour peu que l'on oubliât, en contrebas, les glissières, les roues huilées et la surface bombée de la cuve, la construction avait tout d'une absurde sculpture de foire, destinée à faire frissonner les gogos. Nous étions caressés par de faibles bouffées de brise. Je m'étais rapproché de mon père. J'aperçus les gouttes de sueur sur sa nuque rase, des plaques, nacrées de sel, sur le coton noir de son survêtement, des auréoles sous ses bras. Il remonta jusqu'au menton la fermeture Éclair de son blouson.

À notre rencontre, très haut au-dessus de la terre, s'avançaient quatre femmes en combinaison de techniciennes ; une mimique de mécontentement indigné sur le visage ; s'avancait le collectif 21 (vingt et un), l'équipe de gardiennage et de maintenance Eva Rollnik.

VII. AYARIMAY ¹⁰

Un goût de viande, oui, le goût de la viande avariée remontait, du fond des âges ; une mixture bredouillante qui empestait l'intimité des entrailles, puait la dévastation. Oui. Et il sut que son nom giclerait bientôt au grand jour. Ses propres vapeurs, ses propres brasiers de pourriture l'aveuglaient, l'étouffaient. Il trébucha et se déchira les mains sur des tiges de fer qui dépassaient du ciment. Quand se releva, sa cage thoracique se rompit contre le bouclier de plomb d'un immeuble.

Il ferma les lèvres, s'aidant pour cela des lanières et des loques qui lui emprisonnaient le visage. Tantôt huileux, tantôt incandescent, son nom clapotait toujours dans sa bouche. Ainsi luttait-il pour se taire, pour ne pas vomir son nom sur la madre tierra, sur pachamama que des flammes ou de l'eau inondaient à nouveau, diluviennes et hurlantes.

Il s'était remis à trotter de bloc en bloc, les membres en croix, râlant, fou. À tout instant, il se cognait contre les murs, dérapait, avec l'impression qu'il s'était heurté à l'autre, à celui qui parfois le suivait, parfois le précédait. Il essayait alors de s'agripper à lui, de l'entraîner avec lui dans le malheur, de lui déboîter les articulations, de lui ouvrir à tâtons les poumons, de se vider sur lui.

Ah, le tenir enfin en mon pouvoir, pensa-t-il, lui cracher son nom à la figure ! Pour le faire mourir, pour mourir !

Mais en réalité il n'avait plus aucune peur à l'idée de l'autre. Il savait que l'autre avait été forgé de sa pourriture et de ses ténèbres, et il ne l'enviait plus. Le sommeil le gagnait. Un jet de mousse fuligineuse le bouscula et il vit que l'autre s'accroupissait dans une anfractuosité. Il s'accroupit, lui aussi, désireux maintenant de dormir. En paix.

Eva Rollnik fut la première à parler. « Que faites-vous ici ? demanda-t-elle. Ce sont des installations fragiles. Pas une piste d'entraînement pour athlètes. Si vous ne redescendez pas immédiatement, j'appelle la police. »

Mon père s'adossa à la rambarde, lança un coup d'œil négligent au vide qui ululait doucement derrière ses épaules. Les ultimes écharpes de nuit bleuisaient au-dessus de la ville, le matin avait déjà conquis la majeure partie de l'espace. L'air se réchauffait, annonçant une belle journée, une tranquille journée de soleil et de pollen.

Les femmes qui composaient la brigade Eva Rollnik avaient toutes à peu près la même taille. L'uniformité de leurs silhouettes était accentuée par la combinaison de travail qu'elles avaient enfilée avant de prendre leur poste. Sous les casquettes on devinait à peine la couleur des chevelures, une gamme réduite, allant du châtain clair au châtain foncé. On e  t dit quatre sœurs. Des physionomies sympathiques, ouvertes, sans beauté particulière. Quand elles virent mon père s'accouder à la rampe, s'installer et ne pas tenir compte de leur menace, elles le fusill  rent du regard. Elles avaient des yeux pailletés d'or ; marron et vert, pailletés d'or. L'une d'elles leva un appareil qu'elle portait en bandoulière. « Je viens d'avertir une patrouille, prévint-elle. Vous vous expliquerez avec elle. »

Mon père ne changea pas de position et les laissa s'approcher encore. Ainsi qu'il sied à toute équipe de surveillance nocturne, Eva Rollnik errait sur les sites de stockage avec un pistolet à la ceinture. Celle qui avait la responsabilité de l'arme resta en retrait des autres. Mon père apprécia la cohésion et le savoir-faire du groupe : quelques secondes après avoir établi avec lui un contact verbal, les femmes étaient déjà en mesure de le neutraliser, pour le cas où il e  t fait mine de s'attaquer, d'une manière ou d'une autre, à la cuve ; ou de le maîtriser, pour le cas où il e  t

manifesté l'intention d'enjamber le garde-fou. Manifestement, compétence et courage caractérisaient la brigade Eva Rollnik.

« Je vais d'abord m'expliquer avec vous, dit mon père. Ce que j'aimerais savoir, c'est pourquoi vous avez choisi une ancienne langue des hauts plateaux pour reproduire les paroles du dernier survivant humain.

– De quoi parlez-vous ? » interrogea Eva Rollnik, celle qui avait un pistolet sur la hanche, une fille capable de croiser les yeux de mon père sans ciller.

« Je parle du miroir du cadavre, évidemment, dit mon père. Votre miroir, insista-t-il. Celui que vous avez façonné et que vous avez ensuite abandonné dans les moraines de la culture.

– Dans les... ?

– Les moraines.

– Je ne comprends pas », intervint celle dont les cheveux étaient plus sombres.

Mon père les scruta à tour de rôle. Elles avaient une peau parsemée de légères taches de rousseur, des sourcils un peu embrouillés après une nuit de veille, et des yeux qui maintenant brillaient d'une lueur inquiète. Il n'y avait pas besoin de posséder un diplôme de contemplateur de visages, il n'y avait pas besoin d'être un stalker émérite pour déchiffrer ce qui passait sur les traits de ces quatre femmes : à leur avis, un fou avait décidé de se jucher en haut du gazomètre principal, et délirait, tout heureux de bénéficier d'un public. Quant à la *Shaggå du Ayarirpu*, elles n'en avaient jamais lu la moindre page. Les techniciens ne sont pas fervents lecteurs de revues, et encore moins de revues aussi confidentielles que *Moraines*.

Mon père tourna la tête vers le bas. Près du chemin de ronde grillagé, à cheval entre le gravier et la pelouse, qui de cette hauteur paraissait fournie et soignée, près du portillon stationnait la voiture de la police. Il la leur indiqua d'une main neutre.

« Tiens, fit-il. La patrouille est déjà arrivée. »

COMMENTAIRE

La Shaggå du Ayarirpu ne s'inscrira pas dans l'histoire littéraire parmi les joyaux stylistiques. Néanmoins, malgré ses maladresses, on retiendra le caractère historique de ce texte : première illustration d'un genre nouveau, marqué par des

contraintes strictes — unité de temps et de propos, principe d'incertitude, sept tableaux de longueur rigoureusement égale reprenant, avec des variations ténues, la même scène ; plus un commentaire. Telle apparaîtra, surmontant les critiques des puristes, la Shaggå du Ayarirpu : pionnière et modèle.

De par sa thématique, cette Shaggå n'annonce toutefois pas, à première vue, de révélation bouleversante. Les allées et venues du personnage principal dans un univers chaotique, sa nostalgie de l'enfouissement, ses vaines tentatives pour retrouver le nom des choses, ses relations hostiles avec son double (reflet, empreinte ou ombre), son refus d'assumer une identité affreuse : voilà brièvement les leitmotifs du Ayarirpu. On voit que le sujet n'est pas neuf : c'est celui de l'homme à la recherche de son passé, oublié et inavouable.

Et ce passé n'a rien d'une invention abstraite. Point n'est besoin de disposer de clés subtiles, car les allusions sont on ne peut plus transparentes — elles renvoient aux abominables années de la guerre noire. Outre le décor (des décombres inondés indifféremment d'eau et de flammes), les linguistes auront noté par exemple expressions et locutions imitant l'une des rares langues mortes dont la guerre n'ait pas effacé la trace, le quéchua.

Éveillé après un long cauchemar, l'homme de la Renaissance, pareil à la balbutiante momie de la Shaggå, hésite devant sa propre image hideuse. Le cadavre a peur du cadavre, a peur du reflet du cadavre, a peur du miroir au fond duquel se reflète le cadavre. L'humanité de la Renaissance, encore intranquille dans ses rapports avec son passé, conçoit comme une tâche douloureuse le fait de se nommer soi-même. Non qu'elle manque de courage pour assumer son identité historique ; mais elle redoute de devoir assumer une identité sans souvenir, elle redoute d'être à présent le reflet, et non l'original... elle redoute cette identité de double, apaisante, mais vertigineuse. Dans la Shaggå du Ayarirpu, cette crainte évolue jusqu'à l'effacement, jusqu'au renoncement et à une seconde mort.

Ainsi discerne-t-on le message essentiel de ce texte : ne pas savoir se regarder dans le miroir du cadavre conduit à la régression, au sommeil idiot. Au silence mental.

Cependant, il serait malsain (et injuste) de comparer sans nuance l'homme de la Renaissance et cette balourde silhouette qui pourrit infiniment dans l'humidité et les tisons de ses rêves. Vêtu des hardes puantes que lui ont transmises les soldats de la guerre noire, le cadavre qui trotte sous les pluies de l'après-guerre, qui cherche à se ré-enfouir sous les ruines, n'a aucun but, aucune conception formulable de l'avenir. Ce n'est pas l'homme de la Renaissance, qui travaille avec lucidité à son bonheur éternel. Ce n'est plus une créature contemporaine.

L'homme d'aujourd'hui ne se drape plus dans les chairs que lui léguèrent ses répugnants ancêtres. Il est nu, il est fort, et, s'il apprend à tenir d'une main ferme la glace où bouge son reflet, s'il apprend à s'examiner objectivement au creux des eaux dormantes, il ne retournera ni à la boue, ni aux fumées, ni aux larmes.

Lorsqu'il se fut assuré que la brigade Eva Rollnik n'avait jamais écrit la moindre ligne de la *Shaggâ du Ayarirpu*, et même qu'elle ignorait tout des circonstances de sa parution, tout de ses particularités, en un mot qu'elle ignorait tout de son existence, mon père estima que son enquête était achevée. Il fit mine d'apercevoir soudain la voiture de la police et dit :

« Tiens, la patrouille est déjà arrivée. »

Plus tard, il se rappela qu'un voile d'angoisse, de simple irritation peut-être, avait alors assombri les traits des quatre femmes. Instinctivement, elles réagissaient contre la décontraction de leur interlocuteur, contre son calme, synonyme de cynisme, annonciateur de grabuge ou de malheur. Il y avait peu de vent mais on entendait, de temps en temps, siffler les poutrelles, gémir, sur une note aiguë, la rampe circulaire de la plateforme. L'odeur du gaz, sans être intense, planait en permanence aux alentours.

Adoptant un ton patient, amical, Eva Rollnik répéta sa suggestion :

« Allons, ne faites pas de caprices, dit-elle. Vous devriez redescendre maintenant. Si vous ne les obligez pas à grimper les quatre cents marches, ils ne seront pas chiens avec vous. Ils se contenteront de vous sermonner. »

Mon père regarda les femmes l'une après l'autre, furtivement, puis se détourna.

« Dommage, fit-il. J'aurais tant aimé vous entendre dire... »

Puis il se tut. À la réception du message de la ruche 409, tout s'était désembrumé, sauf un point dont la solution exigeait un court entretien avec les intéressées : Eva Rollnik savait-elle qui elle était ?

Pour le reste, les convictions de mon père avaient acquis leur forme définitive. Le collectif vingt et un n'entretenait, bien sûr, aucune relation avec les groupes subversifs, et si les ruches en mentionnaient l'éventualité, c'était par vieille habitude rhétorique. Jusque-là, Eva Rollnik n'avait pas connu l'existence matérielle, quelqu'un l'avait utilisée comme signature, comme abstraction mythique, afin d'implanter des

concepts nouveaux dans l'idéologie du II^e siècle. Et si elle apparaissait ici, avec un corps palpable, c'est parce qu'un corps palpable était destructible.

Qui pouvait chercher à modifier la pensée des hommes de la Renaissance, en jouant avec un prête-nom terré dans l'ombre pendant des mois, puis resurgi à la lumière, en un endroit très éloigné du monde intellectuel ?

Les courants de la subversion ? L'hypothèse ne valait pas tripette. Saboteurs et groupes subversifs n'appartenaient pas à la réalité, sinon à celle des journalistes dont la complaisance facilitait les opérations un peu rudes de la police.

Les sociaux-démocrates, ces pitres fats du pouvoir eunuque (pour citer une formule venimeuse de la commune Elise Dellwo) ? Recroquevillés autour de la vaine gestion de leurs vains ministères, soucieux de retirer tout adjectif percutant à leurs discours commémoratifs, n'ayant en tête que le culte officiel à rendre à la famille Frankhauser, les sociaux-démocrates étaient, cela allait de soi, hors de cause. Cramponnés pour mille ans au pouvoir, assis sur la stagnation (pour reproduire les termes des libelles subversifs d'Elise Dellwo), les fesses trop pompeuses pour être honnêtes (de nouveau la commune Elise Dellwo), les sociaux-démocrates auraient été les derniers à intriguer pour une métamorphose de l'esprit.

Une initiative née à l'intérieur du milieu littéraire avait semblé beaucoup plus probable. Cependant, il suffisait d'observer avec un peu de recul la production poétique des mois écoulés pour réfuter cette troisième hypothèse. La dysharmonie était flagrante entre l'élan impétueux de la commune et les effets d'élégance, idéologiquement vides, de ses plagiaires. Le projet d'Eva Rollnik, trop ambitieux pour s'ancrer dans l'univers des artistes, révélait qu'il avait été conçu en dehors de l'univers des artistes.

Alors ? Alors, il fallait parler d'une force non concernée encore par le raisonnement de mon père : les ruches.

Les ruches, pensait mon père depuis la veille. Elles avaient dû chercher à ébranler certaines fausses certitudes qui régnaient sur le II^e siècle (et il admettait, en toute humilité, qu'un policier n'avait pas à élucider leurs motifs). Mais une fois les Shaggås greffées sur la chair de la Renaissance...

Nous étions très haut, et le matin resplendissait, très clair et tiède.

« Nous entendre dire quoi ? » demanda, d'une voix altérée, Eva Rollnik.

Mon père n'effectuait aucun mouvement brusque, il restait accoudé à la rampe, il veillait à ne pas effrayer les quatre femmes en levant soudain sur elles son regard de stalker, il inclinait au contraire la tête sur le côté, dans une pose presque nonchalante. Dans le bas, les portières de la voiture n'avaient pas claqué, la patrouille ne manifestait pas son intention d'agir. Déconcertées par ce concours de circonstances – le silence de la police, l'attitude étrange de mon père –, les femmes s'écartaient lentement de nous. Mon père comptait les secondes de répit qu'il leur accordait. Il en profitait pour mettre un ultime coup de brosse à ses déductions.

Une fois les Shaggås greffées sur la chair de la Renaissance, les ruches avaient dû constater que leur machination avait été pervertie dans un sens esthétisant. Mais pouvaient-elles l'abandonner ainsi, purement et simplement ? L'œuvre d'Eva Rollnik tranchait toujours de façon inexplicable sur les lettres contemporaines. À la longue, ce mystérieux phénomène attirerait l'attention des critiques ; on n'éviterait pas alors une enquête, rigoureuse, acharnée, sur la nature d'Eva Rollnik.

D'où la nécessité de placer, quelque part sur le chemin des futurs enquêteurs, d'indubitables empreintes physiques ; de laisser traîner quelque part le cadavre non fictif de la brigade Eva Rollnik ; et quelque part signifiait en dehors du monde littéraire, afin que toute bizarrerie dans cette histoire pût être expliquée par des différences socioculturelles. Ainsi l'énigme des Shaggås originelles, si elle était un jour disséquée par des fouineurs, verrait-elle ses sources se perdre dans les arcanes d'une mort humaine, et non derrière les murs des ruches...

Évidemment, seules les ruches avaient les possibilités matérielles de faire apparaître, au poste de gardiennage nocturne n° 21 (vingt et un), un jeune collectif de techniciennes nommé, pour leur infortune, Eva Rollnik. Après avoir offert une célébrité tapageuse à un être théorique (la brigade littéraire Eva Rollnik), les ruches offraient un discret anéantissement à un être de chair et d'os (la brigade de surveillance Eva Rollnik).

« La sixième séquence du *Ayarirpu* s'intitule “Notre mère l'oubli”, dit mon père. J'aurais voulu vous entendre le prononcer en quéchua.

– Je ne comprends rien à ce que vous racontez, dit Eva Rollnik.

– Tout à fait entre nous, je le déplore », dit mon père.

Mais mon père n'avait pas pour habitude d'explorer la logique de ceux qui lui donnaient des ordres. Il était un beater cohérent, qui exécutait sans état d'âme les instructions de ses maîtres. Pour ma part, j'ai toujours essayé de l'imiter. Plus dévoué aux ruches qu'à sa propre vie, voilà quelle est la véritable devise d'un stalker, d'un hunter, d'un beater.

Nous nous appuyâmes ensuite, de nouveau, à la rambarde, près d'un rail qui guidait les structures mobiles du réservoir. Le soleil n'allait pas tarder à pointer derrière la zone industrielle. À cause du rail, le parfum caoutchouté du gaz se compliquait d'un relent de cambouis et de métal.

Je me rapprochai de mon père. Malgré la hauteur, je sais qu'il distinguait chaque détail de ce qui s'étalait en contrebas, au niveau du sol, je sais qu'il observait avec la même curiosité, la même impavide curiosité de hunter, toutes les diverses taches de couleur : les cailloux, les boutons de corsage, les fermetures éclair, les mains, les sourcils, les chaussures, les cheveux, les brins d'herbe.

Au pied du gazomètre, sur le gravier jaunâtre, Eva Rollnik ressemblait incontestablement à Eva Rollnik, mais dans une version plus disloquée.

1. « La fuite » (N.d.T.).

2. « Tu as voulu mourir... Tu as été tué... Tu as fui... » (N.d.T.).

3. « Décombres » (N.d.T.).

4. « Très vieille rivière, très, très vieille issue ! » (N.d.T.).

5. « Prière » (N.d.T.).

6. « Notre mère la terre... Notre mère la terre... » (N.d.T.).

7. « Notre mère la boue... Notre mère la flamme... » (N.d.T.).

8. « Proximité » (*N.d.T.*).

9. « Hé !... le voyageur !... Qui es-tu ?... Hein ?... » (*N.d.T.*).

10. « Le langage du cadavre » (*N.d.T.*).

OceanofPDF.com

QUATRIÈME PARTIE

ELISE DELLWO
ET LA PRATIQUE
DE L'HÉTÉRONYMIE

OceanofPDF.com

Le château de São Jorge n'était pas situé très loin de leur pension de Graça, du moins d'après les indications du plan, et ils s'y rendirent alors que le soleil flamboyait encore haut dans le ciel. Samedi, jour de l'arrachement impossible, jour des adieux impossibles, s'approchait à si grands pas que, tels des animaux qui flairent le danger, ils ne s'écartaient plus guère de leur chambre, y revenant sous le moindre prétexte, n'entreprenant plus de longue balade à l'extérieur de la ville et ne se rendant plus à la plage. La pension était leur ultime tanière commune, où ils pouvaient librement s'aimer et parler, et ensuite ils ressortaient, meurtris d'insatisfaction refoulée et de désarroi refoulé, car, à cause de l'échéance et de ce bateau hollandais qui stationnait déjà au port, la générosité sexuelle et sentimentale dont ils avaient fait preuve s'empoisonnait à l'air du dehors, se chargeait de filaments de terreur, de souffrance inavouée, non partagée.

Et l'ombre des pins, le parapet dépourvu de lichens, assez peu dégradé malgré les allées et venues des touristes, et l'inévitable télescope qui pointait au-delà du Tage, vers Cacilhas et les légendaires chantiers de la Lisnave, mais le monnayeur ne fonctionnait pas et ils marchèrent encore un peu à la lisière des remparts, sur le gravier crissant.

La beauté du point de vue n'aurait laissé personne indifférent. Ils admirèrent le ciel, l'eau et la terre, tout d'abord sans mot dire. Devant eux s'ouvrait un espace vaste. Ils dominaient la ville et ses collines harmonieuses, ici et là de vieux arbres méditerranéens et des palmiers, et des façades claires d'églises, et partout des dizaines de milliers de toits, en général couverts de tuiles, et des maisons aux teintes certes peu revêches, mais qui ne justifiaient pas le surnom de « ville blanche » que la tradition s'obstinait à accoler à Lisbonne. Et l'immensité gris-bleu du Tage, « mon ami Tejo », aussi grand que la mer infinie mais plus beau, car on en voyait l'autre rive.

Mais alors, commença-t-elle, afin de renouer la conversation à l'endroit où ils l'avaient interrompue, et afin de ne parler ni d'elle-même, ni de Kurt, ni du voyage fatidique. Tu dois convenir qu'il n'y a pas grand péril à écrire ce livre.

Et : Et d'ailleurs, qu'est-ce que tu en as compris jusqu'à présent, mon dogue ? Mon cher dogue décrypteur et assassin ?

« Tu veux, proposa-t-il, ma toute-charmante, que je te résume ce que j'ai entr'aperçu au fond des bribes ?

– Oui, dit-elle. Un test d'intelligence pour mon dogue. »

Et lui :

Une sorte d'anthologie commentée de textes se rapportant à une époque imaginaire, la Renaissance. Une espèce de mise en relation de ces textes avec des personnages vivants, à un moment où la Renaissance traverse une crise aiguë d'identité.

La société que l'on peut deviner là-dedans est fondée sur une manipulation à grande échelle des souvenirs collectifs, sur un écrasement mutilant de la mémoire. On ignore tout, par exemple, des origines biologiques de l'homme de la Renaissance, comme s'il y avait eu quelque part une rupture organique, génétique, à la suite de laquelle il avait changé de nature. On ne sait rien de ses origines historiques, qui se perdent dans les tourbillons d'une guerre mythique, la guerre noire.

Des collectifs d'intellectuels spécialisés (au sens où, dans une colonie d'insectes, chaque groupe remplit une fonction prédéterminée et unique), des communes intellectuelles poléminent entre elles ; et soit elles s'accommodent de la réalité truquée, en se réfugiant dans l'esthétisme, soit elles cherchent la vérité introuvable, en entamant des enquêtes théoriques qui les mènent à la frontière de la subversion.

Une construction politique de pure façade administre la société. Elle a été remise depuis des siècles entre les mains de dindons sociaux-démocrates qui exercent une sorte de totalitarisme idéologique de la nullité. Des classes sociales diverses, techniciens, ouvriers, manœuvres, aident à la mise en place de ce décor, tout en restant très en retrait. Ce sont peut-être elles, ces classes, qui lisent, pratiquent et alimentent la littérature des poubelles, unanimement stigmatisée par les communes d'écrivains ? Ce sont peut-être elles qui donnent une réalité militante à la mystérieuse subversion ?

En tout cas, pièce centrale dans l'édifice de la Renaissance, la police est vigilante, active et impunie. On découvre vite qu'elle n'est pas au service du pouvoir politique factice. En réalité, elle est dévouée corps et âme aux véritables maîtres de la Renaissance : les ruches. Qui a organisé la

Renaissance, qui l'a structurée et peuplée, sinon les ruches ? Les ruches ont falsifié la mémoire de l'homme de la Renaissance, elles disposent à leur guise de son passé, de son devenir, de ses amnésies, de ses faux-semblants, de ses crimes, de ses succès, de ses lacunes, de ses mensonges. La police est l'instrument fidèle des ruches, mais de même que l'homme de la Renaissance elle ne peut avoir la plus petite notion des objectifs ou de la nature réelle des ruches.

C'est à peu près cela, pour l'instant, ma toute-charmante ?

Elle se pendit à son cou. Mon dogue, Kurt, mon très cher, comme tu parles bien !

« Et alors, ça te plaît ? s'enquit-elle. Tu vois bien, il n'y a pas de quoi fouetter un chat !

– Ça ne me plaît pas du tout, protesta Kurt. Toutes les portes sont béantes pour que le BKA fonce jusqu'à toi, après m'avoir mis la main au collet. »

Et elle : Tu es de mauvaise foi, espèce de sale connard de flic tenace et sagace et décadent.

Et lui : Pauvre petite connasse de terroriste, depuis le temps que je me tue à te répéter qu'il faut que tu restes oubliée dans ton coin, le bec cloué et la pensée cadennassée. Et toi...

Ingrid s'adossa à l'un des canons du rempart. Abordant sa dernière manœuvre avant l'atterrissage, un avion de ligne flottait à basse altitude, énorme et élégant, avec une allure lente de dirigeable, comme s'il avait pour mission de survoler les collines, de surveiller les monuments historiques et d'établir pourquoi la capitale était belle et pourquoi quelques fantaisistes inspirés l'avaient baptisée « la ville blanche », a cidade branca.

« Il y a deux ans et des poussières, dit Ingrid, j'ai rencontré un des fameux capitaines d'Avril et j'ai discuté avec lui. Il venait de faire une proclamation remarquée à la télévision. Il menaçait très sérieusement de tenir Lisbonne sous le feu de ses canons, afin d'y éteindre les menées contre-révolutionnaires.

– Époque bénie », persifla Kurt.

Juste après la volatilisation d'Elise Dellwo (sans rire, « volatilisation » est le terme auquel on a recours, dans la société de la Renaissance, quand la police vous ouvre les boyaux avant d'y jeter une grenade), on a pu lire l'épithète suivante dans *Cœur du II^e siècle* :

Le rapport de l'autorité compétente parle d'une volatilisation pure et simple de la commune Elise Dellwo, parle d'explosifs, de bombe acide, comme si la commune, après avoir empoisonné le paysage littéraire des années soixante, comptait s'illustrer en souillant à la dynamite le paysage politique des années soixante-dix. Quoi qu'il en soit, Elise Dellwo, pour laquelle notre rédaction n'a jamais éprouvé une once de sympathie, Elise Dellwo n'est plus. Quelles en seront les conséquences dans le vaste monde éditorial ? Peut-on les mesurer dès aujourd'hui ?

Le paradoxe de la situation actuelle est que non, justement : il sera impossible, pendant des mois, d'apprécier avec exactitude la largeur du cratère creusé, en cette fameuse nuit de septembre, suite à une manipulation imprudente de nitrobenzène ou de mélinite. Pourquoi cela ?

La commune Elise Dellwo est, bien sûr, universellement connue pour son activité pamphlétaire. Pendant près de six ans (longévité raisonnable pour un collectif de cette envergure comprenant, selon les estimations de la police, cinq personnes), nous avons eu droit aux célèbres « libelles » d'Elise Dellwo, que le milieu littéraire a rejetés en bloc, comme impropres à l'expression des idées de la Renaissance.

Quelques avis sur Elise Dellwo, par ses collègues : « Un examen physiologique s'impose ; il semble en effet que la commune confonde pathologiquement son encrier et les excréments nauséabonds de ses glandes anales » (compagnie Inge Albrecht). « Sa prose, à cheval entre l'imaginaire élégiaque (prôné par les académistes les plus rétrogrades du siècle dernier) et le réalisme dogmatique (honné par toutes les écoles), a introduit quelque chose de pourri dans le style éclairé de la Renaissance » (commune Katalina Raspe). « Elise Dellwo ? Très exactement l'inverse du goût en littérature » (fraction Adelheid Mohnhaupt).

Les pamphlets d'Elise Dellwo couvraient d'anathèmes, d'ordures, de faux procès, de malveillantes accusations tous les rouages de la société : littérateurs, artistes, critiques, communauté scientifique, police, sociale-démocratie au pouvoir ; rien n'échappait à cette plume irritante, sinon les ruches (qui, il est vrai, n'interviennent

pas dans la société de la Renaissance) et les populations non-intellectuelles (qu'en bonne logique elle idéalisait de manière ridicule).

Nous allons donc être enfin quittes de ces débordements fétides ; que l'inventeur de la mélinite, de l'acide picrique et autres jouets chimiques en soit remercié, ou même tout simplement le maladroit qui a éternué au moment où Elise Dellwo transvasait ses criminelles (et instables) substances.

Mais revenons à l'ampleur de notre cratère, et à ses dimensions inévaluables. La commune Elise Dellwo, non contente d'asperger au purin les traditions éditoriales de la Renaissance, y a inauguré un système pervers d'hétéronymie. L'utilisation des pseudonymes, dont la mode a grevé toute sincérité en littérature depuis la fin des années cinquante, est une plaie que nous avons dénoncée ici maintes et maintes fois. Mais l'hétéronymie selon Elise Dellwo a embrouillé à dessein les données du problème. La commune a sournoisement investi quelques citadelles commodes et ses pseudonymes ont pris vie, polémiquant entre eux sur des questions de syntaxe ou d'intuition philosophique, prenant la parole sur des sujets respectables, choisissant des styles respectables, gagnant la confiance des revues essentielles en stigmatisant les « incongruités obscènes de la commune Elise Dellwo » ou en démontrant (preuves à l'appui) que la commune Elise Dellwo s'immergeait jusqu'au cou dans la littérature des poubelles (où elle sévissait sous l'appellation hétéronymique de « détachement Infernus Johannes »). Puis, par plaisir du scandale, deux hétéronymes d'Elise Dellwo se sont sabordés eux-mêmes. Ont ainsi été démasquées, au milieu des émanations troubles que l'on imagine, la tranquille colonne Waltraud Pohle (auteur d'articles critiques sur les romances des années quarante) et la patrouille Hanna Fritzsche (connue pour ses dénonciations virulentes de la littérature des poubelles, ainsi que pour ses Essais d'archéologie distributive).

Elise Dellwo a donc infusé dans notre monde un système morbide d'identités contradictoires et de masques se crachant les uns sur les autres avec une jubilation privée, parfaitement abjecte et parfaitement étrangère aux usages du II^e siècle. La révélation des scandales Waltraud Pohle et Hanna Fritzsche n'a pas assaini l'atmosphère ; elle l'a alourdie, au contraire, puisque désormais chaque collectif suspectait son voisin d'entretenir en secret des relations avec la commune pirate Elise Dellwo — ou plutôt d'être, en secret, Elise Dellwo. Une bonne partie de l'année passée a ainsi été consacrée à des déclarations (jamais convaincantes), à des dénégations (naïves), à des éditoriaux coléreux (aussitôt soumis aux ricanements des incrédules). Aucun doute : Elise Dellwo avait réussi à saboter le climat intellectuel, déjà en crise à l'orée des années soixante-dix.

La volatisation d'Elise Dellwo est la volatilisation d'un maillon dans une chaîne à la fois ramifiée et souterraine, formée de multiples hétéronymes aux projets distincts, mais à l'activité globalement comploteuse. En principe, la chaîne devrait maintenant dépérir ; en principe, nous devrions observer au cours des mois qui viennent (et peut-être cela sera-t-il source de surprises amères) le silence inexplicable (mais définitif) de tel ou tel collectif jusque-là au-dessus de tout soupçon. Les spéculations et les paris iront bon train ; nul doute qu'ils contribueront à envenimer à nouveau les polémiques.

Conclusion : le vide laissé derrière elle par la commune Elise Dellwo est, au sens propre, inappréciable. Que l'on ne nous interdise pas cependant de formuler ici une hypothèse encore bien pire que celle qui implique notre attente passive de l'étiollement de tel ou tel (attente qui comporte quelque chose de malsain)... Et si Elise Dellwo (celle qui est partie, la semaine dernière, en fumée) n'était pas le maillon central (l'orthonyme) de cette chaîne dont nous ne savons, reconnaissons-le, rien du tout ? Que se passerait-il ? Que se passe-t-il quand on élimine le mauvais hétéronyme, celui qui, en réalité, ne tire pas toutes les ficelles du théâtre de marionnettes ?

Que se passerait-il ? Eh bien, cela signifierait que, dans les mois à venir, nous aurions toujours du fil à retordre avec la pratique de l'hétéronymie considérée comme arme de subversion.

Un grand bravo, pour sa perspicacité, à la section de combat Irene Schelm ! (On aura évidemment identifié, avec la phrase « Que l'on ne nous interdise pas cependant de formuler ici une hypothèse bien pire que celle qui implique notre attente passive de l'étiollement de tel ou tel » l'éléphantesque présence stylistique de la section de combat.) Mais pourquoi, « dans les mois à venir » ? Le parfum des chlorates volatilisateur aurait-il embrumé *Cœur du III^e siècle* au point de modifier sa perception du temps ?

Dans les jours à venir, Irene Schelm, voilà ce qu'il aurait fallu écrire ! Toute perspicacité a donc ses limites ; par exemple celle de la police, qui a étripé et pulvérisé la mauvaise cible (paix à ses cendres). Ce qui nous oblige à prévenir la section de combat : oui, nous continuerons, dans le même style éclaté, rusé, pirate, à dénoncer notre société éclatée, rusée, fourbe, bâtie sur les faux-semblants, les mensonges, les faux mensonges, les vraies, les infiniment vraies veuleries !

Dans les jours à venir, Irene Schelm, dans les jours à venir !

Commune reconstituée Elise Dellwo

OceanofPDF.com

Un second avion avait succédé au premier, se préparant lui aussi à l'atterrissage. Dans le ciel superbement limpide de Lisbonne, il semblait être apparu sans bruit et sans remous, à la suite d'une sorte de rêve magique de mercure ; il semblait s'être matérialisé soudain en pleine lenteur au-dessus de la Basílica da Estrela, objet volant très identifiable mais dont les formes épurées, si idéales sur ce fond azur, avaient peu à voir avec la civilisation qui les avait conçues.

Une civilisation monstrueuse, pensa-t-elle, une société truquée, assombrie en tous lieux par de fausses valeurs, ruminait Ingrid, ayant pour piliers la crapulière institutionnalisée, le culte de l'argent, l'inégalité sociale, une inégalité cyniquement entretenue, spécifia-t-elle, ayant pour références secrètes, s'indigna-t-elle, le pillage, la bêtise et la violence. Que de tout cela, souhaitait-elle, il ne reste plus qu'un champ de cendres !

Ils se tenaient là tous les deux, Ingrid Vogel et Kurt Wellenkind, hanche contre hanche, la militante armée et le dirigeant du Sicherheitsgruppe, à la pointe ouest de l'Europe atlantiste ; ils s'appuyaient, enlacés, sur un canon vieux de deux siècles ; et ils observaient la progression silencieuse du Boeing en direction de l'aéroport. Le bruit de la circulation montait jusqu'au château, se fondait en une rumeur continue et agréable, l'atmosphère estivale imposait à la ville sa sérénité, le Tage scintillait sur toute la longueur de l'estuaire, et à l'intérieur de leur esprit hurlaient des cauchemars, et une sensation odieuse, le dépeçage de leur amour. Une étrave de paquebot hollandais allait défibrer les liens qui les retenaient l'un à l'autre, et, dans la plaie ensanglantée, dans cette blessure aux rives que rien ne cicatriserait, dans cette déchirure insupportable allait s'engouffrer l'océan, larmes salées, vagues salées, succession écumante de désespoirs et d'années : devant eux, la promesse d'une souffrance ignoble et vaine.

Cependant, rompus à l'art de feindre, de refouler leurs préoccupations en deçà du langage, rompus à l'art de se mentir à eux-mêmes, ils menaient une conversation d'où les accents tragiques se trouvaient bannis.

« Tu arrives à reconnaître, de loin, les avions ? le défia-t-elle. Les merveilleux avions qui passent... là-bas... »

Et lui : Un 727.

Ils avaient commencé à discuter sur la Révolution des Œillets, l'année 1975. Ingrid faisait montre d'une science étendue ; elle ne se trompait jamais sur les dates des manifestations importantes, et d'ailleurs en juillet 75, en août, elle avait participé à certaines d'entre elles, réclamant, poing levé au milieu des soldats en treillis, au milieu des invalides de vingt ans, revenus sans jambes d'Angola ou de Mozambique, exigeant, avec la foule gauchiste, la dissolution de l'Assemblée constituante. Elle citait les noms des officiers du Conseil de la révolution, elle jonglait avec des sigles que Kurt identifiait de temps en temps, mais pas toujours : COPCON, SUV, PRP-BR, RALIS, UDP, MFA, MRPP, LUAR, PCP.

« Tu t'accroches, mon dogue ? Tu me suis ?

– De temps en temps, mais pas toujours. Qu'est-ce que c'est, les SUV ?

– Des comités de soldats. Soldados Unidos Vencerão.

– Quels puits de science subversive que ma toute-charmante ! » railla-t-il.

Elle se rappela qu'elle avait poussé une exclamation équivalente quand il lui avait nommé en portugais le funiculaire, l'elevador da Bica.

« Rien ne m'échappe, connard de flic, dit-elle. Ni les séduisants doguissimes du Sicherheitsgruppe, ni les initiales des groupuscules, ni leurs brochures, ni leurs tracts. »

Mais ceci : l'idée des textes imprimés lui fit penser de nouveau à son livre, *Einige Einzelheiten über die Seele der Fälscher*, et elle se vit à nouveau vieillie et recroquevillée en terre tropicale, solitaire dans un refuge aux voisins criards, dépensant au compte-gouttes son trésor de guerre, mal acceptée par les femmes du quartier et lorgnée haineusement par les hommes, penchée sur un manuscrit jamais achevé, penchée sur un manuscrit qui au cours des ans lui serait devenu incompréhensible et haïssable, penchée sur un manuscrit dont les pages gondolaient sous le travail des moisissures, elle s'imagina qui pleurerait sur des pages mal écrites, qui pleurerait au-dessus d'impubliables brouillons sa vie gâchée, sa mort pendant l'hallali de Koblenz, sa mort au départ de Lisbonne, sa

mort sur l'autoroute de Dortmund, et qui pleurait sa mort sans fin, dans les odeurs de friture et de poisson pourri d'un faubourg de Jakarta, ou dans une maison insalubre au bord de la mer de Sulu, penchée sur un projet raté de livre, taciturne, momifiée, coupée de la réalité et même des mensonges concernant la réalité, coupée de tout, à côté d'une lanterne vacillante et à côté de son encre cristallisée, de son stylo depuis longtemps couvert de rouille.

Et : Le mieux serait que nous nous jetions tout de suite du haut des remparts, pensa-t-elle. Tout de suite et ensemble.

Et lui procédait à une autre énumération muette, car depuis l'autre jour il se représentait Waltraud Stoll en proie à une fièvre créatrice, réussissant à mettre la dernière touche à son roman et ne résistant pas à l'envie de le poster, de le confier à un employé des postes, en chemisette blanche trempée de sueur, afin que le texte soit lu et discuté en Allemagne.

Tu pourras camoufler les noms, les situations, les pays, et même désorienter momentanément les décrypteurs du BKA, ma jolie, toutes tes hantises reparaitront et te dénonceront, car elles n'appartiennent pas à la littérature, ma toute-charmante. Désolé, elles lui sont étrangères, et c'est pourquoi elles attireront l'attention de nos fouineurs les plus tenaces. Tes obsessions, ma très chère, n'ont guère de rapport avec ce qui agite, d'ordinaire, un écrivain. Une liste ? Tu veux que j'en dresse une liste ?

Il changea de position. Il était maintenant à contre-jour, comme adossé au ciel brillant. Sur ses traits, l'ombre accentuait la rudesse inflexible que lui avaient transmise des générations de nomades, des générations de guerriers errants, habités par le mépris envers leur propre destin et par le mépris envers la vie humaine en général.

Cette haine contre les pouvoirs établis, cette paranoïa anti-policière, l'idée que derrière les façades officielles agissent des forces manipulatrices, des forces insoupçonnables pour le simple mortel mais écrasantes, cette haine de la sociale-démocratie, de la mollesse, de l'autosatisfaction sociales-démocrates, cette certitude que la sociale-démocratie constitue un totalitarisme pire que les autres, car sans faille, l'opinion selon laquelle les sociaux-démocrates servent de paravent aux véritables puissances, celles du complexe militaro-industriel (je reprends votre terminologie de

déments), cette peur provoquée par les incessants changements d'identité auxquels tu es soumise, ce vertige de l'identité qui se dégrade, cette peur provoquée par la destruction derrière toi de tes doubles, l'obsession de secrets que nul ne doit connaître, l'obsession de ces mensonges permanents que tu es obligée de substituer à ton autobiographie, la peur de la métamorphose, cette satisfaction apportée par l'action violente, la peur devant les années qui s'écoulent dans l'isolement de la prison ou de l'exil, l'absence de relation paisible entre les êtres, l'absence de sincérité, l'absence de remords, l'absence d'avenir.

« Et le RALIS ? s'informa-t-il.

– Quelque chose comme le Régiment d'artillerie de Lisbonne, hésita-t-elle. Il faudra vérifier. »

OceanofPDF.com

CINQUIÈME PARTIE

QUELQUES DIGRESSIONS À PROPOS DE LA LITTÉRATURE DES POUBELLES

OceanofPDF.com

Je suis le valet de Morog-Ahn, le montreur de cochons. Vieille truie lui-même, que le barâtre l'emporte et le fasse griller deux cent huit ans dans un mélange de lait bouillant et d'huile rance ! Et pas seulement lui, tous ses congénères aussi, ses congénères aux courtes pattes... Oh ! oui, que le barâtre les ensaisisse et les griffe, tous ceux-là ! M'entends-tu bien, mon bon seigneur ? Tu dois m'entendre, comme d'habitude... tu dois me surveiller, m'épier, par l'envers de mes paupières, n'est-ce pas ? Ne finassons pas, je le sais. Je sens ta présence. Tu m'examines et tu m'écoutes. Et moi, je te dis que cette créature n'aura que ce qu'elle mérite. Attrape Morog-Ahn par la nuque, entre tes pinces les plus hirsutes et urticantes, et plonge-le quarante-sept mille semaines et trois jours dans une de ces saletés que tes aides concoctent et échauffent pour notre salut à tous, mille grâces t'en soient rendues dans les siècles des siècles. Et, pendant que tu y seras, profite-en pour harponner, par le travers de la couenne, les gros copains de mon maître, je te signale en particulier O'meshbel le sorcier, ainsi que le gredin qui tient l'endroit où l'on distribue la bière. Il y en a d'autres encore. J'en ai rempli le registre qui t'est destiné, sous l'envers de mes paupières... tu ne peux pas ne pas le voir... là, juste en face de toi... et n'oublie pas, je te prie, de rajouter à ta cueillette leur femelle commune, la Babouli, as-tu noté son nom ? Et fais bien mijoter et fricasser toute cette gent de petite importance, fais-les bien pétiller quarante-neuf ans et mille nuits dans ton poêlon porté au rouge. En échange, je te dédicacerai mes hauts blasphèmes dans les siècles des siècles, d'accord ?... Marché conclu ?... Laisse la réponse gravée dans mes rêves, comme d'habitude, mon doux barâtre.

Ouf ! Cela soulage un peu d'imprécationner contre mes maîtres. Il n'en sortira rien, évidemment. Mais soudain, c'est comme si l'intérieur de mes joues devenait moins rêche.

Adoncques, je suis le valet du montreur de cochons. Vous savez, à Jekho : au bas du chemin par lequel on trotte depuis la forêt, en traversant de mauvais champs de seigle, et les pâturages où vaguent les bêtes de mon maître. Le chemin, pierreux à souhait, se jette dans le village comme une traînée de fiel dans la bouche. Et c'est là, justement. Morog habite dans la troisième mesure. Moi, je loge à côté, avec les batoury¹, dans la porcherie. Je ne me plaindrai pas du travail : je ne me tue pas à la tâche ; pour ça, il n'y a rien à dire. Je consacre ma journée à rendre de menus services et à flâner de-ci, de-là, ce qui me vaut un salaire en coups de bâton, assortis de malédictions de dernier ordre. Pour ce qui concerne les maltraitements, ma peau

épaisse en supporterait bien d'autres ; quant aux formules, elles sont si mal scandées et si mal dansées qu'aucune douleur ne se faufile sous mon crâne, et que les cauchemars ne m'accablent pas. Mon maître est un fieffé lourdaud, sa magie rudimentaire n'a sur moi aucune influence. Ma propre magie n'est pas non plus très efficace. Mais bref.

Il a bien fallu, dès que je suis apparu au village, qu'ils m'affublent de surnoms grotesques. C'était d'abord Chien de lune qu'ils m'appelaient ; et maintenant, Gueule de lune. Et toute la gent ailée du voisinage de se battre les côtes au son des rires gras, et de s'esclaffer de goguenarde manière en considérant les rides blanchâtres de ma figure. Et eux ? Ils se sont déjà regardés ? Ils se sont déjà penchés au-dessus d'un trou d'eau, afin d'admirer leurs faces terreuses, et leurs rires aussi qui sont terreux, qui charrient des glaires brunes de terre, et ce parfum d'abjection qui les auréole, ils se sont déjà vus, eux ?

Pour l'instant, en réponse à leurs quolibets, je ne peux me permettre qu'une piteuse grimace. Piteuse et humble, ornée de sournoiseries qu'ils ne devinent pas, sans quoi ils me feraient éclater la peau et les os, pour de bon. Les horripilantes bêtes, notre seigneur veuille les martyriser mille et trente-neuf siècles sur un lit de vinaigre et de rouille, les horripilantes et très sales bêtes, c'est qu'ils ont le gourdin facile ! Ils n'apprécient pas les lueurs de défi qui s'allument parfois au fond de mes rétines. Pourtant, je me retiens, je me tais, je garde intact le sceau de mes pensées, par saine prudence.

N'empêche qu'un jour viendra où je leur ferai regretter l'existence, une heure sonnera toute pleine de ta gloire, seigneur-barâtre : et c'est un de tes zélés serviteurs qui t'en supplie, accorde-moi un rôle dans ce qui constituera leurs derniers instants, afin qu'ils se rappellent, avec les affres, leur attitude à mon égard. Un jour viendra où je leur décracherai au museau tout ce qui s'est accumulé et remué en moi comme une boue noire, pendant des années, où je vomirai sur eux tout ce que le barâtre m'inspirera, par indulgence et compassion pour son porte-glaive tant dévoué. Et ensuite je terminerai ma dure besogne. Si madame la gauche mort ne s'y oppose pas, bien entendu, louée soit-elle, elle aussi, à jamais toute-gracieuse.

Le crépuscule s'étire sur la terre brouillée de pluie et les vapeurs du soir se lèvent, tranquilles, fraîches. Partout, sauf derrière mon dos, où somnolent déjà les silhouettes tassées de Jekho, partout s'impose la présence du bois : les arbres ruisselants du suif de la nuit, et à leurs pieds les fougères ivres de crapauds. Le chemin qui mène au village se tortille, épouse la laitance violette ou vert sombre de la colline. Les couleurs se font imprécises, les lignes s'estompent. C'est beau ou pas,

selon que l'on aime ou pas l'odeur des herbes humides, le mouvement impalpable de l'argile que forent et déglutissent et hersent les bêtes très-petites, selon que l'on aime ou pas le changement de musique à cette heure-là, quand les batraciens revendiquent une place dominante dans le chœur, quand les racines progressent sous les mousses, quand la bruine recommence à suinter en bordure des feuilles. Selon que l'on aime ou pas. Au début, moi, je détestais. J'avais été habitué à d'autres paysages... Comme tout cela semble loin, déjà presque oublié... Et pourtant, ce fut...

Une histoire navrante. Écoutez.

Laissons grommeler tout seul le valet de Morog-Ahn, en face de son paysage crépusculaire. Sa longue plainte répétitive se poursuit sur tant de pages que nous n'hésiterons pas à l'interrompre, à l'amputer et surtout à la résumer, afin de lutter contre le sentiment d'ennui qu'elle suscite.

Du reste, *Le Montreur de cochons* est un texte qui s'écoule avec la lenteur d'un flot de vase (et de sang). Il faudrait avoir une bonne dose de perversité pour exiger d'en parcourir intégralement les méandres. Nous nous contenterons, pour notre part, de le survoler. Quelques coups d'œil suffiront pour en apprécier l'anecdote. Quelques coups de sonde pour évaluer la qualité et le sens de ce genre de littérature.

Pour faire connaissance avec la littérature dite des filières (alias littérature des réseaux, alias littérature des poubelles). Mais le lecteur non prévenu sursaute. De quoi, exactement, parlons-nous ?

Pendant les quatre premiers siècles de notre ère (le temps nécessaire pour que la Renaissance s'affirme, et pour que l'homme de la Renaissance accepte la vérité sur lui-même), l'expression « littérature des poubelles » a subsisté dans les polémiques. On peut considérer qu'il s'agissait, au IV^e siècle, d'un anachronisme. Le phénomène s'était éteint dès le milieu du III^e siècle, mais sa trace restait encore brûlante au sein du monde éditorial. Ce n'avait pas été une trace négligeable, en effet : durant des centaines d'années, à côté de la littérature officielle, humaniste, *autre chose* avait existé, avait utilisé des mots, écrit et diffusé des livres, *autre chose* avait survécu dans les souterrains de la culture. Cet autre chose s'illustrait au fond d'insaisissables réseaux et filières, véritables poubelles de la Renaissance, hors du contrôle intellectuel de la société. Et hors de son contrôle moral.

Quelques ethnologues et linguistes à l'odorat aguerri se penchèrent sur le phénomène et en étudièrent partiellement les formidables implications, (cette « littérature », ces voix qui proféraient le crime honteux, l'indécence, ces textes qui bouscullaient tous les canons esthétiques, ces imprécations criminelles – tout cela prouvait qu'à l'intérieur de l'humanité renaissante coexistaient au moins deux races distinctes, avec deux histoires distinctes, deux cultures distinctes, mais une seule conscience... imposée de l'extérieur). Toutefois, ces chercheurs soit disparurent, soit hésitèrent sur leurs analyses, soit détournèrent celles-ci sur des chemins plus anodins.

L'idée d'une vérité secrète, propagée inconsciemment par la littérature des poubelles, l'idée d'une vérité secrète concernant l'humanité, l'idée d'une révélation imminente ne perça pas parmi les critiques. L'occasion d'une recherche sérieuse et documentée s'étiola ensuite, en même temps que dépérissaient les filières souterraines et leur cri. Mais l'expression « littérature des poubelles », elle, jouissait d'une confortable popularité. Il était alors de bonne guerre, entre collectifs d'écrivains, de s'invectiver. Sur tous les supports de la pensée (journaux officiels, revues fondées ou encouragées en sous-main par la sociale-démocratie, revues manipulées par la police, revues indépendantes, feuilles confidentielles d'avant-garde ou même éditions clandestines, aux périodes où les tensions s'exacerbaient), la littérature des poubelles servait de repoussoir commode. D'étiquette péjorative omniprésente.

Une paire d'exemples, puisés presque au hasard dans l'abondante production polémique du II^e siècle :

« Malgré une certaine dignité stylistique, écrit par exemple la commune Katalina Raspe (éliminée plus tard pour ses liens avec la subversion), Ingrid Schmitz ne peut prétendre sérieusement avoir décollé du bas niveau d'insanité incohérente où stagnent depuis toujours les brouillons des poubelles². »

« La destruction du dernier exemplaire de *Clarté des secrets*, semble lui répondre, dix ans après, la brigade reconstituée Suzanne Speitel, réjouira ceux qui déploraient la métamorphose de Katalina Raspe en écrivain clandestin des caisses à ordures³. »

Nous avons recensé des milliers de citations comparables. Elles ne font pas honneur à l'intelligence des polémistes. Sans le moindre discernement, tout y est confondu : subversion, clandestinité, médiocrité des écrits, poubelles et filières. Nous nous efforcerons de ne pas entretenir dans notre étude des malentendus aussi regrettables. Et ceci, tout d'abord : les écrivains de la Renaissance fabriquaient une littérature qui possédait ses chefs-d'œuvre et ses infamies, mais appartenait à une catégorie unique, la « littérature de la Renaissance ». Les textes issus des réseaux, peu importe qu'ils fussent précieux ou abjects, ne se rattachaient pas à cette littérature⁴. Pour une raison décisive : ils n'avaient pas été composés par des hommes ou des femmes de la Renaissance.

Aujourd'hui, il est vrai, les choses sont plus simples à exprimer qu'aux premiers siècles de notre ère. Exprimons-les, par conséquent : l'homme des filières n'était pas de même texture que l'homme de la Renaissance. Ni sur le plan moral, ni sur le plan intellectuel, ni même sur le plan physique. Il était, en un mot, *de race différente*.

Petit détail que les divers prosateurs du II^e siècle avaient le plus grand mal à percevoir.

1. Pluriel de *batour*, « le verrat » (N.d.T.).

2. Katalina Raspe, « Niveau étale du grotesque », in *Renaissance*, 3e série, no 20.

3. Suzanne Speitel, « Une année de moroses grognements », in *Visages du IIe siècle*, exemplaire non numéroté.

4. On verra bientôt pourquoi *Le Montreur de cochons* mérite d'être classé à part.

« J'ai l'estomac dans les talons, observa Kurt d'une voix exagérément tragique. Et toujours sur les menus ces listes de poissons aux noms fabuleux, mais imprononçables et inidentifiables. »

Elle rit, Ingrid Vogel, à cause des odeurs de la rue, qui invitaient à une allégresse insoucieuse, à cause des odeurs de gril, de pain craquant et de vacances. Elle riait aussi du ton mécontent de Kurt, dû à la faim sans doute, et de cette énigme supplémentaire sur laquelle butait le policier ; elle s'amusait de ces linguados, peixes-espadas, solhas, tamboris, espadartes, pescadas, qui défilaient sous les yeux de Kurt sans éveiller dans son esprit autre chose qu'une vague image aux contours flous, une unique image de poisson anonyme, à peine vivant ou à peine mort et privé, en dépit de sa réalité flagrante, de toute réalité. Ainsi en serait-il des personnages qu'elle mettrait en scène dans son livre.

« Sujet de dissertation, fit-elle. *L'énumération méticuleuse des individus d'une espèce donnée favorise-t-elle ou contrarie-t-elle l'identification de cette espèce ?*

– S'il s'agit que tu énumères des terroristes, ce sera toujours bon à prendre pour le Sicherheitsgruppe », répondit Kurt du tac au tac.

« Sale connard, sale, sale connard de flic », ronchonna Ingrid. Et elle ajouta : « Pour moi, ce sera une açorda de mariscos, comme avant-hier à Cascais. Et tâchons de ne pas nous asseoir à côté de touristes allemands. »

Mais, pendant ce temps, elle pensait :

Tout d'abord, ce fut seulement une révolte torrentueuse d'un petit nombre contre les riches, contre les puissants, contre les verrats et les truies de l'Atlantique Nord, mais assez vite, et tandis que nous avions déjà commencé à vivre à notre rythme de clandestinité et de rapines, nous découvrîmes que l'ensemble de la chair sociale était pourri, que tout puait jusqu'à la moelle, que le corps immense de l'Occident était bon à détruire, non pas à reconstruire sur des bases plus saines mais bel et bien à détruire, et soudain nous nous aperçûmes que la fibre prolétaire sur laquelle nous avions fondé nos espoirs et nos théories, que même le tissu prolétaire était irrécupérable, et, tandis que nous nous attaquions aux grandes articulations de la guerre américaine et que nous tentions de casser les dents des grandes machineries orchestrées par le capital industriel, nous sentions cette pestilence généralisée rejaillir sans cesse sur

nous depuis les intérieurs feutrés des maisons où se terrait la populace, nous luttons contre l'arrogante fliquerie nord-américaine et contre les fourgueurs de napalm en Asie du Sud-Est et contre les mêmes fourgueurs qui, en Occident, coulaient du goudron culturel sur les paupières de tous, afin qu'elles ne s'écartent pas, et coulaient sur la pensée une poix épaisse, afin qu'elle ne fonctionne pas et ne hurle pas, mais la masse profonde et innombrable, dont nous avions au début souhaité voir le réveil, ne se réveillait pas et continuait à ruisseler de boues ordurières et à exhaler d'intenses bouffées de viande gâtée, et nous nous étions dressés en face de la porcherie occidentale et nous surgissions de-ci de-là avec nos ridicules pistolets-mitrailleurs, nous pillions les banques du roi des banques et nous médaillions de plomb la poitrine du roi des médailles, mais nous ne pouvions nier que ce que nous devions affronter jour après jour, à chaque heure de ces jours qui ne tombaient pas, c'était surtout l'haleine fétide des populations dont nous avions proclamé haut et fort l'innocence, et, tandis que nous tapions à coups redoublés sur des objectifs militaro-industriels, la population soufflait sur nous un vent de décomposition que nous avions honte de renifler, honte d'interpréter et honte de reconnaître, et nous préférâmes alors conserver le silence entre nous sur ce désastre idéologique, chacun et chacune d'entre nous supposant qu'il ou elle avait désormais le regard obscurci par la poudre, l'âme déformée par les combats, et qu'il ou elle n'était pas le meilleur juge, et, tandis que nous rédigeons ensemble une explication historique globale de la bauge occidentale, nous trouvions ensemble des justifications à sa pestilence, nous pérorions sur son origine qui remontait à la guerre mondiale et au nazisme, et nous démontrions que les falsifications avaient été indispensables à la survie de chaque famille allemande et à l'équilibre mental de chaque foyer allemand après la guerre, et, bref, nous trouvions ensemble des raisons pour excuser la population des métropoles, mais individuellement nous ne trouvions aucune excuse ni aux porchers du monde occidental ni au cochon occidental lui-même, et nous commençâmes à nous cacher les uns aux autres et les unes aux autres ces pensées qui contenaient à l'égard du peuple autant d'arrogance et de mépris que la pensée des rois de l'Atlantique Nord ou celle des rois des bombes à billes, et la nuit survenait ponctuée de sirènes de police et de rondes de jeeps américaines

ou françaises, et, bien que chacune de nous eût rejoint la guérilla avec un enthousiasme lugubre, sans enthousiasme était désormais le regard que nous posions sur les métropoles assoupies, et seul le caractère lugubre demeurait, chacune de nous s'enfermant désormais en elle-même, ressentant fort l'impossibilité de communiquer à ses compagnes l'étendue de son désappointement, refusant même de se l'avouer, ce désappointement écœuré, de l'admettre de façon intime, refoulant avec hargne son nihilisme dans des poubelles closes de la conscience, et après la nuit filtrait le jour, suintait une solitude effroyable parmi les pourceaux, et, lorsqu'une nouvelle nuit survenait, l'aube semblait à tout jamais inaccessible.

Mais revenons maintenant à Gueule de lune et à son interminable monologue. Résumons-en quatre ou cinq pages.

Comment le valet de Morog-Ahn explique-t-il sa présence à Jekho ? « Je n'ai pas toujours été un misérable valet. Autrefois, j'étais moine », déclare-t-il. Puis il raconte une histoire assez embrouillée, d'où nous retiendrons ceci : invoqués par un esclave mécontent, des vendeurs (« créatures de notre bon seigneur le barâtre ») ont dévasté le monastère et ses dépendances. Averti à temps par un songe prémonitoire, le moine a échappé au massacre en se réfugiant « dans la deuxième sphère ». Au sortir de ce lieu de chaos magique, il s'est retrouvé « dans ce village clos, reclos et enclos de forêts, condamné à servir le montreur de cochons ». Il en remercie « notre gentil seigneur », qui aurait pu le punir « plus acidement encore », par exemple en lui attribuant pour peau « la couenne rampante d'un des porcs de Jekho ». Certes, on devine vite l'insincérité de son remerciement : « Une sorte de voile a rendu tout fruste mon esprit », geint-il dès la ligne suivante, « et je n'ai plus mes pouvoirs d'antan... »

Une histoire pas très amusante, quand on y pense. Mais tout cela appartient au passé, et on n'a rien à gagner en borborygmant de la sorte sur ses souvenirs ; sonorités alarmantes et vaines, qui font trembler le gras des babines et dégouliner la bave le long des épaules jusqu'à la terre, la terre durcie et noircie par le crépuscule.

Oui : occupons-nous plutôt du présent. Car pendant que je bavardais la nuit est tombée, toute, humide et brune, toute la nuit d'un seul coup après le soir.

Là-devant, on la toucherait, on la palperait, la nuit, ma nuit, compagne de chacune de ces heures fastidieuses. Avec pour alliés la lisière du bois et ses fossés, et le bruit du vent sur les fougères et sur les herbes sauvages de la colline, sur la sarvanne à pampres, la sarvanne-viorne, l'intolaire, la lettrisque, le frêneçon, le mille-voultres, la sébarnie roussâtre, la rouève, la mellâtre des marais, la friselée, la géranie à collerette, la blenne, le chabouin, la fausse-blenne, le carpiatre des boues, l'écheville, la golpille poreuse, la golpille cendrée, le cassiris vénéneux, la troussequaine, le cherève, le muy, le souffre-cueille, le bégamin en grelots, la bouterette simple, la bouterette camphrée, la flamboise, la rivale des aubes, le grenièvre, la trousse, le mouillet. À moitié cachée sous les broussailles, obscure

comme une barque qui ne partira plus : ma cabane. C'est là que je me réfugie lorsque le temps s'étire. J'y chuchote ma vengeance et j'y fanfaronne en secret, à l'abri des vociférations villageoises ; je somnole dans les senteurs de sève et de champignons. Là, ils me laissent en paix. Ils n'aiment pas trop s'approcher de la forêt, à ce que j'ai pu comprendre : des fois qu'il en émerge une bête au groin grand ouvert, ou quelque autre fantaisie dévorante de notre seigneur ! Pour moi, je n'ai pas peur ; je connais la forêt bien mieux qu'eux, ses réactions sous la pluie battante ou la neige, ses colères, ses marées, les épaves qu'elle rejette sur le rivage. Et je l'aime.

Ce soir, un peu de brume a décollé de ses chemins internes une nostalgie de fourrures, de hordes nomades, décharnées, obstinées, taciturnes. Devant, à quelques pas, se dresse l'impénétrable mur. Tout est calme. Dans le fossé se démènent des grenouilles, avec leur sens inné de la jacasserie ; sur la droite un hibou hèle d'hypothétiques compagnons, sans grand espoir de réponse. Il y a plusieurs soirs que je le guette, afin de l'admirer au milieu des branches, mais je ne l'ai même pas encore aperçu. Et pourtant, mon seigneur, tu as daigné me doter d'une vue perçante, sois-en remercié dix-sept mille fois au nom de ce que tu gouvernes et au nom de ce que tu crées.

Et soudain, une ombre.

Notre grand-capitaine le barâtre, peut-être, daignant parcourir l'orée des bois ? — Mais non, bien sûr. C'est Crème de chien, l'autre valet, le seul autre valet dans Jekho. Nous sommes deux, à illustrer cette caste piteuse...

Crème de chien a pour maître l'outre stupide qui tout le jour broie et cuisine de la sorcellerie de fête foraine, O'meshbel, autorité morale et ecclésiastique de ce coin perdu, que ses boissons gazeuses et ses philtres de pacotille lui explosent dans les mains et lui rongent aussitôt le visage, et lui consomment dans la douleur les veines du cou, et lui empoisonnent le sang, et lui goudronnent, dans les spasmes, le cœur ! Il faut bien l'esprit épais d'un habitant de Jekho pour ajouter foi à ses simagrées, et pour rester aveugle à son incompétence. Néanmoins, je me garde de dévoiler l'essence de ses supercheries à ses congénères ; une telle insolence me vaudrait d'être découpé en morceaux et jeté en pâtée aux batoury les plus voraces.

Mais je parlais de Crème de chien, le valet. Il devrait constituer pour moi un solide appui en mes entreprises de vengeance ; car nous nous trouvons du côté opposé à celui de nos maîtres, du côté qui peut prétendre un jour faire appel, pour une dévastation de large envergure, aux venteux et autres enfants de la Grande-nichée. Malheureusement, Crème de chien n'a pas eu ma chance en s'extrayant de la

deuxième sphère, à supposer que cette voie soit celle qu'il ait empruntée pour venir au monde ; sa renaissance s'est mal passée. Et un suint de bêtise lui remonte en permanence à la surface de la cervelle, mêlé à une forte pellicule de poltronnerie ; il est impossible de rien tirer de lui. Il a oublié beaucoup de choses ; il ne sait plus à quelle race il se rattache ; il ne sait plus dans quelles circonstances il s'est expulsé de son monastère ; mais peut-être est-il de la région, lui aussi ? Toi seul, seigneur, mon doux seigneur, dans ton infinie connaissance des créatures qui hantent ce monde, pourrais apporter une réponse à ces questions. Mais tant pis : je ne maudis pas mon camarade d'infortune, même si je constate qu'il ne me serait guère utile dans le cadre d'une évasion ou d'un coup de force. Crème de chien ne possède ni la volonté ni l'énergie nécessaire pour échapper à l'emprise des villageois.

Et donc je suis seul, ici, à la lisière des herbes que tu as nommées, mon seigneur, absolument isolé et seul malgré le second valet, en bordure des havre-barbes, de la malfieuse, de la friselée des voyageurs, de la buisse, du gobe-ventre, du grébiaire trompeur, du bégondre, de l'avirole à cupules, de la viesse, du berne-merle, de la sauvemille, de la cannebouque, de l'ancraïne, de la torpue, du couvre-mort, de la fanelle à deux tiges, de la fanelle pommelée, de la fanelle roussâtre, de la chelèvre, de la vie porte-malheur.

Lorsqu'on épluche l'unique index qui recense, au III^e siècle, les œuvres ayant circulé dans les filières depuis le début de la Renaissance¹, on est frappé par la persistance des fantasmes criminels qui avaient hanté l'humanité pendant les siècles infinis de ses guerres. Vieilles hantises, que l'on croyait éradiquées... C'est évidemment dans les parages de la sexualité déviante, des conduites sociales irresponsables et de la pure violence que s'exercent les talents des auteurs. Mais peut-on parler ici de talent ? La plupart des textes de la littérature des poubelles s'appuient sans subtilité sur une structure linéaire pour développer un sujet d'apparence touffue, mais en réalité maigrissime. Concision et art de la synthèse échappaient, visiblement, aux auteurs des filières qui (à l'opposé des écrivains de la Renaissance) accumulaient des volumes épais, indigestes, souffrant de défauts majeurs de logique.

Or, bien qu'issu de la fange, *Le Montreur de cochons* bénéficia d'un accueil particulier. Alors qu'il eût semblé incongru, au II^e siècle, de soumettre à l'analyse une œuvre extraite des réseaux, le texte eut droit à plusieurs articles, à la suite desquels d'ailleurs un collectif d'ethnologues

et d'ethno-linguistes entama une enquête sur la signification des filières au sein de la société renaissante. Pourquoi une telle agitation ? N'avait-on pas décidé une fois pour toutes que les pages vomies par les filières ne méritaient que dégoût et mépris ?

« Dans cette fable animalière de mauvaise espèce, écrit le commando Angela Schiller, nous assistons à une succession nauséuse de mises à mort. Les animaux les plus divers sont massacrés par un moine défroqué, semi-idiot, qui est lié à eux par des relations de maître à esclave. Ceci à l'intérieur d'un monde hermétique, d'un village isolé comme une île, encerclé de plantes et d'arbres.

L'action s'articule autour d'une pensée délirante, accompagne les volutes d'une longue et filandreuse prière. Aucune intrigue intelligible ne permet de démêler, dans la sombre rumination solitaire du moine, ce qui est réalité et ce qui est hallucination. Avec une répugnance que rien ne peut alléger, le lecteur doit assister à plus d'une douzaine d'agonies. L'abattage est effectué à coups de bêche, les victimes sont à peine différenciées. L'assassin accomplit ses hautes œuvres de manière hideusement répétitive, sans altération notable de son humeur, malgré l'accumulation des cadavres.

Bref, un ouvrage laid et stupide, indigne de la signature d'un collectif de la Renaissance. Elise Dellwo devait en avoir conscience, puisqu'elle s'est abritée pour l'occasion derrière un pseudonyme conforme à l'âme frelatée des poubelles : celui du détachement Infernus Johannes². »

On voit donc ici ce qui mobilisait, en fait, les ardeurs de la critique : un collectif de la Renaissance, la commune Elise Dellwo, avait collaboré avec les filières, procédant ainsi à un mélange odieux qui éclaboussait l'ensemble de la sphère littéraire. La commune Elise Dellwo (ou plutôt l'un de ses nombreux pseudonymes et hétéronymes) avait osé combiner l'encre, le sang et la boue de la Renaissance avec l'encre, le sang et les sources nauséabondes des poubelles.

Le Montreur de cochons se trouva vite au centre d'une polémique qui correspondait à une crise de société plutôt qu'à un problème littéraire³. Et si la critique se penchait sur le texte, c'était beaucoup plus à cause de sa provenance ambiguë qu'à cause de son contenu : apparu dans les réseaux,

mais composé et imaginé depuis la forteresse intellectuelle de la Renaissance. Diffusé parmi les hommes des poubelles, mais ne s'adressant pas à eux ; interpellant l'homme de la Renaissance. Bornons-nous à constater que pareille confusion suscitait au II^e siècle des réactions de peur haineuse, proches de l'hystérie, dans sa variante la plus vocifératoire.

Des réactions irrationnelles que seul un racisme latent, mal admis, mal vécu, rend explicables.

Mais replongeons-nous à présent dans ce texte que le commando Angela Schiller a résumé de façon si inexacte.

Gueule de lune et Crème de chien partent braconner à la lanterne, « sur les rives de la forêt ». Soudain, au-dessus de la campagne enténébrée, ils aperçoivent « d'énormes formes noires » qui tournoient lentement, « dans le genre oiseaux gigantesques ou dans le genre nuages, allez donc savoir !... dans le genre monstres ailés, que le barâtre nous fasse protection ! ». Pour Gueule de lune, aucun doute : « elles sont là avec l'accord de notre seigneur » ; « c'est madame la gauche mort qui se promène, en compagnie de quelques délégués de la Grande-nichée ».

Les activités de braconnage sont interrompues pour cause de terreur mystique, et les deux valets vont se coucher sur leurs paillasses respectives.

On marche en silence sur le chemin et, à l'entrée de Jekho, on se sépare. Lui, file se recroqueviller dans la cave de O'meshbel ; et moi, je m'en vais rejoindre les cancrelats et les puces qui pullulent à l'arrière de la porcherie. J'entre en maugréant, mais pas trop fort, car je ne veux pas troubler le sommeil des bêtes de Morog. Je ne suis pas partisan de leur nuire sous prétexte d'une vengeance visant mon maître. Bref, c'est à peine si, à mon chevet, un de ces gros tas de lard se retourne. Tous, à cette heure, ressemblent à leur maître. Ils dorment.

Prions.

Madame la gauche mort ! Madame la gauche mort ! Madame la gauche mort !

Gloire te soit rendue dans les siècles des siècles, madame la gauche mort ! Je n'étais pas fâché de te voir au milieu des grandes voûtes, tout à l'heure, flanquée de tes frères et sœurs de la Grande-nichée, tourbillonnant au-dessus des ignobles tanières du village. Tu as eu tout le loisir de les observer, ces poussifs à replis rances, à cervelle mate, tu les as jaugés, ces habitants de Jekho, tu as tamisé les reflets

d'étable de leurs rêves, n'est-ce pas ? Il est bien, gente dame, que tu considères avec soin ce qui mérite l'écrabouillage. Et, à ce propos, j'aimerais te demander ceci : fais en sorte que Morog-Ahn ait un trépas pénible, et qu'ensuite son groin soit pétri par quelque expert de tes serviteurs, et que son corps se carie et s'échancre pendant quinze mille et neuf bonnes semaines et quatorze siècles dans d'intolérables souffrances ; et aussi que d'horribles plaies à fumerolles se déchaînent sur le stupide sorcier O'meshbel, qui en vain t'invoque soir après soir ; et aussi que Ted Schmerk, le tenancier de la boutique de bière et de vinasse, ait les tripes retirées une à une sans repos ni délivrance ; et que le laboureur cornu Breg-mogol', et Chem le bavard, cuisent tous deux à l'étuvée dans les siècles des siècles ; et aussi que Bloudy-mongo, le meneur de poules et violeur d'oies, et son compère Badraf, le mal nommé, aillent se balancer soixante-treize mille journées au-dessus d'un brasier bien rouge, et qu'en même temps leur dos serve de cible à tes archers ; et aussi que du lait bouillant vienne à jamais gonfler et écorcher les veines de Brd'mel, le montreur de vermiciaux, de Breg-nôh, le montreur de ballons, de Geokho-yël, le dresseur et redresseur d'orties, de Chourovvy-Pios, l'acrobate, et de maître Bovsk ; et que Kan-bleubleuh', qui va et vient à l'extrémité du village, ait entrailles et parties honteuses piétinées par une légion de tes assassins aux membres en fonte griffue ; et que la chose naine, Griveuille, et Grelak-drk', la silencieuse outre de peau, soient pilées durant soixante-sept fois soixante-sept lunes dans les lourds mortiers à scorpions ou les moulins à iules ou les laminoirs à scolopendres dont use le personnel de la Grande-nichée ; et qu'enfin mille trois cent vingt-sept livres de bonne poix bien épaisse soient répandues sur la Babouli, leur hideuse femelle commune, et que la chair lui grésille nuit et jour pendant trente-huit fois quatre cent douze automnes. Et je voudrais te demander également d'intercéder auprès de notre seigneur le barâtre afin qu'il me hisse loin de ce village où me retient un hasard de la deuxième sphère, et que je puisse reprendre la robe de bure et les douces méditations quotidiennes, à vous tous destinées. Veuille aussi, gente dame, rappeler à tes mandataires les venteux, et à tes émissaires les goudronneux, que je ne suis pas un habitant de Jekho et que je suis humble et égaré en ce village et puissamment respectueux de la Grande-nichée et de ses hôtes.

Par le nom du seigneur du monde d'en haut et d'en bas, par celui qui va et qui vient et de ce qui s'en est allé, madame la gauche mort, exauce mes vœux ! Madame la gauche mort ! Madame la gauche mort !

Ayant prié, Gueule de lune se drape dans sa couverture et s'endort. Un cauchemar le réveille : une délégation de goudronneux l'entoure ; les goudronneux dansent une ronde où il occupe le centre, tendent les mains « vers l'intérieur de ses songes et de ses mensonges », et entonnent de nombreuses fois le couplet suivant :

Ta-râ-rah-a'
Taâ-râ-raâ-ah !
Ton ombre sur Jekho porteras !...
Lumières en Jekho éteindras !...
Paupières de Jekho fermeras !...
Toutes les paupières !...
Avec le fer !...
Toutes les paupières fermeras !...
Tou-tes les pau-piè-res fer-me-ras !...
Taâ-raâ-rââ-rah' !

Le valet estime dès lors qu'il a été élu par la Grande-nichée et son seigneur le barâtre pour accomplir lui-même le massacre qu'il souhaitait et appelait depuis des années, de toute sa foi.

Et, le lendemain matin, il se met à l'ouvrage : « Ce jour est celui de la fin de Jekho et de ses habitants », murmure-t-il aux cochons avant de sortir dans la cour, tandis que « la nuit s'enfuit en traînées derrière les collines » et que « tombe bruyamment une cuvette dans la mesure voisine, signe que les maîtres s'épouillent et se défripent et se grattent et en leurs murs se dépoissent de leur pesant sommeil ».

Le maître, Morog-Ahn, fait son apparition au moment où les batoury s'égaillent hors de la porcherie. Son portrait n'est guère flatteur. « Le groin souillé de paille et tout ridé encore après la nuit, les yeux ratatinés et méchants, le poil teigneux, la nuque bossue. Son seul vêtement est une chemise dont la crasse a des allures de cuirasse luisante. Le vent s'y engouffre sans la faire clapoter. Il s'étire longuement sur le seuil : bras, jambes et ailes. Et comme d'habitude il regarde le monde avec haine. Au retroussement de ses babines, je sens qu'il ne va pas tarder à expulser sur moi sa mauvaise humeur. »

Après une bordée d'injures, en effet, Morog-Ahn reproche à son valet de négliger Morog-batour, le plus gros cochon du troupeau. Comme Gueule de lune manifeste quelque désinvolture, le maître lui promet une correction. « Mon doux barâtre, gentil seigneur ! » s'étonne Gueule de lune. « Comme ce matin ressemble à tous les autres ! »

Pourtant, insensiblement, nous avons déjà abordé la première scène de tuerie, qui vaudra à Infernus Johannes-Elise Dellwo les épithètes indignées de la critique du II^e siècle.

Morog est bel et bien ressorti de chez lui, un bâton à la main, et il trotte en ma direction, gesticulant et moulinant avec ses ailes atrophiées, dans l'idée qu'il va soulever ainsi sa massive personne. Rien ne se produit, évidemment, il ne décolle pas du sol. En cela il est pareil aux grotesques volatiles de Bloudy-mongo, ce terreux du voisinage qui a croisé sa basse-cour avec lui-même, le barâtre pour ce crime l'écartèle et le herse ! Et ses appendices de palpiter, sa flasque bedaine de crouler, la bouse sèche de glisser en poussière le long de ses cuisses !

D'ordinaire, lorsqu'il s'élance sur moi et que je distingue veinules et furoncles à la surface de son front bosselé, et que je vois écumes en son œil et fureurs en sa bouche, d'ordinaire je me prends la tête entre les mains, j'adopte une pose propice aux coups et à l'offense, et j'attends que mon maître se soit rassasié de sa hargne... Mais aujourd'hui...

« Attrape ton châtiment, vaurien ! » éructe Morog-Ahn.

Imagine-t-il que je subirai ses sévices jusqu'à la fin du monde, sans me révolter ? Comme il se trompe... C'est lui qui, à l'instant, va recevoir son dû, une volée de première et définitive grandeur.

Je me faufile dans la porcherie. À droite, près de la mangeoire, je trouverai de quoi me défendre, de quoi lui enseigner en peu de mots ce qu'il a toujours ignoré au sujet de notre barâtre suprême. Emporté par son élan, il se précipite derrière moi. Son gourdin dressé vers le ciel sonne contre l'encadrement de la porte au moment où je referme les mains sur la bêche. Il se présente de trois quarts, exactement ce qu'il fallait. Par le nom du seigneur d'en haut et d'en bas, par celui qui va et qui vient et de ce qui s'en est allé ! Je lui frappe en plein museau avec le plat de la bêche et je sens que sous le métal, au bout du manche, il y a quelque chose de mou et de condamnable qui éclate. Grand merci, gente dame, gloire à toi, mon bon seigneur ! Je devine en moi votre force !

Morog lâche son bâton et s'effondre, à genoux d'abord, puis sur le flanc, comme un sac de graines ou de pommes, et, pendant qu'il se dégonfle avec un bredouillis qui est une musique pour mes oreilles, je lui retape une sérieuse fois au même endroit, ce qui lui pulvérise le devant du masque, et aussi l'arrière, sans doute.

Malgré tout, un vague sentiment de déception rôde en moi et me mordille. En une seconde je lui ai clos les paupières, et voilà que présentement aucune souffrance ne le tараude. Le geste a été d'une simplicité déconcertante. Or, gente dame, j'espère que tout est prêt dans tes domaines pour l'accueillir, car il faudrait maintenant que la Grande-nichée, de l'autre côté, se préoccupe de ses mille vingt-neuf siècles et vingt-neuf saisons de trempette dans un mélange constitué d'huiles caustiques et de venins poussés à l'ébullition. Autrement, il n'aurait pas payé bien cher son voyage, ne crois-tu pas ?

Je décolle la bêche et j'examine. En matinée, il y a déjà eu spectacle plus attrayant. Ce que je découvre fait penser à la mare aux cochons : noirâtre, glaviotarde, vaseuse est-elle ; et chuintante comme un chapelet de ventouses, lorsqu'on en remue les rives. Ce serait drôle si les batoury s'avisait de lui ausculter la figure, comme ils fouissent quand l'heure est chaude, à la recherche de nourriture, de pourriture, de racines. Il faudra que je leur groïne sous les oreilles, si tu m'y autorises, doux seigneur, et toi, gente dame, que je leur groïne une suggestion de cette espèce.

Du pied, je déplace le ventre de Morog, qui me gêne pour tirer la porte. Le poids de ce drôle est invraisemblable. Montagne, Morog-Ahn gargouille sous mes efforts. Suave seigneur, comment as-tu pu admettre que de tels êtres gambadent sur tes beaux pâturages ? Et vous tous, de la Grande-nichée, pourquoi ne les étouffez-vous pas à la naissance, alors que déjà, grâce à vos miroirs, vous connaissez l'image de leur forme future ?

Je bloque le loquet derrière moi et je sors, non sans avoir nettoyé la lame de ma bêche sur la chemise du montreur de cochons. Dans la cour grognent quelques batoury. L'un d'eux flaire le perron de la mesure. S'il cherche son maître, il ferait mieux de renifler ailleurs...

Assez curieusement, lors du fameux débat sur Elise Dellwo et la littérature des poubelles, personne ne proposa une lecture raciale du Montreur de cochons. On essaya de distinguer, sous les noms étranges donnés aux victimes de Gueule de lune, telle ou telle personnalité policière ou sociale-démocrate, comme si le texte avait appartenu à la

catégorie (finalement très rassurante) des pamphlets. Mais on ne déchiffra pas dans *Le Montreur de cochons* les éléments d'un insupportable malaise, d'un malaise lié à l'identité raciale et à l'identité de la psychologie profonde, d'un malaise affreux qui ne pouvait pas se libérer, sinon dans cette vomissure littéraire de basse qualité. Peut-être d'ailleurs l'auteur (à l'intelligence plus lunatique que subtile) n'avait-il pas, lui non plus, aperçu ce qui se cachait derrière ses propres lignes. Peut-être ne l'avait-il pas voulu.

Il semble pourtant clair qu'un grand nombre d'indices autorisent à cette analyse. Même si le texte s'était conclu sur la mort de Morog, nous disposerions d'un large éventail d'exemples montrant que l'angoisse raciale (et non l'angoisse politique, comme le prétend, à tort, la patrouille Detlev Viêt) y occupe le premier plan.

Remarquons tout d'abord qu'une formidable confusion de races et d'espèces règne dans le monde clos où se déroule l'action. Les termes « homme », « humain », ne sont jamais utilisés. En revanche, Elise Dellwo (Infernus Johannes) nomme les protagonistes par leur fonction sociale (maître, valet, sorcier, femelle commune, etc.), ou en les situant à l'intérieur d'une hiérarchie technique plutôt énigmatique (le montreur de vermiciaux, le dresseur et redresseur d'orties, etc.). La commune (le détachement) reconstitue également une pyramide religieuse très traditionnelle (tout au sommet, notre seigneur le barâtre, puis un peu plus bas madame la gauche mort, puis plus bas encore le personnel de la Grande-nichée, goudronneux, venteux, etc.). Tous ces personnages entretiennent un système d'hostilité ou d'alliances sur lequel nous avons écrit un opuscule par ailleurs⁴. Mais, quelle que soit sa position sur l'échelle de la puissance ou de la violence, aucun d'entre eux n'échappe à une caractérisation animale.

Les attributs de l'animalité sont variés. Les ailes peuvent atteindre une sorte de dimension cosmique (madame la gauche mort tournoie avec ses serviteurs à hauteur de nuages ou d'étoiles), ou n'être que des appendices ridicules (Morog-Ahn ne parvient pas à décoller du sol de la cour). Il est couramment fait allusion à des griffes, à de la bave, à du venin, au cuir, au groin, aux crocs, à la panse, à la bouse. Le contexte fermier, campagnard, suggère volontiers des croisements génétiques entre les maîtres et leur

bétail (les volatiles de Bloudy-mongo). Quand un porc est personnalisé, il reçoit le même nom que son propriétaire (Morog-batour), ce qui sous-entend un rapport de filiation, consanguine ou du moins spirituelle. Cette accumulation de détails et d'ambiguïtés rend constante, maniaque, l'idée du sang, de l'hérédité, de l'identité, de l'étiquette raciale.

Dès le début de l'histoire, tout est en place pour un génocide, mais, d'un point de vue purement racial – ou raciste –, le valet de Morog-Ahn semble en réalité posséder les mêmes traits physiques que ceux qui l'emploient (et qu'il va s'employer à exterminer). Seule sa conscience, une conscience aiguë de la laideur des autres, le différencie des habitants de Jekho.

Là réside sans doute la leçon essentielle du texte, l'aboutissement souterrain des réflexions d'Infernus Johannes : quelles que soient les alliances, les motivations, les justifications, quelles que soient les victoires et les défaites, rien ne parvient à dissimuler l'uniformité répugnante des ennemis en présence.

Quatre groupes raciaux sont ici confrontés, et ils sont en réalité tous semblables. La race supérieure de la Grande-nichée, une race intermédiaire de moines et de valets (se prétendant élue, mais sentie par les villageois comme un échelon inférieur, à mi-chemin entre les maîtres et le bétail, et peut-être même inférieure au bétail), une race à exterminer (sentie par le valet comme une caricature inadmissible de lui-même), et enfin les batoury et les volatiles qui restent en dehors de toute haine, sauvés par le caractère absolu de leur animalité (bien que l'on puisse établir des rapports de filiation entre eux et les villageois). Un univers de boue, de solitude et de sang, et ces quatre groupes entre lesquels il faut la rumination délirante de Gueule de lune pour noter des différences.

Comme nous voilà loin des « fables animalières » d'Angela Schiller !...

1. « Guide raisonné pour une promenade en pays de poussière », in *Confluents*, no 16, par le collectif Jörg Sjöström.

2. Commando Angela Schiller, « Déchéances », in *Nouvelles du IIe siècle*, no 38.

3. Citons pour mémoire, à ce sujet, les articles de deux pseudonymes d'Elise Dellwo, la patrouille Hanna Fritzsch et la section de combat Irene Schelm, parus respectivement dans *Naufrage des phrases*, no 1, et *Crevasse du IIe siècle*, no 1, ainsi que la brochure de la commune Katalina Raspe, *Leur guerre noire et la nôtre*, brochure à laquelle répondit aussitôt un des hétéronymes d'Elise Dellwo, la patrouille Detlev Viêt, avec son article « Filières et poubelles de la sociale-démocratie », une brève demi-douzaine de pages où toute l'idéologie de la Renaissance est passée au lance-flammes. On pourra se reporter aussi à notre étude, « Place aux imposteurs ! », in *Revue du VIIe siècle*, no 9.

4. Voir pour plus d'informations notre *Essai de caractérisation des groupes criminels au IIe siècle*.

OceanofPDF.com

Parfois, Kurt comprenait ce qui s'agitait en Ingrid, et parfois il ne percevait d'elle que les premières couches superficielles, la fausse tranquillité joyeuse du masque qu'elle arborait cette semaine-là à Lisbonne, et en dessous une inquiétude grinçante, due à la proximité des échéances, du départ ou du non-départ pour l'Asie, et en dessous encore sa folie tourbillonnaire, tissée de visions difficiles à supporter, tissée de paradoxes, d'hallucinations refoulées et de violence, tissée avec les hurlements d'une interprétation terroriste et sans lumière de l'univers réel. Au-delà, il lisait, comme par-dessus son épaule, son livre. Des extraits de son livre. Parfois, au long des pages, il parvenait à suivre sa pensée camouflée et recamouflée, détournée volontairement de son objet et de ses objectifs, commentée volontairement dans des sens qui la désamorçaient de toute prise sur la réalité. À ce qui était voulu et calculé s'ajoutaient des images et même des raisonnements, et même des systèmes qu'Ingrid ne maîtrisait pas et qu'elle soupçonnait à peine et qui s'étaient imposés à elle depuis des profondeurs qu'elle croyait avoir explorées de long en large, mais où tout, en fait, avait échappé à son exploration. Dans son livre, Ingrid réussissait à falsifier le monde, à falsifier son histoire personnelle, à mentir de façon effectivement magistrale au BKA et aux chiens experts et aux sales molosses décrypteurs du Sicherheitsgruppe, elle réussissait à dérouter n'importe quel lecteur, mais, quand elle imaginait qu'elle se mentait magistralement à elle-même, ou qu'elle mentait à Kurt sur elle-même, quelque chose ne fonctionnait pas et autre chose s'emparait d'elle, hors de ses réticences et hors de sa folie feinte et non feinte : à son insu. Parfois, Kurt saisissait des bribes de ce qu'Ingrid ainsi n'avait pu ni maquiller ni enfouir. À nouveau, le livre d'Ingrid lui paraissait dangereux, condamnable de la première à la dernière page. À nouveau, il dénonçait, dans sa totale opacité romanesque, une transparence, une limpidité où les molosses fouilleraient et renifleraient avec ardeur.

Il l'entendait presque, négligeant toute précaution oratoire, dire :

Dans mon roman, dans *Einige Einzelheiten über die Seele der Fälscher*, j'aimerais aussi faire toucher du doigt et du groin cette cochonnerie de la violence qui est comme un chaudron incompréhensible où se boursoufle

et mitonne une vase dont chacun se sert pour justifier sa vie ou sa mort. Où chacun puise, avec les mains, avec l'âme, avec des membres inconscients qui permettent au passage que les adversaires se palpent et s'apprécient et finalement se consolent les uns les autres et s'encouragent. J'aimerais que le lecteur, lui-même crotté jusqu'aux yeux de boue et de purin, flaire le caractère absurde et scandaleux des uns et des autres, et même l'hypocrisie des raisons officielles de leur affrontement. Parmi nous, certains avaient une idée claire de la société que nous voulions réduire en miettes, et formulaient de manière froide les circonstances politiques, historiques et idéologiques, qui avaient rendu l'Occident si nauséabond, irrespirable. Cependant, même les plus lucides, même les plus rationnels d'entre nous avaient rejoint la lutte en suivant un sentier intérieur d'éclaboussures, de sang et de cochonneries qui les ramenaient dans un paysage où la lucidité et le rationnel étaient simplement fantômes. C'était le sentier de l'élite, déjà foulé et piétiné mille fois par l'élite des cochons occidentaux, et qui cheminait d'une guerre à une autre, d'une bauge à une autre, le long de barrières mentales communes aux uns et aux autres. J'aimerais que soit établie cette similitude entre tous, entre justiciers anarchistes et justiciers en uniforme, entre tous les membres actifs et passifs du bourbeux paysage occidental, entre ennemis façonnés de la même glaise atlantiste, entre camarades cauchemardeux, essayant de surnager hors du fumier ou de nettoyer la terre puante, mais eux-mêmes créatures du fumier militaro-industriel, et la similitude entre les puissants invisibles et leurs esclaves lobotomisés, cette identité de pensée et de destin, due à une origine commune et à un même purin cérébral et immuable.

Nous n'infligerons pas au lecteur la suite des séquences qui ensanglantent le livre, ni même leur résumé, car la journée de Gueule de lune se subdivise en quinze meurtres successifs. Tous sont similaires. Les victimes se défendent mal et ne se révoltent guère contre la bêche qui les assomme. Les cadavres (les « abandonnés ») jonchent les rues et le bas des portes, dans un village que la pluie métamorphose tout autant que le délire du valet. Les descriptions restent maigres, souvent réduites à une liste psalmodiée de vocables spécialisés, la plupart du temps forgés de toutes pièces¹. Tandis que crépète l'averse, un venteux à cheval intervient. La Grande-nichée n'a délégué qu'un seul de ses sbires pour présider au massacre et l'accélérer, car l'après-midi s'avance, et tout doit être conclu avant la nuit.

C'est alors que s'intercale dans le récit un épisode surprenant, aux fortes ramifications oniriques, un épisode sur lequel se brise complètement la progression dramatique. Nous voulons parler du spectacle souterrain, animé par les « abandonnés » du matin.

Gueule de lune pénètre dans la mesure de la Babouli, la femelle commune. « Et ce n'est pas que le lieu me remplisse d'aise », fait-il remarquer.

Il n'y a personne pour me recevoir. Dans la pénombre résonne le vacarme de la pluie qui se rue et galope sur le village, et cingle les toits et la boue et les abandonnés qui gisent là-bas dans leur silence intérieur, en face de la cour de feu mon maître.

Les fenêtres minuscules, comme empaillées de toiles d'araignée, diffusent assez de jour, malgré tout, pour que l'on puisse s'orienter. La pièce n'a pas changé. Il faut dire qu'ici même un œil crevé n'aurait pas de mal à se repérer, tant les remugles sont puissants, sculptés dans l'espace, comme des meubles indéplaçables. Je ne ferme pas les yeux, mais je revois les images associées à ces exhalaisons, j'entends le souffle de ces scènes de débauche quotidienne, toujours pareilles, si peu variées qu'on les croirait figées par les exigences d'un rituel liturgique.

La Babouli démembrée sur son matelas de crin, culbutée grotesquement et couverte, labourée, sondée, défoncée par quelque brute épaisse de Jekho, le tout accompagné de vastes remuements de paille et de duvet, agrémenté des piaulements d'un plaisir gras et trop vite satisfait, et donc aussitôt doublé des piaulements de la

rage et de la douleur. La Babouli suante et vorace, trouée et bouchée et rebouchée et bouchonnée, et tire-bouchonnée et retrouvée aussitôt dans la pagaille et les vociférations ; les ailes bouseuses clappent et s'entremêlent. À cela souvent s'ajoutent les ricanements de Griveuille, la chose naine, qui se complaît à l'examen des chairs imbriquées, et les commentaires étranglés, obscènes, de quelque invité qui attend son tour, la main en conque fébrile entre les cuisses, les aisselles basses, les commissures enflammées, les membres hagards. Et les odeurs, toute la gamme ; odeurs de mulasse, de bonnelle vulvaire, de piruire, de fiente larmière, de tritebile, de gote, d'avaine, de gote grise, de gote miroitée, de gote souvine, de feuillon, de bulbe violon, d'humeurs capres, de pilot brûlant, de pistil gommelé, de poirasse sursautant, de graimbert, de cannelures fibreuses, de fibrilles gamelées, de giclures, de vinasse permique, de frenaude, de gammares spongieux, de sueur du train, de corps mulard, de bière mularde, de pissat, de viesses du rut, de vaisseaux louvets, de monilles dans tous leurs états, de rots spasmodiques, de glandes rouannes, de glandes madres, de glandes tisonnées, de crottaines, de glandes embouties, d'avioles triturées jusqu'à l'hématome, de bosse reproductrice, de pis.

Or, je ne sais pas si tu m'écoutes encore, gentil seigneur. Mais, si tel est le cas, pourrais-tu immobiliser au grappin la maîtresse de ces appartements et la déchirer en minces lanières que tu feras revenir dans l'huile grésillante pendant, disons, quatre fois cent neuf mille semaines ? Pour cela je te rendrai grâce chaque matin, de mon vivant et aussi quand j'aurai à mon tour été abandonné, dans les siècles et l'espace noir.

J'avance de quelques pas dans la maison vide, et sans y penser je déplace du pied la porte que j'avais envoyée se fracasser contre le sol. Surprise : je viens de dégager un trou béant au bas du mur. La métamorphose du village a bien eu lieu en profondeur : sous le panneau de bois une entrée de cave se dessine, avec un escalier qui descend, grossièrement taillé à même l'argile. Tout cela n'existait pas hier ou ce matin.

C'est peut-être là qu'ils se sont réfugiés ?

Je tâte la première marche du bout des orteils. J'hésite un peu, la bêche levée à hauteur de tempe, frémissante, en garde. Je m'enfonce sous terre. Frôlant mes yeux, la porte horizontale, et au-delà la surface de glaise encore poussiéreuse, et au-delà l'extérieur de la maison, les cataractes sifflantes du ciel. Sur le chemin bourbeux, un batour ruisselant de tempête. Il s'est arrêté, il m'observe ; sa grosse tête inexpressive se balance, puis se fige. Si j'en avais le temps, je le convainrais de s'installer chez la Babouli, il s'y sentirait peut-être mieux que dans la porcherie de Morog. Et ce

soir, de toute façon, le village leur appartiendra en entier, aux cochons et aux poules, ils pourront se prélasser à leur guise dans n'importe quelle tanière de Jekho. Les maîtres seront tous abandonnés, et moi je serai reparti avec le venteux pour rejoindre la Grande-nichée... Je lui fais signe... Il ne me voit pas...

[...]

Par le nom du seigneur du monde d'en haut et d'en bas, par celui qui va et qui vient et de ce qui s'en est allé !

Dès que j'ai franchi l'angle de l'escalier, je me retrouve en terrain connu. Au lieu d'une cave tissée d'obscurité – la chaumière de Breg-nôh et de Geokho-yël ; plus exactement, la salle mitoyenne où d'habitude se tiennent les représentations solennelles... Et...

Que madame la gauche mort m'assiste ! Or ça ! Que se passe-t-il en ce bas-monde ? Que madame la gauche mort m'assiste et que notre barâtre m'insuffle assez de courage et de non-folie pour tenir bon ! Cette salle n'est pas vide...

Une représentation s'y déroule. Le calme règne, on a dressé l'estrade comme aux plus beaux jours, le public villageois est bien là rassemblé, attentif et silencieux. Et les montreurs patientent, à la queue leu leu, prêts à monter en scène, sachant que leur tour va venir. Et sur les planches, déjà...

Si ma voix tourbillonne jusqu'à la Grande-nichée, que l'un d'entre vous, gentils seigneurs, me protège !... Sur les planches, déjà, mon maître Morog officie, comme si de rien n'était !

Je détaille l'assistance du regard. On m'ignore, pour quelque raison inexplicable. Les abandonnés du matin sont regroupés au bord de l'estrade, sur l'estrade, et aucune fêlure cramoisie, aucune faille grailonneuse ne vient colorer leur vilain crâne. Combien de fois faudra-t-il les tuer, tous ceux-là, pour s'en débarrasser vraiment ? Quant à toi, gente dame, ne pourrais-tu les flétrir avec un joli sceau indélébile, afin qu'ils n'osent s'évader du troupeau de tes morts ? Et que même en ce cas tes bergers puissent les repérer de loin et les ramener au trot de gymnastique sur tes domaines ? Car autrement ils font scandale sur les méandres de la réalité ; et maintenant par exemple les voilà de nouveau mêlés aux autres, semblables aux autres et indistincts des autres et ni plus ni moins gonflés de liqueurs et de liquides que les autres. Et comment veux-tu que je m'acquitte de ma besogne si les frappes vigoureuses de ma bêche ne les pétrifient pas, ne les assagissent pas, et si les abandonnés avec ta permission se relèvent ?

Morog-Ahn est en train de terminer sa démonstration. Combien de fois a-t-il réalisé son numéro idiot, devant ce public idiot ! Chem le bavard, à quatre

enjambées de moi, feint la stupeur émerveillée ; Chourov-Pios et Kan-bleubleuh' applaudissent. Il n'y a pourtant pas de quoi se pâmer ; la manipulation qu'effectue Morog est des plus médiocres. Il utilise comme accessoire un vieux poêle en fonte, une épave courte sur pattes, aux nombreux tiroirs et trappes qui regorgent de suie. Dès qu'il le touche, le meuble éjacule alentour des effluves de ramonage, de bistre.

Voilà à peu près en quoi consiste la démonstration. Mon maître introduit un porcelet dans le tiroir situé en haut et à gauche, il tourne plusieurs clés de tirage, imite le bruit du feu en se penchant sur une bouche d'aération, il secoue les grilles, les rondelles, s'empare d'une tige de fer et tisonne ici et là, prétendant ainsi anéantir le goret. Au bout d'un moment, tandis que fusent les braiements admiratifs du public, il ouvre la trappe du four de droite, et il y récupère l'animal sain et sauf. Le public exulte, persuadé que la bête a été transportée miraculeusement à travers les obstacles de métal et à travers l'espace noir. Morog ne le détrompe pas. Affectant un air de modestie surboursoyée, il tire son partenaire par les oreilles, il l'extraie du ventre de fonte, il l'exhibe, afin de bien prouver qu'il ne s'agit pas d'un batour truqué. Et le pauvre cochonnet de se répandre en glapissements affreux, au milieu des acclamations et des vivats.

Et, après Morog-Ahn, Breg-nôh montera sur scène. Dans ce cirque sans sourire, l'ordre des apparitions est immuable, depuis des siècles...

Nous interrompons là la description du spectacle. Rien ne semble légitimer cette hypertrophie (trente-cinq feuillets dans le manuscrit original !) où l'action se perd et se dilue, laissant place à des gesticulations rituelles, pour nous terriblement obscures. Gueule de lune, son arme de mort sur l'épaule, se fige, se met à méditer, se calme.

Il serait navrant de négliger ce passage, sous le prétexte de son incongruité bizarrissime. Car, loin de constituer un simple fatras de fantasmes propres au détachement Infernus Johannes, il forme un pont entre deux imaginaires en crise au II^e siècle, celui de l'homme des poubelles et celui, tout aussi mutilé et étouffé, de l'homme de la Renaissance.

Reportons-nous ici à un article que nous avons fait paraître l'année dernière dans *Sillages*, et dont aujourd'hui nous citerons quelques lignes².

« Sans crier gare (écrivions-nous), en plein centre du récit, puisant leur énergie dans l'immense solitude métaphysique du personnage, surgissent,

dérangeantes et incontrôlées, les obsessions principales du II^e siècle, celles de l'identité raciale, de l'absence de paternité reconstituable, de l'absence d'enfance, mais elles s'expriment cette fois sous une variante moins habituelle : une hantise pénible de la sexualité, une spéculation trouble sur les modes de reproduction de l'espèce.

Ce n'est pas un hasard si Gueule de lune force la porte de la Babouli, femelle commune de Jekho, alors qu'il sait que la maison est vide. À Jekho, cette demeure est imprégnée d'une valeur symbolique particulière. Bien que décrite sans complaisance, elle joue le rôle indéniable de refuge : contre la pluie, mais surtout contre la nécessité impérieuse de tuer. C'est un lieu sexué, femelle, un lieu de persistance de la vie, hors du monde et hors des lois du monde. Un lieu au centre duquel (la salle des représentations) on accède après avoir accompli un parcours souterrain, dans l'humidité obscure (l'escalier de terre). Un lieu où sont préservés le droit à la lassitude, le droit au doute, au ralentissement des actes, des pensées et des gestes, le droit, enfin, au mystère.

Dans les entrailles de ce lieu femelle, l'irrationnel va subvertir la mécanique jusque-là bien réglée de la tuerie. Mais pas n'importe quel irrationnel. Cet irrationnel-là touche aux secrets les plus atroces de l'inconscient collectif du II^e siècle, reprend les pires confusions entre humanité et animalité, mélange sans principe, sans logique, sans la moindre lumière, la mort et la vie, et s'interroge brusquement sur les mécanismes physiologiques de la reproduction des êtres vivants.

Car à quoi assistons-nous lors de ce spectacle ? Morog-Ahn exécute un tour de passe-passe. Il introduit un jeune porc dans un espace fermé et noir, et il le retire (après une durée déterminée) d'un espace fermé équivalent, voisin, afin de l'exhiber et de le faire couiner à la clarté du jour. Il n'aura échappé à personne que nous sommes là en face d'une théâtralisation, et que l'objet du spectacle est d'enseigner au public le processus de la reproduction animale. Mais l'élucidation des symboles a été depuis longtemps oubliée, perdue ("depuis des siècles"). Des détails ont été faussés, rendant la leçon absurde. Morog-Ahn n'a aucune idée de ce que signifie sa prestation au rituel immuable, et son public n'y guette pas la révélation d'une quelconque vérité.

Et l'auteur ? À constater son absence de commentaire sur le sujet, on doit conclure que l'auteur, que le détachement *Infernus Johannes*, ne disposait pas, lui non plus, des clés expliquant la présence de cette digression au milieu de son livre.

Dans le climat d'obscurantisme régnant au ^{III}^e siècle, une telle faiblesse littéraire, à la limite de l'escroquerie intellectuelle, n'avait évidemment rien d'exceptionnel ni d'étonnant. »

Comme nous sommes limités par le nombre de pages, nous ne traiterons pas plus avant la question des aberrations et des errances de l'inconscient sexuel, de l'inconscient racial et politique à l'époque d'*Infernus Johannes*.

Il nous reste donc à en finir avec le valet.

Mettant un terme à son immobilité songeuse, Gueule de lune reprend du poil de la bête et élimine plusieurs des villageois qui assistaient à la représentation, tandis que sur l'estrade les abandonnés poursuivent leurs gesticulations, indifférents à la pagaille guerrière qui s'est emparée de la salle. Une fois dans la rue, le valet allonge encore la liste de ses victimes. Le venteux lui accorde une aide dédaigneuse, malveillante, et abat de son côté quelques habitants de Jekho, parmi lesquels figure le second valet.

La pluie se déverse sans répit et la foi de Gueule de lune en son seigneur décroît de façon radicale au fil des heures. Le valet soupçonne que la Grande-nichée lui a retiré son soutien moral ; s'il continue à assassiner, ce n'est plus que par pur instinct mécanique, avec une sorte de nihilisme dégoûté. Poisseux, gelé jusqu'aux os, recru de fatigue, il laisse déborder sa hargne à l'égard de la Grande-nichée, injurie madame la gauche mort et se met à favoriser, au sein de son imprécation incessante, confuse, « le seigneur du monde d'en haut et d'en bas, celui qui va et qui vient et de ce qui s'en est allé », divinité ou principe divin qu'il place désormais au-dessus du barâtre tout-puissant. Ainsi envisage-t-il de renier ceux au nom desquels il a anéanti le village.

« Une seule chose m'importe encore », songe le valet, « sur quelle monture me feront-ils quitter Jekho au crépuscule ? Devrai-je partager le batour de ce vilain venteux, devrai-je moi-même enfourcher Morogbatour ? Devrai-je trotter comme un esclave derrière la silhouette maugréante de mon guide ? »

La pluie ne se répand plus en hallebardes sifflantes contre la terre ; l'averse, peu à peu, se calme. Bientôt chanteront les ruisseaux du chemin, tinteront, dans le silence, les larmes que les toits épanchent. Le ciel, lui, ne changera pas de couleur. Il restera ainsi jusqu'à la nuit, et demain et tous les autres jours, une gelée caillée et noircie, à jamais caillée et grumeleuse et à jamais noircie, grisée de fange et d'huiles et de pelures noires. Pourquoi donc y aurait-il désormais un ciel bleu sur Jekho ? Au-dessus de la campagne s'éternisera ce plomb baveux, dès que la pluie aura haussé les épaules et déguerpi.

Mais moi, que vais je devenir ?

« Et ceci. Encore », rauque le venteux.

Il ne me regarde plus guère, comme si déjà il pensait avec nostalgie à la porcherie fuligineuse où il attachera son batour à très-longues pattes, comme si déjà il apercevait, par la fente de son masque de bronze, les hautes murailles de la troisième sphère, d'où le haleront, avec force ululements et grincements et cris de poulies, ses laidissimes congénères.

« Nulle place. Pour toi. Nulle place là-bas », dit-il.

Un frisson me parcourt l'échine.

« Mais alors, qu'est-ce que... »

— Nulle place. Tu demeures », précise-t-il, en faisant un effort manifeste pour chercher ses mots. Il s'applique, afin qu'aucun doute ne subsiste dans mon esprit.

Gente dame ! Je ne peux le croire ! Ce verdict d'exil sera rapporté, n'est-ce pas ? Je ne pourrai pas éternellement en Jekho ?

Pardonne-moi, grande dame, ce que j'ai pu prononcer méchamment contre ton nom et tes commandements... J'étais ivre de sang, épuisé... Belle dame, puissante dame ! Retire de ta mémoire, je t'en supplie, les paroles que ma langue a eu la sottise de confier au vent, et brûle-les en hâte, et arrache-moi sur-le-champ, si tel est ton gré, cette coupable masse de chair saliveuse, et écharne-moi la bouche jusqu'aux molaires, mais ne me laisse pas seul en Jekho !

« Mais pourquoi ? geins-je. Qui t'a ordonné de me récompenser aussi mal ?

— Demeure dans le village, répond-il.

— Mais tu le dis au nom de notre seigneur ?

— Tu demeures », répète-t-il une dernière fois.

Il est impossible d'en tirer autre chose. Les tourbillons de là-haut l'aspirent, et je suppose que sous son horrible heaume il a déjà oublié les parfums et les orages et les ensanglantements de cette région de l'univers. D'un coup de talon, il indique à son

batour qu'il est temps de partir, et le batour commence à décoller de la vase ses sabots noirs.

Je faiblis, je m'affole, j'étouffe, je tombe à genoux dans une flaque. Je tends les bras vers celui qui est le seul à pouvoir me consoler encore.

« Gentil seigneur, lui dis-je. Emmène-moi sur ton batour à très-longues pattes ! Je me mettrai pour toujours à ton service ! Je serai ton fidèle esclave ! J'irai répandant ta gloire sur les chemins !... Gentil seigneur, mon gentil maître ! Emmène-moi !... »

J'aboie et bégaie à côté de lui, mais sans y croire. Sans croire à rien. Depuis longtemps j'ai renoncé à obtenir quoi que ce soit avec mes suppliques. Une vague d'indifférence, de passivité, me balaie les veines.

Le batour éternue bruyamment et m'envoie rouler en arrière, d'une vicieuse détente du jarret. Le choc, en plein centre de la poitrine, m'éblouit. Ou peut-être est-ce le venteux qui m'a brisé les côtes à la masse d'armes ? Je n'ai rien vu. Je m'effondre sur le flanc, jusqu'à l'épaule dans les coulées de boue, et c'est tout. Je n'ajoute plus un mot. Eux non plus, d'ailleurs, le venteux et sa monture. Ils se détournent, ne me contemplent pas, s'engagent sur le sentier qui monte, à travers champs, vers les fougères et la forêt. Ils quittent le village. Ils s'enfoncent dans la brume laiteuse qui a succédé à la pluie. Ils ne sont bientôt qu'une tache grise qui se dissout, très loin ou pas très loin, à la limite du firmament et du monde, là où le paysage de Jekho s'émiette dans le néant. Me voilà vautré dans la glaise comme le dernier des cadavres. J'ai du mal à interpréter les images qui me parviennent encore. Me voilà assommé, démoli, couché au milieu des flaques comme les autres.

La nuit va se couler sur nous tous, et ce sera la fin. Pour l'instant, nous ne sommes plus que trois vivants en Jekho ; mais dans le silence revenu j'entends les râles d'agonie du sorcier et de la Babouli. Le venteux s'est arrangé pour que leurs blessures les tourmentent jusqu'au crépuscule, mais le crépuscule rampe déjà entre les chaumières. Tout cessera lorsque la nuit sera tombée : les chuchotements de l'eau, les plaintes. Les ténèbres auront envahi Jekho, et il y aura le village en ruines, les cours et la rue transformées en marécage, et ça et là les cadavres allongés, les abandonnés, et moi aussi, ensommeillé, et pourquoi pas aussi, virant près des nuages, satisfaite, madame la gauche mort, environnée de ses aides-bourreaux à plumes épaisses ?

Je réfléchis à cela pour éloigner la douleur qui me brise. Le coup donné par le venteux a été funeste. Je lutte contre la meurtrissure et pense avec une grande lenteur. Tout peut encore changer. Il suffirait que...

Oui ! Tout peut encore changer, et pas à l'avantage de vous autres. Il existe peut-être une sphère supplémentaire, habitée par des seigneurs hostiles à la Grande-nichée. Qui m'empêche de leur offrir mon dévouement sans partage, mon dévouement sans ombre ni remords ? Je porterai leur bannière et leur verbe avec toute la fidélité dont je suis capable, et je lèverai haut les couleurs de leur sphère. Il suffirait qu'ils m'avertissent avant que le crépuscule n'appose son sceau sur le paysage. Qu'ils se fassent connaître.

Et alors je me redresserai, et chanterai aussitôt leurs louanges.

[...]

Avec la nuit, le calme a gagné Jekho, l'eau ne chuinte ni ne crépite, toute la bourbeuse surface de la campagne s'adonne au silence et aux songeries d'après-mort. Les flaques me recouvrent la totalité du corps, seule émerge ma face, pareille à une vieille pierre ridée sur la route. Je ne peux effectuer le moindre geste ; le batour du venteux m'a un peu piétiné avant de partir, et quelque chose dans mon dos a dû se distendre ; il m'a semblé aussi sentir une lame de charrue coincée entre mes omoplates. Ma chair a dû s'ouvrir. Ces détails m'indiffèrent ; le calme m'a gagné, moi aussi. Je suis paralysé et j'agonise sans une plainte. Dans la maison voisine, O'meshbel et la Babouli, à leur tour, ont fermé leurs paupières.

Plus les ténèbres s'intensifient, et plus les abandonnés du village prennent de l'importance et de la solennité. Leur panse tout d'abord a gonflé, a blêmi, puis elle s'est mise à briller, comme si une lanterne sourde les éclairait de l'intérieur. J'ai cru, pendant un moment, qu'il s'agissait d'un effet de leur séjour dans l'eau ; mais non, c'est quelque chose de tout autre. Même les abandonnés qui gisaient à l'abri sont devenus mystérieux et sphériques. Et ils sont bien plus jolis que moi, quand on y réfléchit. Cette beauté de l'heure ultime signifie probablement que la Grande-nichée a décidé de les élire, eux les défunts du village, a décidé de les garder et de les sauvegarder malgré leur déchéance et de les protéger et de les magnifier, et de les hisser vers elle...

Bah !... Qu'ils gonflent de malemort et s'arrondissent, et qu'ensuite la Grande-nichée s'empiffre de leurs viandes aqueuses et s'empoisonne en les mâchant ! Qu'ils crèvent tous les uns après les autres dans les crampes ! Et le barâtre avec eux et madame la gauche mort, et tous les oiselets du nid, et leurs suivants au grand complet et leurs courtisans et soldats et serviteurs à la torve trogne !... Plus aucun serment ne me lie à cette ingrate maison !

Or, à présent, je ne sais pas ce qui m'attend, ni qui se chargera de me forpincer en ses mandibules pour finir. Je n'espère rien. J'espère seulement que les serres qui

me tritureront appartiendront à quelque futur destructeur acharné de la troisième sphère, à quelque envoyé de celui qui va et qui vient. Même au temps de mon intelligence, il y a des formulations dont je n'ai jamais décortiqué les dédales ; des puissances se dissimulaient sous les mots, soyons-en sûr ; il faudrait que maintenant j'invoque leurs foudres. Il est temps. Par le nom du seigneur...

Par le nom du seigneur du monde d'en haut et d'en bas, par celui qui va et qui vient et de ce qui s'en est allé ! Je vais mourir sans avoir percé les secrets de l'univers et de ses éternités... Mon esprit ralentit... Un délire éraillé le gouverne... Je vais mourir malsouillé et mauvis sur la terre puante de Jekho, je vais mourir déblotti de mes croyances et envaraigné, et dénanti de mes fois et...

Et peu à peu les abandonnés perdent leur nature porcine, leur nature villageoise. Trois d'entre eux déjà se sont détachés de la surface du sol pour flotter au-dessus du chemin, pas très haut, cinq ou six pieds, comme de grosses et grasses lunes obscènes. Leur immobilité est rigoureuse, et elle serait impressionnante si j'étais encore sensible à ce qu'autrefois j'appelais la peur. J'écoute les gouttes qui clapotent en rejoignant leur flaque originelle. Il fait très noir. Si je pouvais bouger, je me redresserais comme une ortie, lentement, et j'irais me nettoyer le corps dans l'eau propre, je chercherais l'eau propre à la lueur de ces énormes lanternes ventripotentes ; ce sont les seuls astres visibles ; une luminescence follette, plutôt avare, filtre toujours de leurs bedaines.

Là-bas, en plein champ, les grenouilles se sont mises de la partie, mais avec une timidité distancée, ouatée, qui ne nuit aucunement au grand silence. Ma respiration ne trouble plus l'espace, me voici engourdi dans ma dernière solitude. De temps en temps, un bruit considérable, un vacarme de lessive extirpée de l'eau me signale qu'un nouvel habitant de Jekho s'est envolé pour planer sans un geste au-dessus de la gadoue.

Ils sont déjà sept, huit, à éclairer, de la mesure du sorcier à la porcherie de Morog, le monde détrempé. Je ne vois plus leurs visages, et d'ailleurs ils n'ont plus de visages. Les ténèbres s'étalent en pulpe dense. Je n'aperçois plus rien, sinon quelques taches étranges, fixes. Gueule de lune ? C'est plutôt à eux que le sobriquet convenait, finalement. J'ai du mal à exprimer ce qui avec lenteur émerge à mon esprit. Je ne pense plus à...

Je ne pense plus à madame la gauche mort. Je ne crois plus en mon seigneur. Celui qui s'en est allé va venir et les châtier, tous autant qu'ils sont, petits et grands. Celui qui s'en est allé est le plus puissant de tous les seigneurs. Il faudra que je me mette à son service.

Sur cette scène se conclut *Le Montreur de cochons*. Le valet marmonne encore, caricature de vassal qui ignore à qui désormais il devrait faire acte d'allégeance. Il agonise, ou il est déjà mort, peu importe.

Autour de lui, les abandonnés se détachent de l'eau, s'égouttent, flottent au-dessus des flaques et de la mare aux pourceaux, faiblement illuminés par un feu intérieur. Comme auparavant, lorsque ses maîtres donnaient un spectacle à la symbolique confuse, impénétrable, le valet ne se pose aucune question sur la signification de ce qu'il voit.

Les auteurs non plus.

Nous avons souligné déjà qu'au II^e siècle ni les collectifs d'écrivains, ni les critiques, ni les lecteurs n'avaient de représentation cohérente des processus physiologiques conduisant à la reproduction de l'espèce. En d'autres mots, ils ne savaient pas ce qui se passe avant la naissance.

La lecture de la scène finale du *Montreur de cochons* révèle un autre abîme de non-savoir. Ni Gueule de lune, ni le détachement Infernus Johannes, ni la commune Elise Dellwo, ni les publicistes qui les faisaient ployer sous l'injure, ni leur public, n'auraient pu présenter de manière cohérente les plus élémentaires vérités concernant la physiologie de la vie, la physiologie de la mort ou la physiologie de la non-vie. En d'autres mots, ils ne savaient pas ce qui se passe après la mort.

L'ignorance et la peur, à cette époque, étaient épaisses...

1. Dans *Psycho-analyse de l'énumération du I^{er} au III^e siècle*, le collectif de linguistes Hedwiga Koday assimile cette technique littéraire, véritable signature des hétéronymes d'Elise Dellwo, à des « moments de jubilation effrayée de la mémoire ».

2. « La métamorphose des souvenirs dans les cellules subversives du II^e siècle », in *Sillages*, nouvelle série, no 831.

OceanofPDF.com

SIXIÈME PARTIE

SHAGGÅ DU RETOUR D'ABDALLAH, CAPITAINE DU RUGISSEMENT DE L'ÉPÉE

OceanofPDF.com

Et d'ailleurs, dogue ingrat, comment oses-tu croire qu'en écrivant ce livre je m'adresserai à tes copains du Sicherheitsgruppe, à tes experts du service du chiffre, à tous ces gardes-chiourme de l'impérialisme, à tous ces chiens, et comment oses-tu imaginer que je songerai au lecteur douillet, au lecteur intelligent ou sévère, bien protégé derrière ses volets et sa police ?

Mais je n'aurai qu'un seul interlocuteur, mon dogue, toi, Kurt, mon dogue, je penserai seulement à toi, mon cher dogue, mon amour de dogue, Kurt : à toi.

OceanofPDF.com

I. LA SOLITUDE DE LA LUNE DES PIRATES

La solitude de la lune des pirates, lorsque la nuit marbrée de bleu s'engrave, étouffante et elle-même vidée de toute substance, exsangue, la solitude de la lune des pirates est infinie. Pourtant, malgré la fixité des choses, les charpentiers des étoiles d'argent, les soutiers du matin qui ne vient pas, qui ne viendra plus jamais, creusent et raclent l'intérieur de la coque des navires, cherchant dans une ultime voie d'eau l'issue de leur rêve calcaire. De transparentes vigies aux lèvres pâles, à la langue effrangée, s'effondrent silencieusement sur le gouvernail. Ensommeillées, insensibles, vastes, les silhouettes mauves des hauts-fonds s'approchent de la surface étale, prennent la mesure du ciel qui est plus immobile encore que la mer, comparent le souvenir des brises avec le souvenir des aurores, puis retournent dans leur domaine sans odeur. À son tour, penché sur ses trésors désormais inutiles, négligeant, parmi les buissons d'oursins, ses pierreries, le capitaine du rugissement de l'épée laboure les serrures de sa forteresse d'algues, de limon. C'est un moment d'irréalité égoïste. Seules bruissent sous la lune la lame éparpillée et son écume éteinte, équivoque. Le vaisseau intrépide ne se balance plus, son équipage, endormi au milieu des congères, retient son souffle. Depuis des temps immémoriaux, l'animal favori du capitaine, un griffon à la tête frisée, méditative, s'est enfui, en quête d'hypothétiques secours. Des reflets s'ébauchent dans les cordages, puis se figent. La durée s'étire, errante, sans ancrage ; des larmes cependant gouttent au revers des paupières, insinuant, imposant, à l'obscurité sourde, leur rythme.

II. LE CHIEN SUR LE RIVAGE

Vague après vague, à chaque tonnerre de la fange et des galets, un chien apparaît sur le rivage, la gueule en sang. Dans ses yeux se lisent des messages que seul pourrait déchiffrer un orfèvre de la prairie des images, car le maître qui les a rédigés, son maître, ne sait plus quelles langues se pratiquent sur la terre ferme, et peut-être doute-t-il à présent de l'existence d'une côte contre laquelle se brise l'océan. L'animal raidit au-dessus du sable sa tête pensive, lasse, tandis que la boue autour de lui se retire, grasseyante, déjà soucieuse de prochains assauts. Il ne respire pas ; dès que l'eau se sera écroulée, il mourra. Ses rétines mélancoliques reproduisent l'angle hideux d'un mur d'algues noires, et, contre ce mur, un lit aux draps bouleversés, et, sur ce lit, un homme ruisselant de sueur et de pièces d'or, au crâne rasé, et, dans ce crâne, une immonde créature qui surveille sans fin un sablier rempli de sel. On y distingue aussi la mer qui joue dans des baies que jamais nul corsaire n'a bordées, et de hauts rocs basaltiques qui furent jadis des tours puissantes et des palais, et de larges chemins de ronde où les sentinelles sont des crabes, dépourvus de songes et de pitié. Parfois un fantôme s'incline sur l'animal blessé, l'interroge : « Saurait-il voyager en sens inverse, jusqu'aux îles immergées où son maître habite ? Celui-ci n'aurait-il pas en sa possession une clé aux sculptures tièdes et vibrantes, qui permette d'ouvrir toute porte de granite ? » Le griffon se détourne, comme un loup qu'on achève. Au-delà des scintillements de l'écume, il observe toute sa vie loyale d'un instant. Et à nouveau déferle le tonnerre des galets.

III. LE TRÉSOR DE LA BOUCLE BLONDE

Lorsque le ressac se fut apaisé, l'eau conserva en son ventre un friselis, une lueur de bronze absinthe, et, debout sur la plage, ou plutôt se donnant l'illusion de l'être, les yeux repus d'abîmes, le capitaine du rugissement de l'épée écouta le jour qui se levait au loin sur la mer. Les chevilles plantées dans le sol humide, il oscillait, mais il ne faisait aucun geste. Il ne tenait pas à contrarier, par maladresse, par impatience, le cours du temps. Il se rappelait certaine phrase de son dernier rêve, quand la mère de toutes les vagues l'avait aspiré à une hauteur vertigineuse et que son poitrail avait senti de près l'écorce rugueuse du ciel, et le cristal des nuages paralysés. Certaine phrase qui disait : « Si tu reviens sur les territoires desséchés, Abdallah, sur le domaine qui a été un havre pour ta vie si brève, qui a été le repos de ton âme après tant de veilles dues à la tempête, si ensuite tu te tiens en équilibre sur ces vilaines colonnes friables que tu nommes tes jambes, et si, ayant connu la caresse de la mère de toutes les vagues, tu gardes encore à l'esprit ton identité, le parfum de neige de tes blessures, le nom de tes maîtresses, le souvenir aussi des criques étincelantes où tu fus le premier à aborder, et enfin l'image de la coque noire qui devant toi s'ouvrit soudain avec un gémissement abominable, alors, Abdallah, si tu n'as rien oublié, ne commets pas l'erreur fatale consistant à confondre l'apparence et la réalité ; attends encore. Tu devras dédier ton dos à l'horizon sans risquer pendant longtemps, sans amorcer le moindre mouvement, de peur de perdre à nouveau, mais cette fois pour toujours, le trésor de la boucle blonde. »

IV. LES DÉCHIRURES DE L'HORIZON

Abdallah patienta longtemps sous le soleil, mais longtemps était un terme dont la signification s'était émietlée au fil des âges. À ses pieds se mouraient des vaguelettes aux veines d'ophite, des bracelets, des colliers verts, avec une lenteur opiniâtre de varech, en danse lente. Il montrait son dos aux déchirures de l'horizon, au ciel et à tous les cormorans du crépuscule, et il faisait face à la grève caillouteuse. Cependant, son attention était dirigée sur le glissement des objets qu'il ne voyait pas. Il reconstituait ligne à ligne chacune des lointaines gerbes de mercure qui trahissaient les écueils de la marée montante, chaque ombre crécerelle de mouette, au faite de l'azur moutonnant, au creux de l'onde émeraude. La mer derrière lui effaçait les cicatrices de ses blessures, grommelait, grondait, encore peu domptée et frémissante. Les flux ainsi succédèrent aux flux, et les pleines lunes aux pleines lunes, rousses, laiteuses, le vent se tut, puis reprit sa plainte langoureuse, puis se tut de nouveau. Alors seulement Abdallah remua sous ses vêtements qu'emprisonnait une croûte de sel. Une poussière d'astres livides perlait entre ses doigts, comme si au fond de ses paumes une entaille inhumaine s'était ouverte ; sa tunique se fêla avec une note claire. Soufflant du large, une rafale emporta vers la falaise le pollen de sa chair à vif, en arracha des écailles, des paillettes de vase grise, un rugissement de l'épée. L'espace modifiait ses fibres pour l'épreuve imminente ; le ressac avait des accents plus âpres. Il se mit à songer aux siècles qui l'avaient engourdi. Puis, désormais libéré de toute chaîne, il fit un pas.

V. L'AMBRE DU PAYSAGE

Chaque soir, chaque matin, le vent incendiait la falaise ; des flammèches de sable se tordaient dans les échancrures de la roche. Le granite noircissait, jaunissait, crépitant et geignard quand la lumière changeait et que le sud, entrelacé de souvenirs, de falun, se mettait à tourbillonner soudain parmi les embruns familiers. La plage montait en pente douce jusqu'à la base de l'immense rideau de pierre. Ça et là surgissant du gravier, s'arrondissaient des échinés, des mufles ; les barques renversées des pêcheurs, les dépouilles des bêtes gardiennes avaient été contre à contre fondues dans l'ambre du paysage, pétrifiées depuis des millénaires dont Abdallah ne tenait pas à évoquer l'alignement incalculable. Pour progresser, il devrait longer ces épaves ; il devrait avancer sur un chemin secret, suivre, avec minutie, les gorges du labyrinthe, telles que les traceraient les jusants de la minuit. Abdallah maîtrisait l'écriture des rivages ; quand dans sa prison d'eau il n'en pouvait plus de se heurter à la carène moussue, de contempler sans joie les ferrures de ses coffres, les urnes d'où pleuvaient les aigues-marines et les diamants, quand il perdait tout courage et sanglotait devant son or, la mère de toutes les vagues l'instruisait ; elle lui avait appris à lire les empreintes du temps qui est venu, puis s'est retiré. L'air était favorable, humide, ourlé par l'écho maussade des brisants ; la prudence au cœur, un tourteau se repliait dans une cassure. Pris de tendresse pour la lisière qu'il foulait, le pirate fit un deuxième pas. Le sel se décollait, par plaques, de ses épaules et de ses bras, crissait, comme une mécanique qui se réanime.

*L'AMÈRE INFINITÉ DU TEMPS*¹

Rien de plus insidieusement ambigu (et alarmanant), si l'on veut bien prendre en compte l'essence et non la forme, que la description du temps dans la Shaggå du retour d'Abdallah.

En respectant les canons classiques de la Shaggå² (longueur identique des sept séquences et faible progression dramatique), les auteurs³ mettent en scène les personnages du célèbre române du bataillon Silke Proll, Naufrages. Le lecteur, qui aurait pu se sentir déconcerté devant une structure littéraire encore inhabituelle, se retrouve donc, apparemment, sur des terres défrichées. Il a en mémoire l'anecdote développée par Silke Proll : le capitaine pirate Abdallah, échoué sur une île déserte, vieillit dans la solitude, à côté de son bateau en ruines et de ses malles gorgées d'or, loin de Leïla, sa maîtresse ; celle-ci a décidé de lui rester fidèle et de l'attendre ; en prévision du jour où enfin elle pourra l'étreindre à nouveau, elle souhaite rester semblable à celle qu'Abdallah a enlacée avant de quitter le port ; elle boit un philtre magique qui la rendra éternellement jeune et désirable ; recueilli sur un voilier, chargé d'ans, Abdallah rejoint la côte ; il ne reconnaît pas Leïla, que par sagesse il avait fait vieillir en même temps que lui dans son souvenir ; quant à elle, elle ne reconnaît pas son ancien amant, l'accuse d'être un imposteur, et le chasse.

La brigade Eva Rollnik réécrit cette histoire, mais pour les besoins de la cause elle la défigure : Abdallah est retenu au fond des océans pendant des millénaires ; jour après jour, sur la grève, une vague à l'allure de chien témoigne de sa captivité et de sa survie ; le capitaine pirate se matérialise enfin sur le rivage pour se fondre à sa bien-aimée ; celle-ci l'invite au cœur du granite, là où elle a sommeillé sans impatience, confiante en son retour inéluctable.

Eva Rollnik ne s'embarrasse pas de scrupules réalistes. Une mythologie fantaisiste, dissimulée à l'arrière-plan, l'aide à justifier les nombreuses invraisemblances matérielles de l'aventure. Ainsi nagent à travers le texte « la lune des pirates », « les silhouettes mauves des hauts-fonds », « les bêtes gardiennes », « la boucle blonde », enfin « la mère de toutes les vagues », entité à la fois agressive et amicale. Le lecteur aurait aimé en savoir plus, mais il doit se débrouiller avec ces minces indices : la description d'un univers fabuleux n'est pas le propos que s'est fixé Eva Rollnik.

Nul n'ignore que les Shaggås fonctionnent par allégories. Quel système de symboles doit-on appliquer à ces sept séquences⁴ ? Abdallah, personnage désincarné et falot, représente-t-il l'humanité à la veille de la Renaissance, l'humanité tout juste sortie des abysses de la guerre noire, et encore hébétée sous le plomb de ses cauchemars ? Sans doute. Mais Abdallah n'est pas ici un héros significatif, son rôle se réduit à occuper l'espace et le temps, parmi d'autres objets servant également de repères à la pensée, au même titre que le bruit des galets, les remugles d'écailles, les humeurs du vent ou la couleur de la lune. Abdallah n'est pas le thème principal de la Shaggå qui porte son nom, et qui pourtant s'efforce de mettre en scène, à l'exclusion de toute autre chose, une description du temps et de la durée.

On l'aura noté : alors que le retour d'Abdallah implique « des milliards de sommeils », chaque séquence ne s'intéresse qu'à un intervalle de temps très bref, presque impondérable. Rappelons les périodes à partir desquelles s'articulent les chapitres essentiels de cette Shaggå : une accalmie entre deux vagues, une image fugitive d'épave, un craquement produit par la cuirasse de sel d'Abdallah, un pas en avant, etc. Après le frémissement qui a suffi pour vaincre « le miroir opaque du granite », les retrouvailles des amants se déroulent pendant une « magnifique seconde ».

Or, la magnifique seconde est très clairement synonyme d'éternité : de dérisoires pulsations du temps sont mises à contribution pour relater l'étirement sans bornes de la durée. Voilà où Eva Rollnik a caché le chiffre de son texte. Avec deux interprétations possibles : 1) On peut écraser le temps à l'intérieur de sa conscience, broyer le temps au point d'en extraire seulement des moments fugitifs ; et ainsi lutter contre l'incommensurable poids de la séparation, de la solitude, du vieillissement en terre étrangère. 2) Dans l'écoulement du temps, seul le présent est perceptible, ce qui doit conduire l'individu à une vigilance particulière ; aveugle, abusé, l'homme doit réagir, prendre garde à ses systèmes de mesure erronés, se méfier de toute appréciation subjective de la durée.

Certaines écoles idéalistes ont nié l'existence du passé, d'autres ont démontré l'improbabilité de l'avenir. Dans la Shaggå d'Eva Rollnik, le présent à son tour perd sa consistance et sa force. Autour de ce présent déficient, soumis à la subjectivité, l'univers stagne, cataleptique. Chaque modification du présent (mouvement, bruit, tout ce qui pourrait servir de mesure à la durée) est le résultat d'un effort du capitaine pirate, l'empreinte malhabile de sa volonté ou de son intelligence.

On objectera que des événements non ordonnés par les gestes d'Abdallah (ainsi l'alternance du jour et de la nuit, la succession des hautes et des basses eaux, le tonnerre des lames déferlantes) quadrillent l'univers, et qu'ils pourraient aider à un calcul précis, impartial, de la durée. Mais, à bien examiner le contexte où elle se produit, cette activité cosmique n'est pas attestée en dehors de la conscience (ou de la mémoire, ou des songes) du héros. Si un regard « surveille sans fin un sablier rempli de sel », c'est à l'intérieur du crâne d'Abdallah ; en revanche, dès que ce même regard la délaisse, la clepsydre du monde reste « obstinée sur son repère de marée basse ». Les vagues meurent l'une après l'autre sur la plage, mais leur caractère zoomorphe les prive d'une réalité indépendante ; ce ne sont pas des vagues, mais des messages ; toute vague est un griffon d'Abdallah. Sous la mer inerte, seules les larmes au revers des paupières « insinuent, imposent, à l'obscurité sourde, leur rythme ». Lorsqu'à la frange de l'écume Abdallah tourne le dos à un paysage figé, seule son activité mentale « réanime » le mécanisme des glissements et des bruits. Il est clair que la mémoire du capitaine contient un présent artificiel : dès qu'il quitte celui-ci pour un autre, plus fossile encore, celui de la boucle blonde, derrière lui tout se glace et les nuages interrompent à jamais « leur course alanguie ».

Nous avons énuméré les exemples, qui illustrent tous le même cadre conceptuel : le monde extérieur à Abdallah ne dure pas ; en dehors des désirs ou des rêves d'Abdallah, il ne possède ni rythme ni mesure. Quantités absurdes, intériorisées, millénaires et secondes se rejoignent dans le cri sans fin et sans réponse des fous de Bassan.

Dans la Shaggâ du retour d'Abdallah, Eva Rollnik remet en cause la coupable candeur d'Abdallah, qui accepte ce temps subjectif comme une vérité de toujours. Le processus de la réunion chrysalidaire entre Abdallah et Leïla (appelons ce processus « le retour d'Abdallah », en abandonnant au lecteur le soin d'en explorer les significations allégoriques) a demandé un intervalle de temps gigantesque, très supérieur à une « poignée de siècles⁵ ». Or, par leur attitude envers le présent, les héros négligent cette donnée.

La brigade Eva Rollnik n'a pas élaboré, avec ce texte, une spéculation gracieuse, elle ne s'est pas amusée à construire une machinerie intellectuelle à usage privé. Elle décrit là un homme capable de confondre une seconde et un an, une poignée de siècles et l'égrènement presque infini des millénaires. Elle décrit un individu qui avance vers son destin en crispant ses paupières l'une contre l'autre.

Dessille ces yeux ! l'adjure la brigade Eva Rollnik. Ne rêvasse plus ! Regarde en face l'amère infinité du temps !

Et elle s'adresse à Abdallah, à Leïla, à leur chrysalide, à ce que celle-ci deviendra, à l'homme de la Renaissance, à nous...

1. Ce commentaire anonyme a été déposé aux Archives Frankhauser en même temps que la *Shaggâ*. Comme il est de règle dans ce type d'exercice, les notes qui l'accompagnent font allusion à des travaux et études imaginaires (N.d.T.).

2. Tels qu'ils ont été définis avec la *Shaggâ du Ayarirpu*.

3. Jusqu'à présent, la critique a contesté la signature de la brigade Eva Rollnik (l'auteur de la *Shaggâ du Ayarirpu*). Nous pensons, quant à nous, que la *Shaggâ du retour d'Abdallah* n'est pas (comme d'aucuns l'ont suggéré) une supercherie du bataillon Silke Proll, destinée à raviver les couleurs de son vieux române de jeunesse. En effet, l'inspiration de cette *Shaggâ* n'a rien à voir avec la mièvrerie dont Silke Proll a imprégné son œuvre (et sur laquelle elle a bâti son succès). D'autres éléments confirment que Silke Proll n'a pas écrit ces pages : l'accumulation des lourdeurs (Silke Proll est un écrivain élégant) ; le recours excessif aux adjectifs (Silke Proll n'a jamais abusé en ce domaine) ; la qualité frelatée des tropes (« les charpentiers des étoiles d'argent » (?), « un orfèvre de la prairie des images », « l'écorce rugueuse du ciel », « une poussière d'astres livides », « une haleine d'orque couchant », etc.) ; l'absence de dialogues rythmés et rimés (grande spécialité de Silke Proll) ; à quoi s'ajoute le rôle trop discret que joue ici la maîtresse d'Abdallah (Silke Proll n'aurait pas bridé son féminisme fanatique au point de laisser Leïla dans une telle ombre). Par commodité, nous choisirons d'appeler l'auteur « brigade Eva Rollnik », tout en conservant une prudente réserve sur son identité véritable.

4. Nous avons écarté ici une lecture psycho-analogique, fournissant une explication purement érotico-sexuelle de cette *Shaggâ*. Pour plus de détails sur cette approche (que nous n'approuvons pas), on se reportera au fort discutable opuscule de la fraction Adelheid Mohnhaupt (qui d'entrée de jeu commet une bourde monumentale en attribuant à la patrouille Gudrun Schubert la *Shaggâ du retour d'Abdallah*) : *Les Sculptures tièdes et vibrantes de Gudrun Schubert*.

5. Pour reprendre l'expression à la mode. « Une petite poignée de siècles sépare l'homme de la Renaissance, éclairé, subtil, averti, et son ancêtre barbare qui s'immergea, la nuit au cœur, dans la guerre », écrit par exemple le commandement unifié Siegfried Schulz, dans son introduction à *Mythes et réalités de la survivance*.

OceanofPDF.com

VI. LA FIN DE LA COURSE ALANGUIE

Une porte de pierre est une frontière mystérieuse des possibles. Pour celui dont chaque ciselure de la chair a été conçue par des murènes, des oursins, dont chaque parcelle de pensée a été ruminée par les requins, ce n'est pas un obstacle infranchissable. Abdallah ne s'arrêta pas lorsqu'il fut parvenu au pied de la falaise, il ne chercha pas à déterminer sur quelle arête de la roche il devrait appuyer sa main tâtonnante, et à quelles incrustations nacrées de coquillages il devrait écorcher ses phalanges, ses ongles, ses nerfs boucanés, et quelle niche froide offrirait à son visage une haleine d'orque couchant et d'aubes poissonneuses. Comme s'il se trouvait toujours en deçà de la surface du monde, enchaîné sous mille brasses de ténèbres, il continuait à fermer les yeux. Il ne se souciait pas des violentes cambrures de l'horizon ; sans hésiter, mais lentement, il plongea dans le miroir opaque du granite. Alors se creva contre son corps le feutre trompeur de la paroi, et il devina une fraîcheur ironique qui frôlait ses genoux et ses hanches, et près de ses lèvres courut comme un étonnement approbateur. Derrière lui, les flots étaient redevenus rigides ; désormais la crête des vagues refuserait de tisser plus avant la dentelle de son bouillonnement, le vol des fous de Bassan se figerait dans un appel sans réponse, et les nuages, eux aussi, cesseraient leur course alanguie vers le nord. Devant lui s'ouvrait le royaume de la boucle blonde. Là-bas, sa très-patiente amante, combien désirée, combien proche à présent, souriait. Il se passa le pouce sur les joues. La neige des blessures tombait, mêlée à sa sueur et à ses larmes.

VII. LA MAGNIFIQUE SECONDE

Et enfin tu étais là, belle créature de la boucle blonde, servante admirable de la lune des pirates, offerte à celui qui avait gravi, pour te rejoindre, la montagne des siècles, tu étais là, dénouant ta robe et tes tresses devant ce navigateur dont la mère des vagues t'avait dit, lors du premier de ses milliards de sommeils, qu'ils se réveilleraient un matin et ferait route vers ta demeure scellée de quartz. Ce fut ensuite, rappelle-toi, un long moment d'inertie aberrante. Ta nuit était sertie de bijoux, de naufrages, de visions ; en elle brillaient les étraves de galions sabordés, les figures de proue ensorceleuses, on y apercevait souvent, s'accoudant aux lisses de bastingage, combattant les madrépores, des noyés tristes. Depuis son cachot, Abdallah t'envoyait des rêves où il n'épargnait ni le sang ni la fièvre ; tu entendais l'infime travail des charpentiers des étoiles d'argent, le chuchotement des vigies en désespoir, tu imaginais, entre leurs côtes, des congres ; sur la plage venait s'évanouir le spectre d'un grand chien dont tu explorais sans répit les pupilles d'écume. Enfermée au secret de la roche, muette, tu maudissais la clepsydre obstinée sur son repère de marée basse. Cependant, rien ne détruisait le filigrane de ta mémoire, ni la promesse où ta persévérance puisait sa force : l'aube légendaire se lèverait ; même métamorphosé, méconnaissable, Abdallah t'étreindrait dans un souffle. Voilà qui était, après tant d'années, advenu. Tu ne bougeais plus. Vous rôdiez en silence dans la magnifique seconde de votre éternité. Comme le matin stagnait, il ne vous restait plus qu'à réinventer un langage et des gestes.

SEPTIÈME PARTIE

HOMMAGE AUX INCENDIAIRES

OceanofPDF.com

Non sans agacement, Konrad Etzelkind porta à nouveau son regard sur une fenêtre du deuxième étage, où brillait une lampe. Le reste du ministère de l'Information était plongé dans les ténèbres. Pendant le jour, le bâtiment en calcaire gris avait un air de décrépitude, mais dès le coucher du soleil il acquérait une majesté noire, comme s'il désirait rivaliser avec la rudesse, avec l'austère puissance architecturale des Archives Frankhauser. Là s'arrêtait la comparaison : à une ressemblance provisoire, nocturne, des façades. Les Archives se dressaient dans un autre quartier, distant de huit cents mètres et plus, et leurs murs n'avaient pas été conçus pour loger un phénomène aussi éphémère que pouvait l'être, sur une vaste échelle historique, la sociale-démocratie. Les Archives appartenaient à un monde différent, avec des valeurs différentes, se rappela Konrad Etzelkind ; appartenaient aux ruches, s'obligea-t-il à formuler. Sans doute leurs salles souterraines, blindées, à l'épreuve de tout cataclysme, s'étendaient-elles jusqu'aux fondations du ministère. Jusqu'ici, pensa-t-il. Il sentait sous ses pieds la pelouse craquante, les brins d'herbe assoiffés, la terre poudreuse, encore chaude après l'ardeur estivale de la journée. En tout cas, il en avait la certitude, nulle galerie secrète ne serpentait, dans les entrailles de la cité, avec pour but de relier le gigantesque univers des Archives Frankhauser et celui, insignifiant, des sociaux-démocrates. Si les Archives se trouvaient en contact avec d'autres bâtiments, c'était avec ceux qui abritaient les ruches ; point à la ligne.

La lampe brillait, trahissant une présence gênante, non conforme au plan d'occupation et aux horaires. Des trublions, à éliminer. D'après les indications remises à la police, la partie administrative du ministère se vidait en fin d'après-midi, et les équipes de nettoyage avaient quitté les bureaux avant la tombée de la nuit. Les portes étaient ensuite verrouillées par un collectif extérieur de gardiennage. Il n'y avait donc aucune raison pour qu'une pièce de cette façade fût éclairée à pareille heure. Personne ne se serait permis d'entreprendre une balade touristique dans les locaux officiels. Personne, à l'exception des membres du cabinet, qui vivaient là, puisque leurs appartements surplombaient la jolie cour intérieure du ministère. Konrad Etzelkind tiqua. Cette nuit avait été choisie parce qu'elle serait sans lune, et surtout parce que les sociaux-démocrates

seraient absents de chez eux jusqu'aux premières heures du matin. Leur banquet hebdomadaire devait en effet se prolonger tard ; le programme des festivités prévoyait une cérémonie commémorative du comité Frankhauser, suivie d'une remise solennelle de décorations.

Les sociaux-démocrates ? ironisa Etzelkind. Eh bien, méritent d'être matés. Depuis quelque temps, adoptent des attitudes déviantes, manifestent des velléités d'indépendance. Collaborent trop mollement avec nous. Mais qu'est-ce qu'ils croient ? Qu'ils disposent réellement du pouvoir ? Méritent de recevoir une correction, répéta-t-il. Une douche calmante pour remettre la volaille à sa place. Méritent qu'on leur bretaude la crête. On leur bretaudera.

Il franchit la haie à l'endroit où les fils de fer avaient été sectionnés et remonta dans la voiture qui l'attendait au coin du trottoir. Le chauffeur lui adressa un regard interrogateur.

« On vérifie le dispositif et on y va, dit Konrad Etzelkind. Tant pis pour les énergumènes qui font des heures supplémentaires au deuxième étage. »

Sans le moindre à-coup, la voiture démarra, dériva en silence, avec lenteur, comme une barque sur un canal, prenant la direction de la rue Berthold-Frankhauser. Les camions avec le matériel s'étaient garés sous les marronniers, à l'écart des lampadaires. Quelqu'un avait forcé le portail d'entrée du parc, les battants béaient, grands ouverts, à côté de la colonne d'alarme en apparence intacte, mais en fait neutralisée. Tout était en ordre. Personne ne traînait, ni sur le trottoir, ni sur les pelouses. La rue paraissait on ne peut plus calme. Ils doublèrent les camions aux phares éteints, longèrent le jardin, les haies touffues, les grilles aux piques espacées, un mur couleur sable, traversèrent à nouveau la rue Berthold-Frankhauser. La ville était aussi déserte que si le couvre-feu avait été décrété.

Sur l'ordre de leur chef, deux policiers se faufilèrent jusqu'au transformateur du boulevard, afin de couper l'alimentation électrique du quartier et de visser à fond les vannes de distribution du gaz. L'obscurité régna soudain sur les rues qui entouraient le ministère. Au bout de deux ou trois cents mètres l'illumination reprenait, déjà incongrue et lointaine.

« Tiens ? Une panne de secteur ! » commenta Konrad Etzelkind avec un sourire sardonique, et il sortit de la voiture. Il s'immergea dans la haie,

écarta les branches, piétina les premières touffes d'herbe et leva la tête. Il ne quittait pas des yeux la fenêtre du deuxième étage qui à présent se confondait avec les autres dans le bistre tiède, épais, de la nuit. Sur la droite, il entendait les camions s'engager sous les platanes, l'écho étouffé des moteurs à bas régime. Quelques ombres couraient à travers les massifs de fleurs et les pelouses, sans gaspiller leur énergie à zigzaguer ou à bondir d'arbre en arbre.

D'ici moins d'une minute l'équipe d'éclaireurs aurait pénétré au rez-de-chaussée par la porte des cuisines, non protégée par une sirène.

À l'étage, la fameuse fenêtre s'ouvrit, et quelqu'un se pencha, vraisemblablement pour essayer de comprendre la raison de la panne, ou pour en évaluer l'étendue. Etzelkind ajusta son tir et appuya sur la détente. Le bruit, un soupir, n'était décelable qu'à très courte distance. Un soupir, ou le bref gémissement que pousse parfois celui qui s'agite dans son sommeil. L'homme se penchait toujours ; le projectile vola vers lui et le frappa à la bonne hauteur, lui perçant la gorge et le bas du crâne. Comme le cadavre, sans gesticuler ni se plaindre, s'affaissait en travers de la rambarde, une seconde forme apparut dans le rectangle plus ténébreux de l'ouverture ; un homme de taille moyenne. Etzelkind le vit s'approcher de son compagnon, le saisir par les épaules, tenter de le déplacer, hésiter. Il ne se retournait pas vers l'intérieur de la pièce, ne beuglait pas au secours, signe qu'aucun troisième larron ne viendrait lui prêter main forte. Etzelkind le laissa hésiter encore une fraction de seconde, puis il le coucha en joue ; à nouveau ce soupir, de bonheur ou de sommeil contrarié, et l'homme s'effondra à son tour, thorax éclaté, bascula en arrière, disparut.

Sur la façade, un membre du détachement de couverture avait commencé à peindre les inscriptions avec un mélange qui avait des chances de résister à la chaleur de l'incendie. Les signatures seraient lisibles, ou reconstituables, si nécessaire, lors de l'enquête criminelle.

Compagnie maintenue Inge Albrecht. Verena Goergens. Groupe d'assaut Honneur de Verena Goergens. Groupe d'attaque Mémoire de Katalina Raspe. Groupe d'assaut reconstitué Honneur de Siegfried Schulz.

Konrad Etzelkind contourna les pots de peinture et houspilla deux policiers qui ne décoinaient pas assez vite le volet grillagé de l'entrée

principale. Il avait été prévu d'évacuer par là une partie de ce que l'on aurait glané au cours de l'expédition. Enfin, la grille céda. Ils violentèrent ensemble la serrure à l'aide de leur clé d'urgence, démolirent la borne d'alarme qui n'avait pas eu le temps de se déclencher, puis s'engouffrèrent dans le hall vide. À l'extrémité opposée de l'édifice, dans l'aile Jörg-Frankhauser, se répercutaient les échos d'une activité où précautions et consignes de silence avaient dégénéré. On entendait rouler les chariots de carburant, des exclamations de triomphe déchirèrent la nuit, stupides et vaines. Konrad Etzelkind envoya immédiatement une estafette ayant pour mission de calmer les troupes. Puis il grimpa au deuxième étage.

La pièce qui avait été éclairée tout à l'heure se signalait à l'attention par une porte entrebâillée, une fente grise qui divisait l'espace on ne peut plus noirâtre du couloir. Etzelkind écarta le panneau et entra. Il s'agissait d'un bureau assez sobre, bien que le mobilier fût moelleux et pourvu de coussins en velours, ainsi qu'il convient aux fesses sociales-démocrates. Un lieu anonyme, informel, de rencontres, sans destination particulière. En pleine nuit, deux semi-subversifs de la sociale-démocratie s'étaient installés ici, pour s'adonner à une besogne que les ruches réprouvaient ; par ignorance, par ingénuité plutôt que par imprudence, ils n'avaient même pas tiré les rideaux. Ils avaient écouté des voix, ou enregistré leur conversation, et au moment où l'ampoule s'était éteinte ils avaient grommelé une phrase de dépit, puis ils s'étaient dirigés vers la fenêtre. Quelque chose les avait alors foudroyés. Ils gisaient maintenant sur une grève aux dimensions et aux couleurs inconcevables. Où se trouvait cette grève ? Au centre ou à la périphérie de la mort ? Et quelle importance, d'ailleurs ? Ils étaient recroquevillés, chacun à sa manière. Leurs dépouilles allaient bientôt se dégrader et fondre sous les flammes. Konrad Etzelkind agrippa par les aisselles celui qui pendait par-dessus bord comme un pantin, et il le jeta à côté de son compagnon. Ensuite, il ferma la fenêtre.

Sur la table, il y avait un appareil enregistreur, avec un rouleau inséré entre les pinces du mécanisme et d'autres rouleaux, d'autres cylindres, décachetés et posés en désordre, un peu partout autour du couvercle en bois verni. Voilà donc à quoi cela ressemble, pensa Etzelkind. Des rouleaux, sur lesquels des voix étaient gravées, et que l'on plaçait ensuite dans un mécanisme inverse, qui reproduisait la gravure dans l'autre sens,

restituant les vibrations dont l’empreinte avait été conservée sur la cire. L’idée d’une empreinte sonore n’était pas plus compliquée à comprendre que celle d’une empreinte lumineuse fixée sur des sels d’argent, mais la logique d’Etselkind n’admettait pas le processus de restitution des sons. C’était comme si une photographie, par exemple, avait pu être excitée d’une certaine façon pour recréer la scène originale, dans l’espace et dans le temps ; comme si la photographie d’une bougie avait pu avoir des vertus éclairantes. Tout bonnement absurde.

Mais bref, gronda le policier. Sa mission ne consistait pas à résoudre, dans ce bureau silencieux, des énigmes techniques qui le dépassaient. Il s’arracha à l’examen de l’objet et fit le tour des murs. L’armoire contenait une petite série de cylindres en cire, mais il ne s’agissait pas de la collection du conseiller Markus Rückert. L’absence de cadenas, de blindage, l’intriguait. Elle révélait la désinvolture actuelle, l’irresponsabilité flagrante du ministère de l’Information. Les sociaux-démocrates ne songeaient même pas à dissimuler, ils n’avaient pas conscience de leur faute. Leur faute, oui ; toute manifestation créatrice, toute trace d’intelligence devait être déposée, sous forme impérissable, écrite, aux Archives Frankhauser, afin de pouvoir être consultée, un mois, cinq siècles ou trente mille ans plus tard, de pouvoir être décortiquée, soupesée, analysée, par ceux qui désireraient connaître la vérité sur l’homme de la Renaissance ou établir un portrait fidèle de la nouvelle ère historique. Depuis quelques semaines, quelques mois, cette machine et ces rouleaux étaient apparus. En les utilisant, en constituant pour eux-mêmes une collection de voix qui ne prenait pas le chemin des Archives Frankhauser, les sociaux-démocrates attentaient à un fondement culturel de la Renaissance. Et ceci encore, compléta Etselkind. Les ruches estiment que l’enregistrement des voix ne parle pas à l’intelligence comme un texte ; il s’agit d’un document éphémère, qu’il faut de toute façon retranscrire pour étudier. Et ceci encore, ajouta-t-il : en s’octroyant le droit à des archives privées, incontrôlées et incontrôlables, la sociale-démocratie a oublié qu’elle n’est qu’un valet bellâtre des ruches. Et ceci encore : la leçon de ce soir, le valet s’en souviendra au moins jusqu’à la fin du siècle.

Et il sourit, une imperceptible modification aux commissures de ses lèvres closes de stalker : l’action, de jour comme de nuit, lui plaisait.

De l'autre côté du couloir, les équipes démolissaient avec dextérité tout ce qui était verrou, résistance ou serrure. Aucune parole n'était échangée, en revanche l'air crépitait sous le tumulte des ruptures, des frictions, des éclatements. Etzelkind murmura un ordre et trois ombres le croisèrent, s'introduisirent dans le petit bureau, afin de défigurer les cadavres et de brouiller la signature trop identifiable des projectiles. L'appareil et les rouleaux, eux, repartiraient avec les camions ; d'autres ombres se chargeraient de les descendre.

Le ministère abritait à la fois les locaux administratifs et les logements de fonction. La partie officielle du bâtiment donnait sur le parc. Sur cette façade, aile après aile, se succédaient des pièces confortables, sans âme, propres aux assoupissements d'après déjeuner, aux aventures de secrétariat et à la réception guindée de visiteurs. En s'attaquant à la deuxième moitié du bâtiment, où le public n'était pas admis, les policiers découvraient des pièces au caractère bien différent, orientées pour la plupart vers une élégante cour intérieure, avec fontaine et arcades : un monde dont la richesse était insoupçonnable depuis la rue, ce qui à présent la rendait encore plus choquante. Salons cossus, ouatés, feutrés, décorés de portraits des membres de la famille Frankhauser, bibliothèques, amphithéâtres privés, gonflés de draperies et de vanité, appartements où parfois il fallait mettre à mort quelque chambellan, parmi les dorures et les penderies, dans les ténèbres aux parfums de rose, de bois précieux, boudoirs, chambres, où parfois il fallait réduire au silence quelque concubine dont la police avait jusque-là ignoré l'existence, et dont la police ignorerait désormais l'identité, quelque maîtresse secrète qu'il fallait, sur les tapis de laine moelleuse, entre les tables sculptées, les traversins de fin duvet, les tabourets de cuir martelé, réduire au silence, puis écarteler, défigurer en hâte, au milieu des coussins brodés et des aiguères brisées, au fond de salles de bain obscures et vastes, où l'on aurait pu, sans les repères du marbre et de l'or, se perdre.

Mais tout cela ne passionnait guère Konrad Etzelkind, car il cherchait, quelque part dans le dédale, l'endroit où s'aligneraient, par étagères entières, les mystérieux et coupables cylindres de cire. Les rouleaux de la collection que, seul parmi les sociaux-démocrates, le conseiller du ministère avait songé à amasser. Les rouleaux de la collection Markus

Rückert (surnommé « Gräulicher Dreck »¹ dans les pamphlets de la commune Elise Dellwo, sobriquet qui évoluait en « Grelak-drk' » au cœur des écrits codés du détachement Infernus Johannes)...

Il se mit à fouiller dans les bibliothèques des salons, renversant les meubles, arrachant les planches, faisant voler vers le parquet, dans les fumoirs et les ténébreux cabinets de travail, les volumes à forte odeur de poussière, lançant à travers la nuit les brochures, les cahiers à couverture noire, les manuscrits agrafés, les dossiers fermés par des cordons élastiques. Une lave bouillante, l'acide révolte d'Elise Dellwo, les cris pamphlétaires de la subversion se coulaient dans chaque geste destructeur de Konrad Etzelkind, l'abreuvaient, tandis qu'il cherchait en vain, et avec une violence croissante, les cylindres pirates, justifiaient fort à propos la casse et le tumulte de la casse. « *Et nous ne reniions aucune grenade éblouissante et continuions* », hurlait le commando Ulrike Siepmann, hétéronyme le plus dévastateur de la commune Elise Dellwo, « *à placer sur leur route des machines infernales, et nous persistions à caresser au lance-flammes leur opulence centriste, et à écorcher la croûte dure de ce décor où ils paraient, et à courir sus à toutes ces ombres graisseuses trônant au pouvoir pour mille ans, écrasant pour mille ans, sous leur bedaine bien nourrie, l'esprit de découverte et de révolution, prostituant pour mille ans l'idéologie de la Renaissance, et nous continuions à avoir pour projet de les démasquer, de les griffer, d'affadir jusqu'au néant leurs traits fadissimes, de les écharper à vastes rigoles, de détruire à cendre leurs forteresses de vernis mou, nous comptions les égrapper de tout mensonge, afin qu'ils ne pussent plus glousser d'immodestie sous leur couronne en carton, nous désirions qu'ils s'embrasassent, qu'ils flamboyassent, qu'ils s'éteignissent.* » Et se fracassaient les reliures, éclataient les couvertures, s'éparpillaient les feuillets que n'éclairait même pas la torche de l'équipe, car Konrad Etzelkind ne se souciait pas de lumière ; ses rétines exercées voyaient bien, malgré la densité de l'ombre, accrochaient bien, au passage, les titres. Leur prétention, pensa-t-il, à rivaliser soudain en ardeur culturelle avec les ruches, à modeler, ici et là, de minables petites répliques des Archives Frankhauser. Au lieu de se contenter de leur couronne en carton, s'indignait-il.

Et à nouveau Ulrike Siepmann ; au lieu de se contenter des avantages que leur a transmis la famille Frankhauser, « *les pantalons de drap gris, les*

chaussures princières, le sourire vendeur, les joues flasques, la langue guillerette à la chère, le babil poreux mais de grande aisance, les chaussettes de soie grège, le sourcil conquérant, le sein prompt à la médaille, la rhétorique tachetée de sublime, les sous-vêtements offerts par une coopérative luxueuse, les mains alphabétisées mais impropres au dur travail de la littérature, les tripes entretenues par de bons docteurs, le chapeau de castor à la mode du siècle dernier, la silhouette empâtée avec distinction, la cravate bleu sombre en hiver, bleu clair en été, le crochet sur la nuque, argenté et solide, là où s'attache la ficelle du montreur. »

Finalement, il aboutit à la collection Markus Rückert. Le temps avait filé ; le ministère avait été entièrement investi, les témoins avaient été éliminés, l'odeur des bidons de carburant, que l'on ne tarderait plus à renverser, montait depuis le rez-de-chaussée, lourde et désagréable. Les équipes se retiraient l'une après l'autre, ployant sous les caisses de documents ou transportant, dans des sacs, les têtes de tel ou tel cadavre dont la présence parmi les ruines du petit matin aurait compliqué la tâche des enquêteurs : même léchée toute une nuit par les flammes, une tête importune peut parler. Les cadavres moins bavards gisaient sur les tapis, défigurés cependant, par précaution.

La collection n'avait rien d'imposant, mais elle représentait des heures et des heures d'écoute, des jours, des semaines peut-être. Les cylindres se ressemblaient tous, de manière écœurante. La plupart étaient protégés de la poussière à l'intérieur d'étuis en bristol rigide, noir et blanc, sur lesquels vaguaient des inscriptions au crayon. Dans le cadre privilégié de cet appartement, une telle sobriété avait des airs d'hypocrisie dédaigneuse et suprême à l'égard du monde réel de la Renaissance. Les policiers ne s'y trompaient pas et, sans prétendre consciemment être les symboles obscurs de l'homme simple, laborieux, discipliné, de l'homme spartiate et productif de la Renaissance, ils entassaient ce butin avec une brutalité instinctive, vengeresse, exaspérée, dont ils n'avaient pas fait montre en face des livres. Etzelkind les rappela à l'ordre. Il aidait à remplir les caisses, déchiffrant de temps en temps une étiquette qui, la seconde d'après, se retrouvait cachée sous une nouvelle brassée d'emballages.

Vu les circonstances, aucun tri n'était possible. Les indications au crayon se référaient à des domaines typiquement sociaux-démocrates et futiles, mais il aurait fallu vérifier, en écoutant les rouleaux un à un, si Markus Rückert n'avait pas procédé à un quelconque trucage de ses

titres. *Considérations sur l'esprit des lois et l'héritage des Frankhauser*, lut le policier. *Discours de Franz Frings sur la concurrence*. *Werner Frankhauser et le problème des jardins en communauté urbaine*. *Réponse de Julius Freisler à ses détracteurs*. *Berthold Frankhauser : la société et nous*, lut Konrad Etzelkind. Étrange invention, remarqua-t-il. Les voix demeuraient muettes dans leur enveloppe, demeuraient inertes, illisibles, suspectes, n'existeraient à nouveau que si les services spéciaux des Archives les transféraient sur un support, plus naturel, de papier. Étrange, ridicule invention... *Les Frankhauser et le refus du parentélisme*, lut-il.

La veille, un malheur était survenu au collectif artisanal qui avait mis au point la gravure sonore et la restitution des vibrations tétanisées sur la cire. Juste avant d'être morcelé et volatilisé, le collectif avait dû énumérer, avec un grand luxe de détails, les collectifs de techniciens qui avaient eu connaissance de ses travaux ; il avait dû aussi avouer le nombre des appareils qu'il avait construits (en fait, pas plus de quatre paires), ainsi que le nom de leurs acquéreurs. C'est seulement ensuite que le malheur était survenu ; bien que chevillés à des barils d'explosifs, les artisans avaient voulu jouer avec des allumettes à fragmentation...

Willy Frankhauser : Toujours plus loin vers l'égalité entre les hommes, lut-il. *Un dilemme*, lut-il : *gouverner au centre, ou recentrer notre gouverne*. Soudain, il sursauta ; il avait refermé la main sur un cylindre dont l'étiquette était vierge. Il le mit aussitôt, comme si le geste allait de soi, dans la poche de son survêtement. Devant lui, la dernière équipe disparaissait avec son fardeau ; les logements dévastés sentaient le pétrole, la sciure métallique, l'étoffe.

Sur le reste de la collection Markus Rückert, sur tout ce qui n'avait pas été déménagé, faute de place, faute de temps, sur des dizaines de voix figées, glacées, il déversa le contenu du bidon qu'un auxiliaire venait de lui apporter. Il arrosait soigneusement, afin que rien n'échappe, tout à l'heure, aux langues gourmandes, jaunes, pailletées d'or, liserées de blanc, marbrées d'orange, avides, pâles, ronronnantes, folâtres, soudain cramoisies, ramassées, soudain bleuissantes, veinées de soleil, veinées d'étoiles, grésillantes, sourdes, badines, écumeuses, soudain écarlates, insatiables. Les instructions des ruches l'avaient laissé libre de se choisir un style, de signer ou de ne pas signer l'attentat ; pourvu qu'il détruise ce

qui, de la collection Markus Rückert, n'aurait pas pris le chemin des Archives Frankhauser. Il pouvait agir à sa guise. Il ne s'en privait pas.

Il rendit le jerrycan à l'auxiliaire et s'écarta. Sans se presser, l'oreille aux aguets, il commença à descendre l'escalier du deuxième étage. Plus personne ne hantait les appartements massacrés, sinon la quinzaine d'abandonnés dont l'équipe de peaufinage avait dilacéré le masque. Me voilà, pensa-t-il, comme le valet de Morog-Ahn à la fin du jour.

Il tâtait dans sa poche l'unique rouleau qui allait survivre à l'opération : une voix absente, à jamais indéchiffrable, qu'il contemplerait chez lui en secret, avant l'aurore, dont il observerait les cannelures incompréhensibles, les sculptures boudeuses, dont il lirait, frustré de toute réalité, le message ; dont il imaginerait, dans la solitude et la folie, la plainte ou les rires, à lui adressés ; une voix amie, non sociale-démocrate, à qui il attribuerait un nom.

Un nom ? L'un de ceux, peut-être, que découvrirait bientôt la patrouille de la police, qui se précipiterait sur les lieux de l'incendie, ahurie apercevrait, à travers les cascades de fumée, à travers les torches dévoreuses, sur les façades, distinguerait des sigles bien lisibles, ne laissant planer aucun doute sur l'origine subversive de l'acte criminel. Verena Goergens. Inge Albrecht. Katalina Raspe. Siegfried Schulz.

Dehors, les camions froissaient le gravier des allées, roulaient en direction de la rue Berthold-Frankhauser, s'éloignaient. La nuit était près de se conclure ; dans deux minutes, au milieu de la ville endormie, le ministère de l'Information s'embraserait.

La police avait évacué la construction. On entendait chuchoter le dernier groupe, celui qui était chargé de lancer des chiffons enflammés au fond des couloirs.

En ce moment, l'ultime paire de machines sonores encore intactes voyageait, bien calée dans son cocon de protection. Le fourgon qui la transportait franchirait bientôt le portail d'un entrepôt, longerait une route barbelée, couperait en biais le territoire d'une caserne, s'engagerait sur une voie déserte, elle aussi barbelée de façon hermétique, roulerait, se présenterait à la porte des ruches, se laisserait engloutir, s'évanouirait.

Konrad Etzelkind sentait sous ses phalanges l'angle net, un peu rugueux, formé par l'emballage de carton. Il pouvait jeter l'objet par-dessus son épaule et ne plus y penser, quitter le palier du premier étage,

atteindre le hall, faire un signe d'encouragement aux incendiaires, courir sur la pelouse et remonter dans la voiture. Mais il savait qu'il allait conserver dans sa poche le rouleau étrange, et cette certitude le rendait pensif : un tel larcin, bien que véniel, trahissait l'éthique de la police.

C'est pourquoi, malgré la puanteur entêtante de l'essence, malgré l'imminence des flammes, il s'attarda sur les marches supérieures de l'escalier.

S'il réussissait à s'extraire à temps de la bâtisse, note un texte anonyme, répertorié aux Archives Frankhauser sous la cote Setter WOLFF 1016, si jamais il réussissait à dévaler l'escalier de parade et à traverser la fournaise intraversable du hall, il serait, aux premières lueurs de l'aube, assis dans la solitude et la folie : au centre de la cellule quasi monacale qui dans la caserne lui garantissait, comme à tous les officiers de haut rang, la tranquillité et le silence, lui garantissait, comme à tous les stalkers de sa race ambiguë, la solitude et la folie. Il serait immobile, méditatif en face de ce discours aux reliefs que désormais nulle oreille humaine ne saurait vaincre ni comprendre, il serait immobile et méditatif, pétrifié dans l'attitude d'une mante confrontée à une perle. Sur la table aurait échoué l'étui vierge de toute inscription, autorisant donc à parer de mérites merveilleux, de valeurs chantantes mais inaccessibles, les crêtes et les vallées burinées dans la cire ; il saisirait un crayon, noircirait l'étiquette avec quelques mots surgis de sa propre nuit.

Dehors, la caserne s'agiterait, réveillée en sursaut par l'annonce à peine croyable d'une catastrophe survenue au ministère de l'Information ; le ciel, déjà, aurait pâli. Sur la table de nouveau échouerait l'étui blanc et noir, promettant, à l'hypothétique, à l'improbable auditeur, la voix de Katalina Raspe, promettant une révélation de Katalina Raspe sur sa mort, sur la mort de la société, sur la mort de la police, sur les ruches. N'étant pas de service ce jour-là, il ne s'occuperait pas du remue-ménage enflant de l'autre côté de sa porte ; il resterait figé, rêveur.

Sur la table, ses mains reposeraient, mal débarrassées de la crasse qui imprégnait le jerrycan ; ses ongles maintiendraient, comme tout à l'heure il avait vu que la machine devait le maintenir, le cylindre un peu brunâtre, au parfum de pétrole, peut-être dû aux émanations du sabotage, peut-être dû à une qualité naturelle de ses constituants chimiques. Lentement, il ferait tourner le cylindre sur lui-même, en observant les rainures taciturnes, maussades ; il imaginerait, recrée par miracle autour de lui, la voix disparue de Katalina Raspe, disant : « Rue de l'Arsenal, les potences abondent. »

Ou racontant :

« Avril, l'étau se resserrait autour des sanctuaires de la bande. Le Sicherheitsgruppe avait truffé les rues de pièges destinés à capturer et achever son ennemi terroriste. Les sections mobiles d'intervention multipliaient les arrestations et les assauts contre les nids de guérilleros. On entendait la pluie glouglouter dans les sous-sols des services de recherche. La lumière inondait la table blanche. Il feuilletait des fiches de renseignements périmées, des clichés pris pendant des manifestations anti-américaines. Soudain, il avait reçu un choc. Au lieu de l'étudiante en lettres Ingrid Vogel, une louve le mesurait du regard, lui, Wellenkind. Sans commentaire, il avait considéré sa photographie, tandis qu'une foudre râpeuse, indécente, lacérait ses nerfs, dépeçait sa fidélité au monde, embrasait, de l'enfance à la vieillesse, sa vie. »

Ou s'exclamant :

« Tu te vois déjà assis en face de tes téléphones et de ton tableau mural, et jubilant, environné de tous tes sales copains flics du Sicherheitsgruppe ? Mais dis donc ! Tu sembles oublier que nous avons été chasseurs, nous aussi. Et le gibier tremblait fort dans ses culottes, non ? Oui, ou non ? »

Il patienterait encore ; au-dessus de la caserne, les nuages s'alourdiraient de rouge et les fumées, flottant depuis le ministère sinistré, s'empourpreraient. Il soufflerait sur les sillons minuscules, pour en évacuer les grains de poussière et rendre, aux inflexions de son interlocutrice, toute leur pureté. Pendant des heures, ensuite, il transcrirait, phrase à phrase, cet entretien avec une morte.

Ses mains, le papier, la cire.

Si jamais il réussissait à retarder de quelques secondes le geste impatient des incendiaires, à leur rappeler qu'au-delà des marches ruisselantes d'essence leur chef flânait, à la lisière des salons dévastés, si jamais il pouvait atteindre la pelouse avant l'instant où l'univers soudain exploserait, se déformerait, se tordrait en feulant, si jamais il réussissait à prévenir, de justesse, les incendiaires, il pourrait s'installer à sa table de travail, comme prostré, comme endormi. Il examinerait avec attention ses phalanges noires, la feuille grisâtre, le rouleau inerte et jaune. Le ciel, au-dehors, aurait changé. Et après avoir transcrit, donc, phrase à phrase, cet entretien avec une morte, il promènerait une quelconque flamme à la surface de la cire, afin, malgré son impondérable trahison, de ne pas désobéir aux ruches.

1. « Grisâtre gadouille » (*N.d.T.*).

OceanofPDF.com

Nous étions jeunes alors, avait écrit Ingrid sur une feuille de papier à lettres qui était tombée par terre et qu'elle n'avait pas ramassée, à cause de son manque d'intérêt, et qui maintenant gisait on ne sait où entre le lit et la table de nuit, dans l'ombre que traversaient sans cesse les lueurs de la rue, et dans la chaleur qu'alourdissaient les odeurs de boiseries d'hôtel et de tentures, et les odeurs d'humidité des corps, de drap mouillé, de sperme, et dans les mille bruits nocturnes de conversations criardes sur les trottoirs, de télévisions criardes et tonitruantes, de moteurs, *et pour nous battre contre*

Elle avait les yeux grands ouverts et elle respirait, attentive à sa respiration, essayant de percevoir sa respiration camouflée et brouillée par les rumeurs de la ville et par le crépitement de l'eau derrière la cloison, essayant de ne penser à rien d'autre qu'à sa respiration.

Et ceci, une vérité élémentaire dont la grossièreté n'échappera à personne : rien de tel qu'une bonne douche pour s'isoler du monde et réfléchir.

Kurt s'était caché sous la douche et réfléchissait, mais, par habitude, il s'était arrangé pour s'embusquer quelque part ailleurs qu'en lui-même, plus profondément sous l'averse ou peut-être à l'écart, dans une sphère non matérielle où son ironie était intacte, où son cynisme dévoreur n'avait subi aucun dommage, dans une sphère où par nature le désarroi s'anémiait ; il se tenait quelque part derrière l'eau, ou à l'intérieur du flot ruisselant, et il écoutait l'eau retomber à ses pieds et il apercevait la flaque d'eau propre, hérissée de cratères mouvants, il se livrait tout entier au rituel de la douche prolongée, et en même temps, depuis un observatoire décalé et paradoxal et strictement philosophal, il examinait l'être désormais torturé, le policier désormais assailli de doutes, le dogue amoureux et assailli de folie qui se glissait sous la protection de cette pluie tiède et ainsi effectuait un trouble retour aux liquides purs, primordiaux ; il l'examinait et il se trouvait d'accord avec lui, n'admettant plus la perspective des gouffres qui auraient dû le séparer d'Ingrid. À l'intérieur de sa passion pour Ingrid, qui déjà l'avait conduit à l'illégalité et au danger, il avait franchi un nouveau cercle en direction du centre indistinct où tout se consume, poursuivant un chemin dont il pouvait

définir les étapes, l'amourette fulgurante, l'amour partagé, puis la passion épique pour laquelle il avait conçu ce plan effrayant, quinze ou vingt ans d'abîmes et dix ou quinze mille kilomètres d'abîmes, puis cet état chaotique où haine et félicité frénétiques s'entrelaçaient devant l'horreur de l'échéance ; et enfin ce nouveau paysage ; il avait vu et évalué la démence qui se tapissait en Ingrid, il l'avait contemplée de près alors qu'elle combattait de toute son énergie et se raidissait, et se cramponnait de toutes ses forces pour ne pas laisser transparaître son désespoir, et au lieu, comme il en avait caressé un instant l'intention, de reculer vers un cercle plus raisonnable, au lieu d'abandonner Ingrid à son sort et de se préoccuper de sauvegarder le sien, au lieu d'ourdir à la hâte et à sa honte un plan crapuleux d'où il aurait émergé irréprochable, à nouveau policier modèle au sommet du Sicherheitsgruppe, tandis que Waltraud Stoll aurait été jetée aux loups et aux dogues dès la première escale de son navire de perdition, ou toute autre variante crapuleuse de cette crapulerie, il avait décidé finalement de s'arracher à toutes les pesanteurs solennelles sur lesquelles s'était bâtie sa vie, et de rompre avec le système de cautele et de perfidie où s'abreuvaient d'une part la certitude de son immortalité personnelle, seule philosophie permettant d'arriver sans encombre jusqu'à la mort, et d'autre part sa perception intime des lois frauduleuses, hypocrites, qui gouvernaient la société ; il avait résolu d'ébrécher les dérisoires lignes orgueilleuses qui ordonnaient son existence et de s'enfoncer, avec Ingrid, au fin fond du cercle pirate de la passion, le cercle ultime sans doute, où audace, pusillanimité et vertige des têtes brûlées se confondaient, et où le sens même de la tragédie et de la désolation, de la paix bienheureuse, de la furie, de l'humour, fataliste ou non, se dissolvait et s'émiettait, car c'était un cercle précédant la mort, appelant la mort par tous ses pores ou plutôt, à cause de l'extrême proximité du néant, indifférent tant à la mort qu'à la vie, indifférent au passé, au présent et à l'avenir, aussi indifférent au tissu de l'espace et du temps que peut l'être un engourdissement rêveur au milieu des flammes.

et pour nous battre contre la chiennerie humaine, contre l'absurdité du monde, contre toutes les armées non rouges, contre le ventre insolemment repu de l'Amérique, contre le ventre insolemment repu de l'Europe, contre la vacherie humaine, contre le patron des patrons, contre l'argent totalitaire, contre toutes les guerres sinon de libération, contre la démocratie totalitaire, contre le cochon

occidental, contre la bonne conscience, contre la sottise, contre la vaste prostitution sociale-démocrate, contre la veulerie, contre les affameurs du tiers monde, contre

Il s'était savonné et rincé mais il n'interrompait ni la chanson, ni la danse de l'eau ruisselante et il continuait, comme une machine de démonstration trop bien réglée, à s'asperger, selon un ordre immuable, tantôt épaules haut de la nuque aisselles poitrine sexe (recueillant une partie de celui-ci, avec tous les organes annexes et connexes, au creux de la main et fabriquant ainsi, dans un geste de retardé mental, une vasque où gargouillait une eau obscène), tantôt jambes et fesses ; l'eau coulait, édifiait un ici et maintenant privé où il pouvait se mouvoir, coupé de toute réalité douloureuse ; la nuque, les aisselles (là encore, sa main, gauche ou droite, construisait une ébauche de vasque), la poitrine ; un cycle complet recommençait ; sur ses cuisses, les poils blonds prenaient des teintes d'algues sombres ; il s'habillait d'eau, comme les accidentés de la route ou les bonzes protestataires, expulsés par le destin aux marges du monde, s'habillent de feu, pour leur plus grande gloire, incompréhensible aux non-phénix. À l'étage supérieur, quelqu'un avait fait coulisser le rideau de vinyle et manipulait les robinets grinçants. L'installation vétuste se ressentait de cette agitation ; le refroidissement des humeurs du jet ramena Kurt dans une sphère moins abstraite. Sous la lumière crue de la salle de bain, il se vit soudain reproduisant pour la énième fois son geste d'exhibitionniste, il se vit songeant à Ingrid et éprouvant encore la chaleur irradiante de l'amour, et, comme il savourait à nouveau la satisfaction virile et parfaitement risible et parfaitement indicible de la turgescence récompensée, il parvint quelques secondes supplémentaires, tandis que l'eau devenait brûlante, puis fadement tiède.

Il se sécha, devant le miroir où aucune vapeur ne s'était condensée, éteignit et entra dans la chambre.

contre la presse pourrie, contre les exploiters du tiers monde, contre les esclavagistes, contre les trafiquants de chair humaine, contre les Églises où qu'elles soient, contre les ouvriers trop zélés, contre les aigles impérialistes, contre les esclaves contents de l'être, contre les massacreurs de l'esprit, contre les riches, contre toutes les guerres non rouges, contre le complexe militaro-industriel, contre le roi du poulet, contre les anciens SS recyclés, contre

« Tu veux que je descende à la réception pour leur demander de nous réveiller tôt ? À sept heures ? Que nous puissions profiter de la matinée ?

dis-je.

– C’est cela, oui, acquiesça-t-elle, sur un ton presque léger qui nous étonna tous deux et nous fit sourire, profitons de notre dernière matinée. »

Toutes les lampes étaient éteintes, mais la chambre était éclairée par les reflets venus de la rue et ressemblait à un décor expressionniste, lors des scènes de nuit où les pièces sont baignées de l’inévitable clarté lunaire. Un réverbère voisin papillotait et grésillait, ajoutant, à la luminosité contrastée qui filtrait entre les tentures, une note nerveuse, énervante. Malgré l’heure tardive, des voix fortes résonnaient, entrecoupées par les sirènes, les clameurs et les fusillades d’un feuilleton policier. L’air était en train de devenir agréable ; après le crépuscule, une brise soufflant de l’estuaire l’avait nettoyé de sa fièvre.

Katalina Raspe changea de position sur l’oreiller, replia vers le haut une de ses jambes, et je m’approchai de son corps nu en continuant à m’essuyer, et je l’enveloppai d’un regard qui devait être un regard de dogue vantard. Etzelkind possédait des yeux beaucoup plus sûrs que les miens, possédait des prunelles cinglantes de stalker, capables de percer l’obscurité ou le soleil, des iris gris de hunter, une pupille précise de beater. Mais Katalina dit : Tu as les mêmes yeux que tes ancêtres barbares des steppes. Et moi : Tu as les mêmes yeux que tes descendants barbares des villes en ruines.

contre les petits-bourgeois cossus, contre les magnats de la presse, contre la division du travail, contre le roi des avions de combat, contre le régime de privation sensorielle, contre les anciens pourvoyeurs de camps nazis, contre les ordinateurs du BKA, contre l’hégémonie de la grisaille adipeuse, contre le nouveau fascisme, contre les fantoches à la botte, contre les idéologues à la botte, contre les syndicats à la botte, contre les patrons à la botte, contre les parlementaires élus par des somnambules, contre la brièveté de la vie, contre

Des gouttes brillaient sur le poitrail musclé de Konrad Etzelkind, sur son visage de justicier nomade qui avait vagabondé, génération après génération, au secret vallonné des steppes d’Asie ou d’Europe, qui avait circulé comme chez lui d’orient à occident et avait traqué, avec un dédain sans bornes et impavide, les proies asiatiques ou européennes que ses chefs, eux aussi mus par une sauvagerie millénaire, lui désignaient. Elle sentit sur elle, autour d’elle, d’autres gouttes, la moiteur des draps, les

taches froides et poisseuses, la sueur persistante, composée de peur, de sexualité, d'angoisse immense, réfrénée, et de passion.

« Je vais prendre ma douche, dit-elle.

– Elle est à peine tiède », prévint-il.

Pendant l'ultime journée qui venait de s'envoler, ils n'avaient plus mentionné ni départ, ni bateau hollandais, ni ports indonésiens ou vietnamiens ou chinois, ni le silence infini de l'exil, considérant comme d'un commun accord que cette éventualité était exclue, s'était exclue d'elle-même en tant que monstre inacceptable, et considérant que d'ici au samedi fatal (date de l'embarquement de Waltraud Stoll, avec sa gamme complète de faux papiers et une partie du trésor de guerre de la guérilla, et date du retour de Kurt Wellenkind à Bonn) ils auraient découvert une alternative brillante, salvatrice. Ils avaient peu parlé du réel ; en revanche ils avaient beaucoup discoursu à propos de *Einige Einzelheiten über die Seele der Fälscher*, œuvre d'Ingrid qu'elle n'aurait jamais l'occasion d'écrire, pure virtualité qui avait suscité tant de méfiance dans l'esprit calculateur de Kurt. Peu à peu le policier s'était convaincu que le cadre sophistiqué de l'imaginaire d'Ingrid n'autoriserait aucune transposition mécanique sur le monde contemporain ; les analogies ne fonctionneraient pas, ou seraient détournées de leur but lors des commentaires critiques ; les textes d'Ingrid (ou de Gudrun Schubert, ou d'Elise Dellwo, ou de Katalina Raspe, ou de Sabine Hausner) ne bâtiraient pas, comme il l'avait redouté tout d'abord, un infantile système d'allégories ; ils décriraient un monde parallèle dont le décrypteur, acharné ou non, ne saurait extraire que des données universelles et peu instructives : l'opacité de l'État, sa violence illimitée, son rôle de paravent pour des activités inconcevables, la solitude tragique du chercheur de vérité, la médiocrité congénitale des marionnettes au pouvoir, le mutisme de leurs manipulateurs. Aucun sillage ne permettrait de remonter, à partir de là, jusqu'à une source suspecte, voire criminelle.

Et : Tu pourrais même le publier sans risque, admit-il. Et elle : Ne t'inquiète pas, mon dogue, je ne rédigerai que l'infime pourcentage illisible de l'iceberg et je ne le terminerai jamais, de toute façon. Et lui : Rien ne t'empêche de le terminer dans ta jolie tête, à l'instant. Et elle : C'est que je ne sais toujours pas si je le condamnerai au bûcher, lui aussi. Les incendiaires jetteront-ils ou non une torche dans l'essence, alors qu'il

se prélasser comme un imbécile en face du saccage ? Aura-t-il le temps de retourner parmi les dogues afin de transcrire, sous ma dictée, un pamphlet qui carbonisera sur place toute société humaine ? Et lui : Il faudrait que tu te décides, l'heure tourne, ma toute-charmante. Et elle : Sujet de dissertation : *Métamorphosé en torche vivante, l'incendiaire peut-il cesser d'être incendiaire ?*

Et :

contre les imbéciles heureux, contre le maquillage de la vérité historique, contre le colonialisme, contre le néo-colonialisme, contre la division entre jour et nuit, contre la fatuité des clercs, contre l'internationale de la police, contre l'économie de marché, contre la liberté de ne pas penser, contre la mort

Je me penchai sur elle, Katalina Raspe, j'embrassai, sur son front, la racine de ses cheveux, sur sa poitrine, la naissance de ses seins, sur son ventre, la courbe harmonieuse de ses aines.

« Attends, dit-elle. Je dois prendre une douche avant d'être totalement endormie.

– Sujet de dissertation, proposai-je : *Pourquoi, si nous devons mourir un jour, dormons-nous ?* »

Etzelkind aimait les jolies femmes et, si l'on ajoute foi à la mémoire toujours vaniteuse d'un homme de trente ans, il n'avait pas souvenir d'avoir tenu entre ses bras une fille au physique banal, une fille simplement saine et quelconque. Il embrassa la racine des cheveux d'Adelheid Mohnhaupt, la naissance des seins d'Astrid Luther, le creux de l'aine de Silke Poensgen.

« Pourquoi dormir, en effet ? répliqua-t-elle. Écoute, et si nous allions nous promener ? Il y a certainement encore des trains qui mènent aux plages de la côte. Et il reste toujours les taxis. Si nous allions à la plage, hein ? Pour cette dernière nuit ? suggéra-t-elle.

– Judicieux, m'enthousiasmai-je.

– Écoute, mon dogue, mon cher dogue, fit-elle. Et si nous allions nous noyer ? »

Elle avait un pied entortillé dans le drap et, au lieu de souligner cette suggestion décisive avec un regard suppliant ou frénétique, elle se dressa à demi et s'occupa de dégager sa cheville de la couverture qui l'emprisonnait.

Je m'assis sur le lit. À cause du faux contact du lampadaire, la pénombre frémissait et se modifiait à tout moment. Je laissai ma main errer sur son mollet qui n'avait pas réussi, en si peu de jours, à bronzer.

« Sujet de dissertation : *Le suicide peut-il sauver l'individu de la noyade ?* » dis-je, approuvant de tout cœur son projet.

Nous étions jeunes alors et, pour lutter contre l'absurdité impardonnable du monde, NOUS AVIONS DES ARMES.

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR



LISBONNE, DERNIÈRE MARGE, *roman*, 1990 (“double”, no 101)
ALTO SOLO, *roman*, 1991
LE NOM DES SINGES, *roman*, 1994
LE PORT INTÉRIEUR, *roman*, 1996 (“double”, no 68)

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

BIOGRAPHIE COMPARÉE DE JORIAN MURGRAVE, *roman*, Denoël, 1985
UN NAVIRE DE NULLE PART, *roman*, Denoël, 1986
RITUEL DU MÉPRIS, *roman*, Denoël, 1986
DES ENFERS FABULEUX, *roman*, Denoël, 1988
NUIT BLANCHE EN BALKHYRIE, *roman*, Gallimard, 1997
VUE SUR L'OSSUAIRE, *romance*, Gallimard, 1997
LE POST-EXOTISME EN DIX LEÇONS, LEÇON ONZE, Gallimard, 1998
DES ANGES MINEURS, *narrats*, Le Seuil, 1999 et « Points », 2001
DONDOG, *roman*, Le Seuil, 2002 et « Points », 2003
BIOGRAPHIE COMPARÉE DE JORIAN MURGRAVE – UN NAVIRE DE NULLE
PART – RITUEL DU MÉPRIS – DES ENFERS FABULEUX, Denoël, 2003
BARDO OR NOT BARDO, *roman*, Le Seuil, 2004 et « Points », 2006
NOS ANIMAUX PRÉFÉRÉS, *entrevolûtes*, Le Seuil, 2006
SONGES DE MEVLIDO, *roman*, Le Seuil, 2007
MACAU, *roman*, avec des photographies d'Olivier Aubert, Le Seuil, 2009
ÉCRIVAINS, *roman*, Le Seuil, 2010
TERMINUS RADIEUX, *roman*, Le Seuil, 2014

Cette édition électronique du livre *Lisbonne, dernière marge* d'Antoine Volodine a été réalisée le 25 novembre 2014 par les Éditions de Minuit à partir de l'édition papier du même ouvrage dans la collection « double »
(ISBN 9782707328526, n° d'édition 5715, n° d'imprimeur 1403382, dépôt légal janvier 2015).

Le format ePub a été préparé par ePagine.
www.epagine.fr

ISBN 9782707328533

OceanofPDF.com